

DELHOMME et BRIGUET, Éditeurs, rue de l'Abbaye, 13, PARIS
3, AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ. LYON

LES COUSINS DE NORMANDIE

Par Ch. d'HÉRICAULT

Un beau volume in-8, Prix 3 fr.

Ce n'est pas un nouveau roman de M. Ch. d'Héricault que nous annonçons; c'est une réédition. Ce roman, par suite de l'empressement du public, était devenu introuvable; on l'a réédité, et l'on a bien fait.

Les *Cousins de Normandie* figurent parmi les plus anciens romans révolutionnaires, ou plutôt contre-révolutionnaires, de M. Ch. d'Héricault; comme les autres, il nous présente, avec un relief saisissant, l'action de la Révolution, et nous serions fort étonné si le lecteur qui termine ces pages animées et vraies était le moins du monde tenté de s'associer aux glorifications dont les révolutionnaires vont nous assourdir pour le centenaire de 1793.

Nous sommes, comme le livre l'indique, dans un canton de la Normandie, tout près de la mer. Robespierre est le maître à Paris comme en province; ses ennemis avoués ont disparu; mais il reste les jaloux, les perfides, qui minent sourdement son pouvoir, ne se doutant pas que leur triomphe amènera la fin de la Terreur. En face des révolutionnaires dont M. Ch. d'Héricault nous présente des types d'une étonnante variété et d'une vie intense, se dresse la société royaliste des Cousins de Normandie. Nous assistons aux péripéties de cette lutte émouvante, en apparence si désespérée, puisque quelques hommes seuls osent résister aux révolutionnaires et aux lâches qui les suivent. Les Cousins de Normandie jouent vaillamment leur tête; ils poursuivent un double but : sauver la femme de leur chef, tombées aux mains des terroristes, et empêcher un odieux sacrilège. Le chef des révolutionnaires, pour engager de plus en plus dans le mal ces moutons enragés qui font le gros des forces révolutionnaires dans tous les temps, a eu l'idée satanique de les amener à profaner un sanctuaire, objet de la vénération générale. Il réussit, mais il succombe dans son triomphe, justement puni de ses forfaits, et ses victimes lui échappent.

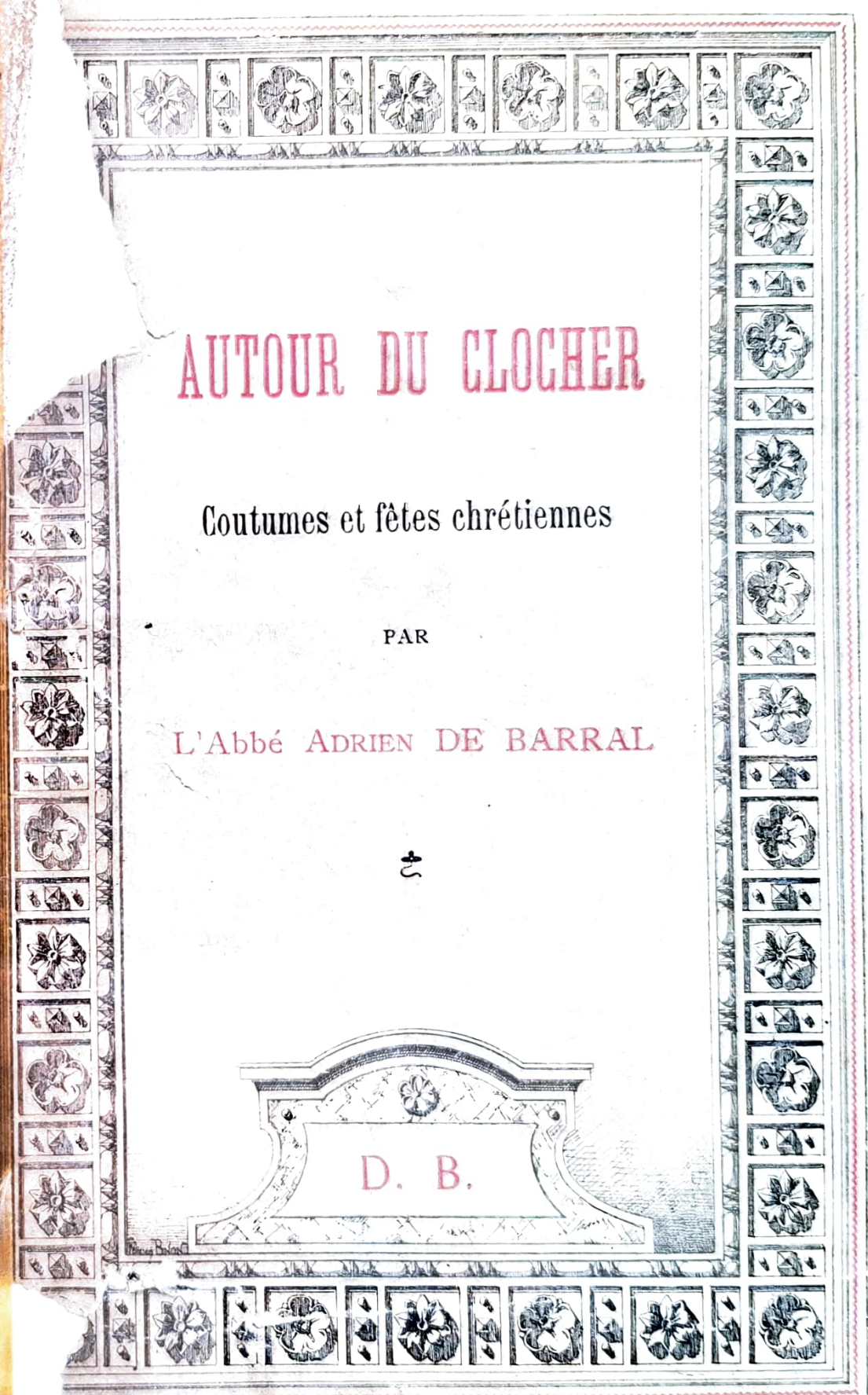
Telle est, dans son résumé, la trame des *Cousins de Normandie*. Mais cette bien insuffisante analyse ne peut rendre l'intérêt poignant, la vie intense des tableaux brossés par M. Ch. d'Héricault; elle ne peut surtout donner une idée même affaiblie de l'effet que peut produire cette lecture sur les lecteurs de bonne foi, si épris qu'on les suppose des mensonges révolutionnaires. Là surtout est le mérite de l'œuvre, et il est grand surtout dans un moment comme celui-ci. Nous concluons donc en recommandant chaudement ce volume, comme du reste les autres du même auteur. C'est peut-être la meilleure des propagandes antirévolutionnaires.

(Revue littéraire de l'*Univers*.)

LES GUERRILLAS. *Episode de la guerre d'Espagne*, par le comte de LOCMARIA. — Nouvelle édition. — 1 vol. in-8. . . 3 fr.

Voilà un bon livre, de plus parfaitement écrit et qui peut être mis entre les mains de tout le monde.

(Bibliographie catholique.)



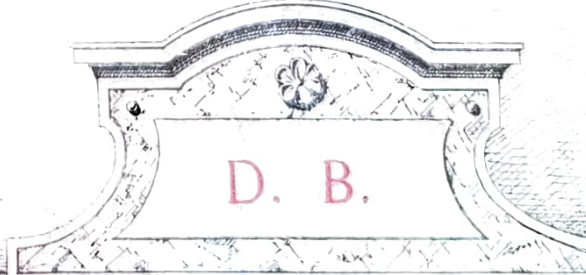
AUTOUR DU CLOCHER

Coutumes et fêtes chrétiennes

PAR

L'Abbé ADRIEN DE BARRAL

5



D. B.

PARIS * DELHOMME ET BRICQUET, Éditeurs * LYON



Châteauroux. — Typ. et Stereotyp. A. MAJESTÉ et L. BOUCHARDEAU.

AUTOUR DU CLOCHER

COUTUMES ET FÊTES CHRÉTIENNES

PAR

L'abbé Adrien de BARRAL

Vice-président de la Société académique du Centre
Membre du Conseil héraldique de France
Du Comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Bourges
De la Commission historique du Cher, etc., etc.



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

13, RUE DE L'ABBAYE, 13

LYON

AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ, 3

1893

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ et L. BOUCHARDEAU.

AUTOUR DU CLOCHER

COUTUMES ET FÊTES CHRÉTIENNES

PAR

L'abbé Adrien de BARRAL

Vice-président de la Société académique du Centre
Membre du Conseil héraldique de France
Du Comité d'histoire et d'archéologie du diocèse de Bourges
De la Commission historique du Cher, etc., etc.



DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

13, RUE DE L'ABBAYE, 13

LYON

AVENUE DE L'ARCHEVÊCHÉ, 3

1893

AUTOUR DU CLOCHER

COUTUMES ET FÊTES CHRÉTIENNES

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Le Créateur n'a pas seulement pour nous fait une terre féconde, nous assurant le pain de chaque jour, il a fait une terre riente et belle afin que l'homme aime davantage le séjour où il doit passer sa vie. De même aussi l'œuvre par excellence de Dieu, la religion, n'a pas reçu de lui seulement le solide aliment des esprits, elle nous apparaît revêtue de grâce et de beauté comme d'une parure splendide destinée à attirer d'abord nos regards et à gagner nos cœurs.

Il nous est donc bien permis de fixer nos yeux sur cette beauté extérieure. N'est-ce pas d'ailleurs tout naturel ?

Sans doute un métal précieux, l'or, par exemple, a, avant tout, sa valeur intrinsèque qui est très grande, mais n'offre-t-il pas un attrait d'un autre

genre quand il se présente sous la forme d'une coupe élégante, d'une brillante parure, d'un bijou gracieux ! Les pierreries ont aussi leur valeur vénale et leur éclat particulier, mais comme elles réjouissent mieux la vue, quand, rehaussant une œuvre d'art, le diamant, le rubis, le saphir, la topaze, l'émeraude font ensemble étinceler leurs feux et leurs couleurs si vives et si variées !

La campagne aussi, outre les richesses qu'elle étale dans ses plaines chargées de moissons, n'a-t-elle pas un autre charme encore quand elle appelle nos regards sur ses grands arbres et ses buissons, sur ses fleurs aux mille teintes, sur ses nappes de verdure, sur ses eaux limpides, ses vallées, ses coteaux et ses horizons bleuâtres ?

Certes, le laboureur s'attache à ses champs qui lui assurent la nourriture et l'aisance, mais il aime aussi leur parure printanière et toutes ces grâces champêtres que chaque saison renouvelle.

Ainsi en est-il de la religion : sa beauté séduit nos regards avant même que sa certitude et son excellence ne fassent la conquête de nos intelligences et de nos volontés.

La grande majorité des hommes ne se laisse-t-elle pas impressionner ainsi ?

Si vous exposez à la foule les preuves de l'existence de Dieu, les arguments métaphysiques les plus forts

attirent bien moins l'attention que cette preuve tangible et vraiment saisissante du spectacle de la nature, de l'harmonie et de la beauté du monde qui ne peuvent être le résultat du hasard mais sont évidemment l'œuvre d'un Dieu Créateur.

Alors, me dira-t-on, le livre que vous consacrez à parler de ces beautés extérieures de la religion, ne s'adressera donc, peut-être, qu'aux masses populaires, aux intelligences non cultivées?...

Eh ! non... Combien de gens lettrés, combien de savants, d'écrivains, d'hommes politiques n'ont jamais donné aux choses religieuses l'attention qu'elles méritent. Que de personnes, livrées tout entières à l'administration, aux finances, au commerce, aux spéculations, à l'industrie, sont absolument étrangères aux questions religieuses, absorbées qu'elles sont par le travail de chaque jour et par d'incessantes préoccupations !

A eux, comme aux foules illettrées, il est bon de montrer la grandiose et ravissante figure du Christianisme et de réveiller en eux les sensations pieuses de l'enfance. Quand le hasard les fera entrer dans nos églises, rencontrer nos croix, nos pompes sacrées, nos fêtes, qu'ils puissent donc comprendre leur salutaire langage et désirer au moins étudier, dans des moments de loisir, cette religion qu'ils ont trop oubliée.

Tout incomplet qu'il soit, le tableau présenté dans notre livre, a une utilité évidente.

Un judicieux critique qui a lu le manuscrit de cet ouvrage disait : C'est un peu l'Eglise, la religion vues du dehors ; les études de cette nature sont souvent bien accueillies.

Que Dieu veuille bénir nos efforts et ces pages dont quelques-unes nous ont valu de précieuses approbations de la part d'éminents prélats.

La plupart des chrétiens de notre temps ont autant besoin de lectures de ce genre qu'en avaient besoin, au commencement de ce siècle, les hommes du monde et du monde des lettres auxquels s'adressa *le Génie du Christianisme*.

Maintenant, aux croyants, aux croyants affermis et pratiquant, ce travail pourra aussi ne pas déplaire. Pourquoi dédaigneraient-ils de faire attention à ce que la religion a de gracieux et de poétique?... Les prières, par exemple, de la liturgie sacrée ont en elles-mêmes une saisissante beauté, mais ne trouvent-elles pas mieux le chemin de nos cœurs quand elles nous arrivent modulées par des voix harmonieuses, accompagnées par les sons majestueux de l'orgue ?

CHAPITRE PREMIER

LE CHEMIN DE LA MESSE

Je prends ici le mot dans son sens propre, et non point figuré. Le *chemin de la Messe* est ce sentier qui conduit des villages éloignés au bourg et à l'église. Il existe partout, et on le nomme ainsi dans toutes les localités ; il abrège la course pour se rendre à l'église ; les voitures suivent les routes, mais les piétons préfèrent le *routin*.

Il s'en va, serpentant ici entre les grands champs de blé ou de luzerne, là au flanc des rochers rougeâtres, sous les voûtes épaisses des taillis, dans les prés et les bruyères. Qu'il est poétique ! Toujours et partout les petits chemins fleuris et ombreux nous plaisent, mais n'est-il pas vrai que les beautés de la nature revêtent un charme tout particulier quand quelque chose de religieux s'y rattache ? Un reflet

d'en haut semble alors les grandir et les transformer comme ces paysages du matin que viennent embellir les teintes roses ou dorées qui tombent du ciel, quand l'aurore paraît. Ainsi, quand s'étale à nos yeux, sur la pente d'une colline, au milieu des grands arbres, un village aux toits rouges et azurés, un point saillant, un grand peuplier, un reste de tour, relève et embellit tout de suite le tableau. Mais si ce point culminant est la flèche du vieux clocher, le charme a un tout autre caractère, parce que la pensée s'élève aussitôt de la terre au ciel.

C'est ainsi que le *chemin de la Messe* a un charme à lui, plus saisissant, plus intime que celui des autres sentiers, quelque doux et fleuris qu'ils soient.

Il part des extrémités de la paroisse, des gros villages ; comme la rivière reçoit les ruisseaux, il reçoit de petits embranchements venant des grandes fermes, des vieilles gentilhommières, des chaumières isolées, et il arrive sur la place du bourg, en face de l'église, comme le fleuve, enrichi de ses affluents, arrive à la mer.

Qui l'a tracé sans jalons et sans cordeau, car il est capricieux dans son cours?... Eh ! ce sont les générations, ce sont nos pères d'il y a deux cents ans, cinq cents ans, mille ans et plus. Là ont passé et repassé les grand'mères de nos arrière-grand'mères du temps du bon Henri, du temps de Jeanne d'Arc,

de Charles V, de saint Louis du temps du roi Robert, du temps de Charlemagne, — car il a bien huit siècles, le vieux temple roman, et il a remplacé l'église ou la chapelle d'avant l'an 1000. Elles venaient là, ces femmes fortes et croyantes ; ils venaient là, ces hommes, rudes travailleurs ou fiers batailleurs, mais tous fervents chrétiens, et c'est par ce sentier qu'ils arrivaient à l'église pour y puiser les enseignements de cette foi, l'aliment de ces vertus qu'ils ont transmis à leurs enfants, à leurs petits-enfants... à nous.

Quelles pensées graves et douces nous saisissent en le parcourant aussi, ce *chemin de la messe* ! Quels souvenirs et quels élans de reconnaissance doivent nous monter au cœur ! Malheur à l'homme, au chrétien, au Français, oublieux ou sceptique, qui ne se sentirait ému sur ce sentier sacré !

*
* *

Mais, sans nous arrêter davantage à ces graves pensées, voyez-le, regardez-le, même aujourd'hui, ce petit chemin de la messe, un beau matin de dimanche... et d'abord regardez ceux qui vont le prendre.

Voici le moment arrivé : le premier coup de la messe retentit, les sons de la cloche roulent douce

ment sur les coteaux et dans les vallées. Qu'il a fallu de diligence à la fermière, à la mère de famille levée dès l'aube ! Elle a tout préparé, a donné ses ordres à ceux qui doivent rester au logis, elle a habillé les enfants... ils sont tous prêts, impatients de partir, excepté peut-être la grande fille qui s'attarde, plus que de raison, devant le miroir... Enfin la voilà aussi et l'on part. On y est sur le *chemin de la messe* : là commence réellement pour le laboureur, pour la ménagère, le repos du dimanche, la liberté d'esprit. Trêve aux petits soucis, aux préoccupations... on s'appartient, on s'en va à la messe, on va oublier les vulgaires intérêts, on va penser à son âme, écouter la parole sainte et prier Dieu en paix.

Délicieuse et bénie promenade que cet acheminement vers l'église !

On côtoie, suivant les saisons, les blés verts, les sainfoins et les trèfles en fleur, le *traquet* vous conduit au bord de la prairie semée de pâquerettes, d'anémones rosées, de sauge aux épis bleus, de mélilots dorés. Ici on longe les buissons, et il faut exciter les bambins qui s'arrêtent aux églantines ou aux baies veloutées des mûres sauvages. Là il faut traverser le ruisseau sur les grosses pierres, autour desquelles l'eau murmure, ou sur la planche branlante de la passerelle... nouvel appel aux enfants qui regardent les poissons nager sous le pont fragile. Puis

on traverse les vignes ; à droite et à gauche, des grappes dorées ou vermeilles... là un mot pour rappeler le commandement : *Bien d'autrui ne convoiteras*, n'est certes pas de trop. D'autres fois le *routin* s'engage sous bois, sous de jolies voûtes de verdure, à l'ombre fraîche ; les oiseaux y chantent en voletant et les jeunes gars s'arrêteraient volontiers pour trouver un nid, comme ils s'arrêteraient bien aussi sur la mousse des châtaigneraies, au pied des grands arbres, quand les châtaignes presque mûres brisent leur *plomb*.

Ce sentier, je pourrais vous le montrer également dans les beaux pays du Midi, se glissant sous les oliviers, ou, en Bretagne, courant à travers les genêts et les bruyères roses, avec la mer pour horizon. C'est toujours, au fond, le même tableau champêtre, poétique et charmant.

La petite troupe s'est augmentée de voisins et de voisines débouchant de tous côtés. On jase ferme et l'on arrive ainsi aux premières maisons, à la grande place devant l'église.

*
* *

Autour du tronc du grand ormeau, sous son feuillage séculaire, s'empresse déjà et s'abrite nombreuse

assistance : les vieillards assis sur les grosses racines saillantes, les hommes et les femmes debout formant des groupes. C'est la salle de conversation, c'est là qu'on s'informe de la santé des amis, c'est là qu'on apprend les nouvelles du pays. On doit, dit-on, publier à la messe les bans de Jacques et de Marie ; ce n'est pas absolument sûr pourtant, mais ce qui est certain, c'est qu'on va entendre ceux de Pierre et de Madeleine.

Pendant ce temps la messe sonne, on entre dans l'église, les gens du bourg, comme c'est d'usage, arrivent les derniers. Avant que la messe commence, avant de s'asseoir commodément à sa place, quelques-uns, ou plutôt quelques-unes, ont peut-être bien des tentations de curiosité. Les jeunes filles s'observent minutieusement, aucun détail de la toilette des jeunes personnes de leur âge ne leur échappe. Dame ! on n'est pas parfait, on n'est pas encore une grande sainte.

Tout le monde, du reste, regarde celle qui offre le pain bénit et dont la mise est plus soignée ce jour-là que les autres dimanches. Les bambins et les bambines la regardent fort aussi, mais ce n'est pas la toilette qui les occupe, c'est ce beau pain bénit dont ils auront leur part. Et, quand la grande corbeille est promenée dans les rangs par le sacristain, la maman doit rappeler qu'il ne faut pas y plonger les deux

mains, mais prendre discrètement un seul morceau. C'est par pur hasard, il faut le croire, que Pierre, en retirant sa grosse main potelée du panier, y trouve un double morceau... Bah ! il faut bien que la petite sœur, qui est restée à la maison, ait aussi sa part.

On est tout oreille quand les bans se publient et l'on échange quelques coups d'œil et quelques sourires. On écoute bien aussi le sermon, les gamins même ne s'endorment que vers le milieu... c'est beau de leur part.

Je ne veux parler ici ni du saint sacrifice ni de la beauté de cette prière qui réunit aux pieds de Dieu une population entière ; je ne m'occupe que du chemin qui mène à la messe et qui en ramène.

La voilà achevée, la messe, et chacun, réconforté, reposé, consolé par la prière, sort du saint temple.

C'est alors surtout qu'on se retrouve sur la place et sous le gros ormeau. C'est là que la foule s'éparpille et elle ne s'écoule que lentement, car on rencontre ceux qu'on n'a pas vus avant l'office ; on cause, on cause encore ; que de choses à dire aux parents et aux amis, que de choses à apprendre ! D'ailleurs, les enfants ne veulent pas partir si tôt... il y a un baptême, il faut bien attendre qu'il finisse. Joie bruyante quand apparaît le nouveau petit chrétien, l'on court après les dragées que le parrain répand dru comme grêle

La petite Marie a eu même la chance de se trouver sur le passage de monsieur le curé et d'en recevoir, en rougissant, une petite tape sur la joue et la moitié d'un grand morceau de pain bénit.

*
* *

Enfin tout est bien terminé, la maman est revenue de faire ses menues emplettes, son panier est bondé de bonnes choses et l'on reprend le *chemin de la messe*. Les habitants du même village s'en retournent ensemble. Ils causent, les femmes de leurs petites affaires de ménage et de basse-cour, les hommes de leurs travaux, des belles récoltes qui s'étalent de chaque côté du sentier, des sainfoins bons à couper, des blés qui jaunissent ou bien des vendanges qui approchent. Les enfants marchent d'un bon pas : ils ne pensent plus guère aux papillons qui volent, aux poissons qui nagent, aux marguerites des prés ou aux prunelles des buissons, car, à l'heure qu'il est, la faim se fait sentir et voici là-bas la maison avec sa cheminée qui fume, voici la grand'maman qui vient doucement, voici le petit frère et la petite sœur qui accourent au-devant d'eux, devancés pourtant par le gros chien qui gambade de contentement.

Quelle joie des deux côtés quand en montre le pain bénit et les dragées, quand on soulève le couvercle du panier où sont les gâteaux !

Oh ! que de bonnes et jolies choses on trouve sur le *chemin de la messe* ! Les petits sont tout consolés, car à la prochaine grande fête, moitié trottinants, moitié portés dans les bras du papa, ils iront aussi à la messe et ils verront toutes les belles choses qu'on voit sur le chemin, qu'on voit au bourg, qu'on voit à l'église.

Le *chemin de la messe* vient donc de ramener tout le monde autour de la table où l'on dîne gaiement. On babille à qui mieux mieux. — Qu'a dit en chaire M. le curé?... on le répète comme on peut. Quelles nouvelles a-t-on apprises?... les voici et l'on n'oublie pas les annonces de mariages faites au prône. Les jeunes filles ont remarqué telle et telle toilette. Et les bambins ? oh ! ils ont vu, aux mains des enfants de chœur, un bel encensoir tout neuf et tout d'argent, puis, à la porte de l'église, il y avait un jardinier qui n'avait pas que des légumes, il avait des abricots ; il y avait aussi un marchand de pain d'épice, un marchand d'images... Tous les yeux alors se tournent vers la maman comme pour lui reprocher de n'avoir pas... mais c'est le moment prévu, la maman va chercher son panier et il en sort non seulement des gâteaux, mais des abricots, des pains

d'épice et deux grandes images de saints vivement coloriées et venant directement d'Epinal !!! Quelle surprise et quels cris de joie ! Enfin il y a là, pour les grands et pour les petits, matière à jaser pour toute la journée, voire même pour toute la semaine.

L'après-midi on va quelquefois, et toujours aux grandes fêtes, on va aux vêpres.



Le soir s'écoule doucement pour ceux qui n'ont point déserté le *chemin de la messe*, pour ceux qui sont restés chrétiens. Il y a là-bas le jeu de boules ou le jeu de quilles pour les grands garçons. Les jeunes filles se promènent, cueillent de beaux bouquets de fleurs des champs, ramassent la salade ou les champignons sur les pelouses, en jetant aux vents de gais refrains. Les petits sont là, près de la maison, courant et gambadant, toujours avec grand bruit ; la mère les surveille, tandis que le père se promène autour de ses blés. Sur le banc rustique, le vieux grand-père fume tranquillement sa pipe, regardant avec bonheur toute cette joie. Les enfants viennent souvent à lui et le font juge dans leurs petites querelles. Oh ! avec quel amour il passe sa main ridée et

un peu tremblante sur les jolies têtes des blondins et des blondinettes, de ces enfants qui perpétueront sa famille et pour lesquels il demande à Dieu toutes sortes de bénédictions !

Les regards du vieillard et ceux de la bonne grand'mère, assise près de lui, suivent mélancoliquement le globe du soleil qui touche à l'horizon comme leur vie touchera bientôt aux rives de l'éternité.

Ainsi a passé au village *le beau jour du Dimanche* que l'on a commencé sur *le beau chemin de la Messe*.

Oh ! oui, il est bien beau, il est bien aimé, ce chemin ! Et vous, politiques de contrebande, vous ne comprenez rien à cet amour-là ; vous ne comprenez pas combien nos populations tiennent à ce *chemin de la messe*, parce qu'elles tiennent à la messe ! Vous voudriez l'effacer, le supprimer, ce sentier béni... vous n'y réussirez pas. Il sera toujours là avec son ruban de sable à travers les trèfles roses ou sur les gazons semés de violettes, avec ses chants d'oiseaux, avec ses fleurs d'aubépine. Il sera encore là quand l'herbe poussera autour de votre tombe.

CHAPITRE II

LA LAMPE DU SANCTUAIRE

J'étais chez un ami, un bon curé d'un joli village perché sur un coteau et qu'on apercevait de tous les hameaux de la paroisse. Vers le soir on le pria d'aller voir un malade à une demi-lieue de là. Je voulus l'accompagner. La promenade n'était point désagréable ; c'était à la fin d'une journée d'automne douce et encore chaude, sous un ciel voilé. Au lieu de suivre la route, nous descendîmes la colline par un chemin creux qui abrégait la course. Les corbeaux, en caravanes, traversaient le ciel pour aller passer la nuit dans le bois voisin ; les troupeaux rentraient ; des beuglements, des bêlements se mêlaient au bruit du vent du soir.

Quand nous arrivâmes à la maison du malade, le soleil rougissait les bandes de nuages derrière les-

quels il disparaissait. Ces nuages s'accumulèrent vite en couches épaisses et, presque sans transition, les ombres descendirent sur la campagne.

Pendant que mon ami confessait son malade, je me promenai dans le jardin dominant la vallée. Les derniers rayons du jour me laissaient à peine percevoir un paysage confus que la nuit commençait à envelopper. J'écoutais les derniers chants des oiseaux revenus sous la feuillée et les mille bruits du jour à peine sensibles.

L'abbé vint me rejoindre et nous reprîmes notre route vivement, car le vent redoublait, vent mou et tiède annonçant une pluie prochaine. C'était nuit noire, la lune éclairait faiblement à travers cette coupole de nuées. Notre petit chemin, tantôt encaissé entre les haies, tantôt courant sur la lande, était peu facile à suivre. A peine si le curé s'y reconnaissait, heureusement que là haut, loin encore, les fenêtres de l'église laissaient passer la petite mais vive lueur de la lampe suspendue à la voûte du sanctuaire.

C'était notre guide.

L'abbé voulut finir son bréviaire du jour, en récitant les *Complies* qu'il savait par cœur.

Pour moi je me mis à philosopher... philosopher c'est me flatter un peu... je me mis à rêver.

Bientôt et tout naturellement, mes regards se fixè-

rent sur ce point lumineux qui brillait aux fenêtres de l'église.

Qu'elle est douce cette petite flamme qui brille là-bas !... C'est le phare pour la route de terre, comme le grand phare, au bord de l'Océan, pour les routes de mer.

Alors, ma pensée retournant bien des années en arrière, je me rappelais avoir rêvé ainsi dans une promenade en Bretagne. Là-bas, comme ici, l'âme s'élevait naturellement vers Dieu. Ainsi qu'aujourd'hui je cheminais avec un ami : nous revenions au Croisic, côtoyant la mer, la grande mer atlantique qui nous envoyait son murmure solennel, la mer dont une lune brillante nous laissait contempler les horizons se confondant avec les horizons du ciel.

Dieu était plus visible pour nous qu'en tout autre moment. L'immensité de l'Océan nous figurait l'immensité de Dieu, la voix des flots soulevés par les vents nous redisait sa puissance ; mais, non loin du rivage, un phare était allumé versant une blanche lumière sur les vagues d'un bleu sombre et signalant les rochers de la côte. Douce était cette étoile d'or à nous tranquilles voyageurs bien en sûreté sur la terre ferme ; mais d'autres, sur leurs navires ou sur leurs barques de pêcheurs, la saluaient aussi et la bénissaient. Cette flamme lointaine les avertissait, les éloignait des écueils et les guidait vers le Croisic et

son port. Alors la grandeur et la puissance de Dieu s'effaçaient pour ainsi dire de notre pensée pour y laisser dominer l'idée de sa bonté. Un phare au bord des flots parle de la Providence.

*
* *

A cette heure ce tableau à moitié effacé de mes souvenirs, revivait. Ici j'avais un peu l'idée de l'immensité : l'immensité dans ce ciel couvert de nuages, l'immensité sur cette terre dont les ténèbres faisaient disparaître les aspects divers sous une teinte grise et uniforme. Mais, avant tout, la bonté de Dieu m'apparaissait : le petit phare de l'église m'en parlait encore plus éloquemment que le phare protecteur des marins. Dieu était là plus présent qu'au bord de la mer, il était là captif par amour, enfermé entre les murs d'un temple rustique, dans un humble sanctuaire, dans un pauvre tabernacle.

Le Maître divin est là, pouvions-nous dire ; là, au milieu des modestes toits du village, il a aussi sa modeste demeure, il veille sur les brebis endormies. Nous, il nous rappelle et il nous guide vers notre toit, au moment où la tempête commence, où la pluie nous menace.

Elle nous menaçait très fort en effet : les raffales du vent redoublaient et déjà de grosses gouttes nous atteignaient quand nous franchîmes le seuil du presbytère.

A peine rentrés et assis à table, nous écoutions avec un certain plaisir l'averse qui faisait rage. Nous étions en sûreté, mais la lumière de la lampe continuait sans doute à guider et à reconforter des piétons moins heureux que nous et qui regagnaient leurs demeures.

Ce qui doit doubler l'admiration et la reconnaissance c'est que ces petits phares d'églises sont partout. Dans nos courses à travers les campagnes, nous les apercevons sur les coteaux, dans les plaines, dans les vallées. Ils luisent aussi sous les voûtes de nos cathédrales, de nos grandes églises, mais on les entrevoit à peine au milieu des places et des rues inondées des feux du gaz.

Ici, dans quelle douce rêverie cette petite lueur nous avait plongés.

Mais pourquoi allume-t-on cette lampe ? Disons d'abord que la coutume d'avoir une lampe ardente dans la maison de Dieu est très ancienne. Elle remonte même aux premiers temps de la loi mosaïque, elle est d'institution divine.

Cette lampe signalait la présence toute particulière du Seigneur dans le Tabernacle. C'est là que Dieu se

manifestait à son peuple, car une nuée le couvrait, obscure pendant le jour et lumineuse pendant la nuit. C'est là que Jehovah parlait à Moïse, à Aaron et leur indiquait ses volontés.

Le Dieu de l'Eucharistie aussi est présent dans nos temples et l'église veut que la lampe brûle sans interruption devant lui.

Nous voyons que c'était un usage général au quatrième siècle. Saint Paulin de Nole parle d'une lampe d'argent suspendue dans l'église de Saint-Félix : *Continuum scyphus est argenteus ad usum.*

Aux fêtes solennelles, on alimentait la lampe avec des huiles balsamiques, parfumées, et il y avait des fonds destinés à cette dépense. Les fidèles aussi offraient, pour le même usage, de l'huile, comme ils donnaient de la cire pour les cierges.

On suspendait ordinairement, comme à présent, les lampes par des chaînes de métal, à la voûte devant l'autel où se trouvait le Saint-Sacrement. Il y avait des lampes de verre, de cuivre, d'argent et d'or. Dans les catacombes on a trouvé des lampes de toutes ces matières et même une d'ambre. Leur forme varie beaucoup, quelquefois elle représente un vaisseau, un dragon, un dauphin.



L'Église fait une obligation d'entretenir une lampe devant le Saint-Sacrement. Quelle en est la raison ? Quel est le langage symbolique de la lampe ?

Elle nous annonce la présence de notre Dieu. Votre maître est là, nous dit-elle ; votre Maître Souverain sans doute mais surtout votre Maître devenu homme, votre frère, votre ami. La lampe semble nous appeler à ses pieds surtout à ces heures où il est seul.

Qu'elle est douce et mystérieuse cette flamme des lampes, le soir, quand l'église est déserte ! Sa lumière rejaillit avec éclat sur la voûte, sur les parois du sanctuaire, sur les cintres des chapelles. Les statues de saints se dressent, les hauts pilliers s'allongent dans une demi-lueur très affaiblie, tandis que le fond de l'abside, que l'extrémité de la nef sont dans l'ombre.

Tout ici est solennel, le silence est profond, presque saisissant, mais au fond du tabernacle, doucement éclairé, réside le Sauveur Jésus en personne. Sa majesté, sa puissance sont voilées, sa bonté seule nous parle. Il est là prêtant l'oreille aux batte-

ments de notre cœur, recueillant ses vœux les plus secrets, agréant ses repentirs, accueillant ses prières.

Oh ! qu'il fait bon ici ! que ce grand silence est éloquent ! que cette petite lumière est douce ! que cette heure de calme et de réflexion est réconfortante pour l'âme !

Si quelques-uns de nos incrédules venaient là, à cette heure, qui sait ce qui s'agiterait en eux?... Les souvenirs et les émotions d'autrefois, les joies de la première communion s'éveilleraient peut-être. C'est dans une visite fortuite, faite à une église de campagne, que Jean-Jacques Rousseau, accompagné de Bernardin de Saint-Pierre, éprouva une émotion, passagère hélas ! mais bien vive, émotion qui lui arracha des larmes.

*
* *

La lampe est aussi la figure de Jésus-Christ, lumière du monde.

Celui qui est là, et devant qui elle luit, est le Christ Rédempteur qui, il y a dix-huit siècles, a chassé les ténèbres et a inondé le monde païen des clartés évangéliques. Il est venu et il a ravivé et élargi le foyer

des révélations divines qui partout, hors de la Judée, étaient oubliées ou n'étaient que comme des étincelles, au milieu de la cendre.

Et cette lumière de la vraie foi il la maintient, et il la maintiendra jusqu'à la fin des temps. Ce soleil de justice ne se couchera pas. Ses rayons se projettent plus ou moins dans les régions encore envahies par l'erreur, mais chaque contrée chrétienne est éclairée, chaque fraction de l'Église universelle, chaque paroisse jouit des splendeurs du divin flambeau et chaque église même la plus modeste, entretient dans sa lampe ce feu matériel emblème de la flamme spirituelle qui illumine les âmes.

*
* *

Enfin la lampe est un symbole d'amour, de l'amour de l'homme pour son Dieu Sauveur. La lampe remplace le fidèle aux pieds de Jésus.

Nous ne pouvons rester toujours autour de vous, Seigneur, nous ne pouvons toujours être ici pour former votre cour, ô notre Roi, les exigences de la vie nous appellent, mais nous laissons ici nos cœurs : le feu de la lampe symbolise notre amour.

En effet, l'amour est un feu, il est admirablement

figuré par le feu matériel. Rien de mieux aussi que le feu pour représenter l'être vivant. Le feu semble être animé, il s'agite, il a besoin d'aliment comme les êtres qui vivent. Il figure même, et dans toutes les langues et chez tous les peuples, l'être intelligent. Le feu offre ses images pour qualifier l'esprit et le cœur. L'esprit est pétillant comme le feu, le génie resplendit comme la flamme, le cœur brûle comme elle, l'amour a ses ardeurs vivifiantes ou dévorantes.

Le feu, le feu toujours vivant de la lampe du sanctuaire est donc un emblème bien choisi de notre amour pour le Seigneur Jésus.

Nous vous quittons, mon Dieu, pour les travaux du jour, pour le repos de la nuit, nous dormirons, mais nos cœurs veilleront — *ego dormio et cor meum vigilat* — que notre cœur veille ici comme cette lampe veille et se consume devant vous.

*
* *

Une réflexion en finissant.

Tous, même les plus indifférents, tiennent à cette lampe, ils la veulent, ils l'entretiennent de leurs deniers, ils votent cette dépense par le Conseil de la

paroisse, et ainsi l'on fait partout acte de foi catholique.

Et maintenant venez donc, vous matérialistes, athées, persécuteurs, qui criez bien haut que les croyances se meurent et que, grâce à vous, elles vont disparaître. Allez voir nos temples des villes, entrez dans nos églises de campagne, partout vous trouverez la lampe qui brûle devant l'autel eucharistique : c'est un symbole ; partout aussi se maintient plus ou moins vive, dans nos populations de France, la lumière de la Foi. Le vent de la persécution, qui devrait l'éteindre, ne fait que la raviver. N'y touchez pas à ces lampes symboliques, n'y touchez pas à ce feu sacré, car si, dans un court moment de triomphe, vous aviez la puissance, si vous éteigniez ces lampes, si vous fermiez, si vous profaniez ces églises... le feu du temple une fois éteint... le feu des cœurs se ranimerait et se changerait peut-être en un immense incendie qui vous dévorerait.

Mais il n'en sera pas ainsi, croyons-le — et ce que je viens décrire là semble une parole de colère, effaçons-la — non, nos lampes d'église brûleraient encore et toujours, beaucoup peut-être de ceux qui voudraient aujourd'hui les éteindre, en viendront à les regarder, comme nous, avec amour.

En attendant, il est consolant de constater que la

masse de nos populations les aiment, et aussi il est consolant de penser que, comme ces sanctuaires où brille la petite lampe, il y a partout et dans le cloître et dans le monde, des cœurs où brûle le feu doux et pur de l'amour de Dieu.

CHAPITRE III

LE CLOCHER

Vous aurez beau faire, modernes rêveurs, ce n'est pas votre hôtel de ville, ce n'est pas votre palais scolaire que chercheront les regards du voyageur revenant à ses foyers, du jeune soldat libéré du service. C'est le clocher, ce cher clocher qu'il tâche de découvrir là-bas, au milieu des brouillards du matin, c'est le clocher qui enfin se détache à l'horizon, qui montre sa flèche ardoisée toute brillante des feux du soleil levant et qui semble monter dans l'azur du ciel. Le voilà bien comme il le voyait il y a cinq ans. Son cœur bat à son aspect, le clocher lui parle. Il lui parle encore plus fort et plus tendrement quand il élève sa voix si connue, quand l'*Angelus* du matin tinte doucement. Là-bas, se dit le voyageur, aux sons de ma petite cloche, se rouvrent les yeux de ceux que

j'aime, de ceux qui attendent mon retour, qui sont impatients de me revoir. Ils se demandent si ce jour qui commence va me ramener enfin au village, si l'*Angelus* du soir sonnera avant qu'ils ne m'aient embrassé.

Oh ! le clocher, qu'il est éloquent, comme sa voix est comprise et comme sa vue fait du bien au cœur !

Ce n'est qu'après avoir éprouvé ces vives émotions que le voyageur promène ses yeux sur les toits groupés autour de l'église. Ah ! voici notre maison, voici notre cheminée qui fume, voici la fenêtre de ma chambre et, là-bas, voici le toit qui abrite ma fiancée ! Sans doute ensuite il revoit avec plaisir la maison d'école où il a passé tant de joyeuses années, mais le clocher a produit les premières émotions, a amené au coin de sa paupière les premières larmes.

Et ses regards reviennent au clocher. Que de souvenirs se réveillent en lui ! Il n'a jamais oublié sa vieille église, car, quoique peut-être il ne l'ait pas servi aussi bien qu'il aurait dû, il n'a pas oublié Dieu.

Il approche... Là-bas c'est son vieux curé qui traverse la place et se rend à l'église. Il double le pas, il serre, en passant, la main du père Antoine. On lui dit un mot de sa famille qui se porte bien et qui l'attend. De tous les siens, qui va-t-il rencontrer le premier?... Sur la porte, c'est sa jeune sœur qui l'a aperçu et qui ne fait qu'un bond du seuil dans ses

bras. Le voilà chez lui et il trouve là tout le bonheur que lui annonçait son clocher.



Il ira la revoir cette antique église, cette maison des souvenirs. Il est un des premiers, le dimanche, à la messe. Il retrouve tout ce qu'il a aimé et tous ceux qu'il connaît si bien. Cette cloche qui tinte, c'est bien celle qu'il a entendue si souvent dans ses rêves, quand il en était éloigné. Il reconnaît son monde, salue d'un signe de tête ceux qu'il n'a pas encore vus.

Ils n'ont, ma foi, pas trop vieilli... mais comme tous ces enfants ont grandi : ce sont des jeunes gens à présent et voici les petites filles développées et embellies. Des vieux, il n'en manque guère à l'appel ; le père André, le sacristain, lui sourit en passant ; voilà les mêmes chantres faisant résonner le *Gloria in excelsis*. Voilà le père Mathurin à sa place, il s'endort, comme de coutume, au *Credo* et son voisin, comme de coutume aussi, lui présente une prise de tabac pour le réveiller. Il est enchanté, l'heureux arrivant, de rencontrer tout comme il l'a quitté.

Il revoit l'*harmonium* à la même place ; il est vrai

que l'instrument est muet. Son maître d'école d'autrefois en jouait joliment bien à la messe. Mais l'ancien maître a été remplacé — avantageusement, disent quelques personnes. — Le nouveau maître se garderait bien de toucher à l'harmonium ; il craindrait d'ailleurs de se compromettre auprès de ses chefs et, sur ce dernier point il n'a pas tout à fait tort.

Les enfants de chœur, en aube blanche, le reportent au temps jadis où lui-même il servait gentiment la messe. La croix de procession a été réargentée, mais c'est bien celle qu'il était si fier de porter. Son curé ne s'est pas trop courbé, sa voix n'a pas changé ; c'est cette voix qui l'émouvait tant quand il avait douze ans.

Et comme il écoute le prône !... les souvenirs de sa première communion se dressent devant lui doux et saisissants. Oh ! il est heureux !

*
* *

Mais il n'y a pas que lui, croyez-le bien, que la vue du clocher, que le son de la cloche, que l'aspect du saint lieu charment et émeuvent.

A la voix de la cloche, on est venu du château ; le

jeune capitaine a gagné, avec sa famille, le vieux banc, le banc autrefois seigneurial. Il a fait résonner sous ses pas le pavé de la chapelle qui recouvre la voûte du caveau où dorment ses grands-pères. Il y a quelque temps qu'il n'a revu, lui aussi, le pays. Sa vieille église lui parle au cœur. Ce chemin de croix, qui orne les murs, est un cadeau de sa mère ; cet antique tableau, qu'il connaît si bien, est toujours là, orné au bas d'un écusson aux armes de sa famille. C'est son trisaïeul qui l'a donné à l'église à l'occasion de son mariage... Et lui, quand il se trouvera dans une circonstance pareille, — et ce sera peut-être bientôt, — qu'offrira-t-il?... un beau calice de vermeil avec ses armes sur le pied... de grands flambeaux d'autel pour les jours de fête, avec son chiffre surmonté d'une couronne... Eh ! cela ne ferait pas si mal !

* * *

D'ailleurs, sans être capitaine ou soldat revenant à ses foyers, et sans même s'arrêter à des pensées exclusivement religieuses, comme on l'aime ce clocher et sa voix argentine !

Elle a tinté bien gaiement l'autre jour la cloche, et les jeunes filles se sont vite rendues à son appel :

c'était le mariage de Marguerite. Qu'il paraissait radieux le jeune époux et que Marguerite était belle dans sa robe blanche à traîne, avec sa couronne et son long voile blanc ! Au sortir de l'église, le violon jouait vraiment l'air du bonheur.

Et le vieillard, il ne reste pas sourd non plus à l'appel de la cloche. Le voilà à son banc. Que de souvenirs lui rappelle tout ce qui l'entoure : ses joies de jeunesse, les félicités et les peines de sa longue vie. Et puis — car enfin on réfléchit à cet âge et les graves pensées viennent tout naturellement, — puis qu'il en a vu là, au milieu de cette nef, de cercueils couverts d'un drap noir ou de blanches draperies, cercueils de vieux amis, d'hommes encore vigoureux, de vierges, de petits enfants ! Bientôt ce sera son tour, la cloche sonnera pour lui... mais une autre vie l'attend et l'espoir du Ciel peut bien consoler de tout.

Maintenant, les bambins, allons-nous les oublier?... Non, ils aiment bien leur clocher, autour duquel voltigent les hirondelles, ils aiment bien leur église. Voyez-les, ils ont leurs habits de fête... Qu'attend-elle donc, la cloche, pour lancer ses volées?... Enfin la voilà qui parle. Comme ce soleil est brillant, comme cette foule qui remplit les rues est joyeuse ! Et, à l'église, comme l'autel est paré, quelles belles chapes d'or, quels doux accords de l'orgue ! Quel

beau jour que ce jour de Pâques, avec ces premières fleurs du printemps... sans compter ces traditionnels œufs de Pâques qui vous attendent à la maison !

Ou bien c'est la Fête-Dieu : on a jonché les rues d'herbes et de fleurs, les murs sont tapissés de draps blancs avec des bouquets, d'élégants reposoirs sont dressés. Quelle joie pour les petites filles en robe blanche, avec leurs corbeilles de roses effeuillées qu'elles jettent à la procession ! Et puis, quand tout est fini, ces corbeilles vides vont se remplir des cerises du marchand qui attend, à la porte de l'église, avec ses grands paniers recouverts de fougère.

Mieux encore, c'est Noël... Noël la fête des petits enfants. S'ils n'ont pu voir la messe de minuit et toutes ses splendeurs, au moins ils s'extasient devant la belle crèche de l'enfant Jésus, devant les mille flambeaux de l'autel, aux chants des cantiques, à la bonne odeur de l'encens, pendant la bénédiction du soir.

O notre clocher, pensent-ils, fais-nous souvent de doux appels comme celui d'aujourd'hui ; que le Jésus des petits enfants nous donne encore bientôt de si belles journées et de si parfaites joies !

Ainsi le clocher, avec tout ce qu'il abrite, parle à chacun un langage approprié à sa condition et à son âge.

Certes il est doux de vivre à son ombre, de ne pas

le perdre longtemps de vue, mais il est peut-être plus doux encore de le revoir à l'horizon, après une longue absence.

Encore une fois, libres-penseurs, politiques à courte vue, vous ne remplacerez jamais le clocher.

O mon clocher ! j'ai vu bien d'autres monuments superbes : des arcs de triomphe et des palais ; j'ai vu même nombre d'autres clochers, des flèches de pierre s'élançant plus haut dans la nue, des tours de basiliques, j'ai vu d'immenses nefs de cathédrales, mais tout cela ne te valait pas. Rien n'est si beau que ma petite église, rien n'est si doux que la vue de mon clocher !

CHAPITRE IV

LA MESSE DE MINUIT

Les siècles ont passé et la crèche de l'Enfant-Dieu attire encore les peuples et reçoit leurs hommages et leur encens. La foi et l'amour ne sont pas éteints. Au milieu du silence de la nuit, les cloches élèvent leur voix, les cathédrales, les églises, les chapelles s'illuminent ; la foule accourt. C'est l'anniversaire de la naissance du Rédempteur du monde : les bergers et les rois, comme autrefois, viennent s'agenouiller devant son berceau.

C'est la Messe de Minuit.

Quelle idée touchante d'avoir voulu que, dans l'univers entier, on célébrât, à cette heure, les saints mystères !

On l'aime cette messe de la Naissance, on l'attend avec une religieuse impatience, on s'y prépare.

On s'y prépare de loin par le temps de l'Avent et par les chants naïfs qui lui sont propres.

L'Avent nous figure les siècles d'attente qui se sont écoulés depuis la sortie de l'Eden jusqu'à l'apparition de la crèche de Bethléem. Chez nous, la nature même semble nous les rappeler. La terre est dépouillée et froide comme ces siècles païens d'où la charité se retirait de plus en plus. La lumière du jour est courte et terne, les longues nuits ensevelissent tout sous leur ombre, c'est comme la nuit de l'idolâtrie traversée par quelques lueurs de vérité. Du sein des ténèbres, les vents s'élèvent et font entendre de longs et monotones gémissements, comme les gémissements de l'humanité souffrante, ou parfois des clameurs aiguës et furieuses comme le cri déchirant de la société antique dont les maux s'aggravaient à mesure qu'elle vieillissait entre les bras du despotisme romain.

Pendant l'Avent, l'Eglise, dans sa liturgie, traduit ces cris des peuples et leurs espérances, en empruntant les accents des Prophètes.

*
* *

Mais l'Eglise est un foyer et sa flamme se projette au loin. Cette sublime et tendre poésie ne s'est point

enfermée dans l'enceinte du temple, elle en a franchi les murs et, comme un nuage d'encens, elle a couvert le monde chrétien. La harpe des prophètes et l'orgue des basiliques n'ont pas seules répété les louanges du Jésus de l'étable. Le divin enfant a eu d'autres chantres aussi passionnés, mais plus naïfs. Au souffle de la foi et de l'amour, le pâtre s'est senti poète et il a laissé couler de son cœur, comme d'un vase pur, des trésors de chaste harmonie. Alors s'est épanouie toute une poésie nouvelle; alors est née cette série de chants qui forment, pour ainsi dire, le poème de la Naissance. Chaque scène de ce grand événement de la venue de Dieu sur la terre a été le sujet d'un de ces chants populaires qu'on appelle *les Noëls*. Ce sont des chantres inconnus, ce sont souvent des bergers qui ont apporté à l'Etable leurs inspirations variées de forme et de rythme, ou, si vous le voulez, c'est le peuple qui a écrit ce poème sans égal célébrant la naissance du Dieu fait homme.

Chose plus merveilleuse encore : ce n'est pas une génération, ce sont toutes les générations chrétiennes qui ont adopté ces chants, qui les répètent et qui les aiment. Tous les âges ont ainsi offert à l'Enfant-Dieu leur tribut poétique; le nôtre même n'a-t-il pas présenté le sien, ce chant moins naïf et plus savant, mais réellement beau : *Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle*, etc. ?

Ainsi, avec ces mélodies de l'Avent, avec ces chants des noëls devant le foyer, nous arrivons à cette nuit bénie, à cette nuit de la Nativité.

Quel spectacle pour qui rélléchit !... Voyez :

Pendant que la nuit étend ses ombres, que les frimas couvrent les campagnes, que les grands vents mugissent, où est-il le déshérité de la fortune, le pauvre, l'humblé cultivateur ? Est-il déjà, comme le peuple antique, c'est-à-dire comme l'esclave romain, est-il enfermé dans ses dortoirs souterrains, étendu sur sa triste couche, écrasé par le labeur du jour et sans espoir d'un meilleur lendemain ?... Oh ! le peuple affranchi par le christianisme est là... libre... il se réjouit. Ça et là, voyez ces lueurs qui brillent à l'étroite fenêtre des chaumières et des fermes... quelques familles sont réunies devant l'âtre. Pendant que court l'aiguille et que tourne le fuseau, chacun chante ou écoute à son tour les strophes des vieux noëls. C'est la veillée joyeuse et sanctifiée, la veillée d'avant la Messe de Minuit.

En certains pays, on l'a commencée par une naïve cérémonie. Suivant une coutume perpétuée à travers les siècles, les familles sont réunies devant le foyer du château, de la ferme ou de la chaumière. On apporte la bûche de Noël qu'on nomme au moins dans les régions du Centre, *tréfour*, *terfour* ou *trufaut*. A la petite nuit, à la brune, tout le monde,

maîtres et domestiques sont là. Qu'elle est belle et grosse, cette bûche de Noël qu'on vient de placer dans la vaste cheminée ! Debout, la tête découverte, la voix grave et forte, le maître du logis dit par trois fois :

No ! no ! de par bon Dieu,
Notre tréfour est au feu.

Et l'on présente l'eau bénite à la maîtresse de la maison, qui en asperge la *cosse de No*, ce que tout le monde accomplit à son tour, après avoir fait le signe de la croix. Puis l'on se met à genoux et l'on prie quelques instants en silence.

C'est alors qu'après la collation, commence la veillée avec les chants des noëls et les gais propos. L'on parvient ainsi jusqu'à l'heure du départ pour l'église.

*
* *

On se met en route et l'on affronte quelquefois les ténèbres épaisses, le brouillard, la neige ou la pluie. Dans quelques contrées, on s'en va tenant en main des torches allumées qu'agite le vent. Le plus souvent, au contraire, une forte gelée favorise la mar-

che. Et qu'elle est belle, cette nuit !... La lune, dans l'azur sans tache du firmament, répand des clartés presque semblables à celles du jour. La terre, blanchie par la brume, les réfléchit ; les arbres sont couverts de givre comme d'un fin feuillage d'argent. Les sons de la cloche roulent doucement sur les coteaux, au fond des vallées, et réveillent des échos d'ordinaire silencieux à cette heure. De tous côtés, au loin, auprès, on entend les voix joyeuses des villageois et les airs si connus de nos vieux cantiques.

Enfin on arrive, on franchit le seuil du temple ; la transition n'est pas sans charme : d'une atmosphère glacée on passe à la température plus douce de l'église, des ténèbres ou des pâles clartés de la lune à la brillante lumière qui remplit le saint lieu.

Là, que d'enchantements !

Dans les cathédrales, les lustres et la grande couronne de lumière inondent de clartés les vastes nefs. Les modestes églises de campagne ont aussi leurs splendeurs : les cierges rayonnent autour des murs et un cordon de lampions dessine le demi-cercle de l'abside romane.

Vers l'entrée du chœur se dresse un reposoir tout orné de verdure. On y a placé la crèche. Un petit toit, recouvert de chaume, abrite, entre le bœuf et l'âne, le petit Jésus couvert de sa robe de satin rose, entouré de la Vierge et de saint Joseph, et des

bergers qui apportent pour offrande des agneaux et des tourterelles. La crèche est environnée de branches de sapin, de rameaux de houx garni de ses baies rouges comme le corail. Des bougies, dans de vieux flambeaux argentés, éclairent cette scène naïve. Tout cela fait plaisir à voir ; tout, jusqu'à cette verdure en plein hiver, a son charme.

En attendant l'office, dans les basiliques, l'orgue prélude aux chants de la messe par des accords lents et doux. Dans les campagnes, des groupes de fidèles chantent des noëls.

N'est-il pas doux de penser que, de tous côtés autour de nous, à cette même heure, éclate et se déroule le poème de l'Enfant Jésus ? Dans les fermes de la Beauce et du Berry, dans les villages de la Flandre, dans les cabanes suspendues au flanc des Pyrénées et des Alpes, sur les grèves orageuses de la Bretagne comme sur les sables plus tièdes de la Méditerranée, avec la vieille langue française ou les patois sonores du Midi, l'on chante les louanges de l'Enfant-Dieu.

Que dis-je, on les chante partout.

Devant les crèches richement ornées des palais de Rome, dans les douces soirées de la Castille, dans les veillées de la Forêt-Noire et parmi les vieilles familles de la Louisiane, terre toujours française, enfin partout où il y a des chrétiens, le saint et poétique usage de ces chants populaires règne encore.



L'office commence, le célébrant est à l'autel tout brillant de lumière, les encensoirs fument, les chœurs entonnent le cantique que les anges firent entendre aux bergers : *Gloria in excelsis Deo... Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté*. Le chant céleste se déroule au milieu d'un silence profond, car on se recueille et l'on prie.

A l'Offertoire, dans certains pays, les chants latins sont suspendus et une voix entonne : *Venez, venez bergers*, etc., etc. Aussitôt toutes les jeunes bergères de l'endroit, quittant leurs places, s'avancent tenant à la main un cierge orné de rubans, elles s'agenouillent à la balustrade et déposent leur offrande. Usage touchant des vieux âges !... Ces bergères rappellent et représentent les pasteurs venus à l'étable à la voix de l'ange et y déposant leurs présents.

Trouvez-vous dans l'histoire rien de pareil à ces chants populaires et à ces hommages naïfs ? Spectacle inouï et merveilleux qui ne s'est jamais vu que là, car, je vous le demande, au pied de quel autre berceau le peuple est-il venu déposer les fleurs de sa pensée et le tribut de ses chants

La messe s'achève, une foule de fidèles est venue à la table sainte recevoir le Dieu de l'Eucharistie. Enfin les chants liturgiques ont cessé, la foule s'écoule pendant que l'orgue retentit ou qu'un dernier cantique fait entendre comme un religieux adieu.

*
**

Le retour au logis est gai et bruyant. Les adolescents surtout hâtent le pas, sachant bien ce qui les attend à la maison.

La bûche de Noël n'est pas consumée, c'est un brasier autour duquel on se presse pendant que l'on prépare le *réveillon*. Oh ! personne ne manque à l'appel. Suivant l'usage antique, indiqué même dans le Noël, il se compose surtout de saucisses et de boudin :

Nous aurons saucisse et boudin
Et vin blanc de l'année, etc., etc.

Ainsi on se réjouit, comme se réjouissaient, dans leur temps, les vieux ancêtres.

Dans les familles aristocratiques ou bourgeoises, il y a, sur la grande table, le fameux arbre de Noël autour duquel s'ébahissent les enfants. Comme le

peuple ne l'a pas encore adopté cet usage, il doit venir de l'étranger. Du reste l'on sait que l'hérétique Angleterre et la protestante Allemagne ont conservé soigneusement l'arbre de Noël et les réjouissances de la sainte nuit.

Il serait trop long de mentionner ici toutes les poétiques coutumes qui varient dans les différentes contrées.

Et voilà la douce poésie qui s'exhale de la *Messe de Minuit*. C'est une fleur enfantée par la Foi et aussi par l'amour pour le Dieu fait homme.

Malgré bien des défaillances, nous y tenons encore à notre messe de minuit.

Cette année, comme toujours, le 25 décembre trouvera la France veillant devant le divin berceau, la France agenouillée aux pieds de l'Enfant qui, dans ses petites mains, porte le monde.

CHAPITRE V

LE PAIN BÉNIT

Elle est admirable dans son ensemble, l'institution divine qui rattache la terre au ciel : la Religion. Ses vérités lumineuses, flambeau des esprits, ses consolations et ses espérances, charme des cœurs, les magnificences de son histoire à travers les siècles, les splendeurs de son culte, son influence vivifiante sur les sociétés humaines forment, pour le vrai philosophe, un spectacle merveilleux auquel rien, en ce monde, ne peut être comparé.

Mais, si l'on descend aux détails, si l'on considère la plus modeste de ses créations, on trouve encore de quoi admirer, de quoi occuper sa pensée.

On reconnaît bien ici la main de Dieu, comme on la reconnaît dans la nature.

La nature, dans son ensemble, nous ravit. Un coup

d'œil sur les cieux et les astres qui les peuplent, sur nos mers et nos continents, nos fleuves, nos montagnes et nos vallées emporte nos pensées vers la source de l'Être, vers le foyer où se sont allumées toutes les vies. Puis, si dans cet amas de beautés l'on en prend une à part, par exemple un arbre avec son tronc robuste et son feuillage brillant, si même on en détache une feuille, devant sa construction savante l'esprit reste frappé d'étonnement, il peut se fixer longtemps sur ce chef-d'œuvre en apparence si modeste. Un simple fragment de la roche énorme qui surplombe, là-haut, au-dessus de nous, peut retenir des heures entières le géologue, un insecte à peine visible le naturaliste.

Rien d'étonnant donc qu'un détail du culte catholique arrête notre attention, qu'il nous ravisse par sa beauté et par ses rapports avec les grandes vérités religieuses. Les plus populaires, les plus simples ont souvent une haute et magnifique signification.

*
* *

Le pain bénit... quoi de plus vulgaire en apparence et de presque enfantin?... Et cependant quel gracieux et touchant symbole! Ignorants ou distraits,

bien des gens ne saisissent pas la signification mystérieuse de ce pieux usage.

Le pain béni est un souvenir et un enseignement.

C'est un souvenir des premiers âges chrétiens. Il nous rappelle ces temps où l'Église à peine éclosée commençait à se développer comme une fleur dont la semence avait germé sous le sang du Christ et qui grandissait arrosée encore par du sang : le sang des martyrs.

Unies dans la même foi, les petites communautés chrétiennes, perdues au milieu des populations encore païennes, s'assemblaient au pied de l'autel. Chacun apportait le pain et le vin destinés au sacrifice de la messe et à la communion des fidèles. Pour ceux qui ne devaient pas communier — surtout quand le nombre des chrétiens se fut accru — on bénissait le reste du pain, celui qui n'avait pas servi à la consécration et on le distribuait dans l'assemblée. C'était comme l'image de la vraie communion.

Plus tard ce pain béni rappela aussi les agapes. L'on sait que, non contents de se réunir pour prier et entendre la messe, les premiers fidèles avaient des repas de charité nommés *agapes*. Saint Paul en a parlé plus d'une fois.

On envoyait même à ceux qui étaient absents, aux parents et aux amis éloignés des pains bénits entiers,

en signe d'amitié et d'union dans la foi. Ces pains adressés en pieux cadeaux s'appelaient *Eulogies*. On rencontre assez souvent cette mention dans les écrits des saints Pères. On voit saint Paulin, évêque de Nola, envoyer de ces eulogies jusqu'en Afrique, à saint Alipe, évêque de Thagaste, et à saint Augustin. Ainsi des hommes illustres, des esprits distingués comme saint Paulin, des génies comme saint Augustin, ne dédaignaient pas le pain béni.

Comme le plus simple laboureur des campagnes de Nola, comme le plus humble marinier d'Hippone, ils aimaient à y voir un symbole de l'union des esprits par la Foi, de l'union des cœurs par l'amour fraternel.



Le pain béni est un emblème et un enseignement. Les chrétiens, dans nos temples, sont les nombreux membres d'une famille, assis à la même table, mangeant le même pain. Ils font revivre sous nos yeux la charmante image biblique par laquelle le Roi-Propète peint le bonheur de ceux qui craignent Dieu et le servent. (Psaume 127.)

« Vous mangerez le fruit du travail de vos mains, vous serez heureux et comblé de biens.

» Votre épouse sera comme une vigne féconde au milieu de votre maison.

» Vos enfants comme de jeunes plants d'oliviers autour de votre table. »

Ici, dans le temple, le Père de famille, c'est Jésus sur son autel eucharistique, il a rassemblé ses enfants.

Son épouse, c'est l'Église, la vigne féconde épanchant ses rameaux chargés de fruits.

Les jeunes oliviers ce sont les enfants de l'Eglise, ils se pressent au festin mystique. S'ils ne communient pas tous, ils remplacent la communion par son image, par le pain béni. Les voici mangeant le même pain, ils sont frères, la même table les réunit.

Quel bel emblème de la fraternité ! Petits et grands, bergers et princes, laboureurs et capitaines, ignorants et savants illustres, tous frères, tous fils, également chéris de l'Homme-Dieu et de l'Église.

C'est cela que nous dit l'humble morceau de pain béni : Fraternité... Triple fraternité, suivant l'expression de Montaigne : frères par Adam père de nos corps, frères par Dieu Père-Créateur de nos âmes, frères par Jésus-Christ le père qui a rendu la vie spirituelle aux âmes.

Sans nous arrêter à cette idée du célèbre philosophe, nous pouvons bien dire que nous sommes frères

en Adam chef de l'humanité et frères en Jésus-Christ le régénérateur, le Sauveur de nos âmes.

L'incroyant parle bien de fraternité et très haut et très bruyamment, mais sur quoi la base-t-il, la fraternité de tous les hommes !

La fraternité en dehors des croyances religieuses.
— Eh ! grand Dieu !

Comment bon nombre de libres-penseurs s'arrangent-ils je ne dis pas pour aimer des frères, mais pour trouver des frères ? Les uns, dédaignant la Bible nous apprenant que Dieu a créé un seul couple d'où nous sommes descendus, veulent qu'il y ait eu bien des foyers de vie, qu'ici et là, sur la surface du globe, sont nés des autochtones, que le Nègre, que le Chinois, le Malaisien, l'Européen n'ont point eu la même origine. Alors où sont nos frères ? Le cercle de la fraternité se rétrécit singulièrement. Sommes-nous même sûrs que ces différentes races indépendantes ne se sont pas quelquefois pénétrées, mêlées en bien des lieux et par conséquent sommes-nous sûrs que dans notre nation, dans notre province, nous serrons toujours la main d'un frère ?

D'autres nous font l'honneur de nous faire descendre, par étapes, du singe. Nous sommes un rameau de la grande famille simienne. Alors, c'est vrai, la fraternité doit nous faire ouvrir les bras bien grands : nos frères sont non seulement les humains, mais

aussi tous nos humbles frères les singes, pauvres frères malheureux, encore débiles et qui n'ont pu, jusqu'à ce moment, s'élever à notre niveau.

Fraternité... drôle de mot dans la bouche du disciple de la libre-pensée !

Mais, sans donner dans toutes ces erreurs, sans adopter ces systèmes de genèse fantaisiste, plusieurs font appel à la raison seule pour trouver des motifs d'aimer leurs frères. Hélas ! combien y en a-t-il alors qui sentent fondre leur égoïsme à la chaleur de ce flambeau de la raison, pauvre foyer qui n'a jamais grandement réchauffé ?

Il faut que la Religion nous donne le vrai motif de la charité fraternelle et qu'elle en pénètre nos cœurs. Ce pain partagé à l'église n'est-il pas un signe éminemment suggestif, une excitation à la charité, à l'amour de nos frères ?

Dans bien des lieux, il est d'usage de manger à l'église même, pendant la messe, son morceau de pain béni, et cette coutume, tout en rappelant plus énergiquement l'origine du pain béni, exprime bien mieux ainsi l'idée de la famille chrétienne réunie à la même table.

La pensée ne peut-elle pas même s'élever, étendre pour ainsi dire les dimensions de la salle du festin ?... Non-seulement ici, mais au loin, mais partout, dans tout le monde catholique, des milliers et des mil-

liers de fidèles participent au repas mystique, mangent ce pain. Ce sont des frères répandus sous toutes les latitudes ; la grande famille est toute entière, en ce jour de dimanche, serrée autour du Père céleste. Quel tableau !

*
* *

Il est rare de trouver une famille qui refuse de donner, à son tour, le pain bénit

L'on sait que Dieu attache à l'acte religieux de manger le pain bénit et à l'acte de charité fraternelle de l'offrir des faveurs et des grâces. Les termes mêmes de la bénédiction du pain par le prêtre nous le montrent et les paroles de l'Eglise ne sont point de vaines formules, elles indiquent un fait surnaturel, bien réel et bien précis.

Voici l'oraison que le prêtre prononce pour bénir :

« Seigneur Jésus, ô pain des anges, pain vivant de l'éternelle vie, daignez bénir ce pain comme vous avez béni les cinq pains dans le désert, afin que tous ceux qui y goûteront en reçoivent la santé du corps et de l'âme. »

Au prône on recommande de prier pour ceux qui, ce jour-là, offrent le pain bénit.

Celui qui ne laisse pas même un verre d'eau froide donné en son nom, sans récompense, a un regard de tendresse pour ceux qui ont accompli ce devoir de la charité et la rosée de la grâce céleste tombe sur eux.

On offre aussi des pains bénits à l'intention des défunts. La forme n'est pas tout à fait la même, ce n'est plus une couronne, c'est une croix que l'on figure dans la pâte au milieu du pain béni.

L'intention des familles est de réveiller en nous le souvenir de ceux qui sont morts et de nous inviter à prier pour eux. Usage salulaire et touchant : Ô mes frères, souvenez-vous de ces chers trépassés que vous avez connus, que vous avez aimés. Ils souffrent peut-être, vos prières toucheront le cœur de Dieu et ils sortiront du lieu des expiations.

*
* *

Allez dans nos campagnes et vous verrez avec quel soin on le prépare, ce pain béni de paroisse. C'est presque un acte religieux que la confection de ce pain symbolique.

Un samedi, j'entrai dans une ferme, la maîtresse de la maison et une domestique étaient très affairées : le four était ardent, un vaste pain béni oblong était

là et rien autre chose, ni pains ordinaires, ni gâteaux. On enfourna le pain bénit avec grande précaution, quelque temps après il sortit du four, tout odorant et tout doré. On le posa sur une planche recouverte d'un linge bien blanc et on le porta dans un cabinet où personne ne devait pénétrer. Il avait été pétri, me dit la fermière, avec la plus fine fleur de farine du blé nouveau.

Le lendemain, à la grand'messe, la fermière alla elle-même le déposer sur une crédence, devant la balustrade du sanctuaire. Ce fut l'ainée des enfants, une charmante fillette de treize ans, gentiment parée, qui vint l'offrir et ce fut le fermier qui en promena les morceaux dans l'église.

Cette distribution du pain bénit est le moment de la messe le plus apprécié par les petits enfants ; pour eux, une messe sans pain bénit manquerait tout à fait de charmes.

Un morceau carré sur lequel est la couronne est porté par le sacristain à la famille qui doit offrir le pain bénit le dimanche suivant, on appelle cela dans nos contrées du centre, recevoir la *croce*.

Aux fêtes des confréries, les pains bénits se multiplient. J'ai assisté quelquefois à la messe de saint Vincent, patron des vigneron. A tour de rôle, trois ou quatre familles donnent, chaque année, les pains bénits, chaque membre de la confrérie reçoit

le sien. Empilés dans des corbeilles, ils sont, ainsi que le grand pain bénit destiné à tout le peuple, surmontés de bouquets enrubannés, de beaux raisins bien conservés, de fruits du pays et aussi de citrons et d'oranges.

CHAPITRE VI

LA CHANDELEUR

Que j'aime ces noms populaires donnés à quelques fêtes chrétiennes ! Certes, ils ne rehaussent en rien l'idée que l'on doit avoir de la fête en elle-même, mais ils prouvent l'intérêt que le peuple porte à ces solennités qu'il aime et dont le côté extérieur le frappe. Dans leur naïveté, ils ont aussi leur poésie. On peut dire que ce sont des poignées de fleurs champêtres répandues, comme ici, au pied de l'autel de la Vierge Marie, ou comme un voile de blanche dentelle jeté sur sa statue. Ebloui par l'éclat des centaines de cierges bénits et allumés à la messe de la Purification, au 2 février, le peuple a désigné ce jour par le nom de *la Chandeleur* ; il lui a même donné un autre surnom encore plus familier, comme nous allons le voir.

L'enfant, lui surtout si impressionnable, aime bien cette fête et son brillant appareil dont il est émerveillé.

Je me rappelle toujours avec délices, et bien d'autres avec moi, ce jour de *la Chandeleur*, dans une petite ville.

Tout près de l'église, la boutique d'un marchand cirier étalait, à sa devanture, des cierges de toute forme et de toute dimension : des cierges blancs pincés et festonnés — c'étaient les cierges bourgeois ; — puis, pour les goûts bien connus des habitants de la banlieue, il y avait de gros cierges jaunes comme de l'or, ornés de dessins représentant des roses couleur pourpre et des œillets blancs, avec leurs tiges et leur feuillage d'un beau vert. C'était bien plus joli que les cierges aristocratiques.

*
* *

A l'église, quelle attention, même parmi les jeunes, quand le prêtre bénissait les cierges, les aspergeait, les encensait, quand les chantres entonnaient les chants liturgiques, quand la procession déployait ses rangs, au milieu de toutes ces femmes dispersées dans la nef avec leurs beaux cierges flambants !

Ces cierges bénits sont emportés dans les familles, ils s'allument dans certaines circonstances : à l'agonie et à la mort d'un fidèle. La jeune mère, à ses relevailles, peut emporter son cierge à l'église. Le cierge s'allume encore pendant les orages. Quand les vents se déchainent, quand le tonnerre gronde au-dessus des toits, on allume le cierge, on prend de l'eau bénite, on lit des passages de la Passion, ou bien la famille agenouillée prie en silence et demande à Dieu d'être préservée de tout danger.



Si le peuple et l'enfant admirent la pompe extérieure sans en bien pénétrer le sens, les gens plus instruits y trouvent d'autres beautés, sur lesquelles nous ne nous arrêterons pas, mais que nous devons cependant brièvement indiquer.

La cérémonie du 2 février nous rappelle la scène auguste et charmante qui se passa au temple de Jérusalem.

La pensée nous emporte sous le ciel étincelant de l'Orient, à l'heure matinale où le soleil commence à dorer le dôme, les façades, les marches du temple de la Cité Sainte. La Vierge-Mère monte les degrés,

tenant dans ses bras son fils divin et accompagnée de saint Joseph. Elle vient se soumettre à la loi mosaïque. Cette vierge de sang royal, Joseph, ce prince de la race de David, sont pauvres ; ils font au Seigneur l'offrande du pauvre : ils n'ont à donner qu'une paire de blanches colombes.

C'est alors qu'ils rencontrent le saint vieillard Siméon et Anne la prophétesse. C'est alors que Siméon ne demande plus qu'à mourir, puisqu'il a vu et touché ce Rédempteur dont la vue lui avait été promise.

Pour la palette d'un peintre, quel groupe merveilleux que ces saints personnages : saint Joseph, la Vierge modeste et douce, le vieux Siméon tenant entre ses bras l'Enfant-Dieu et, les yeux au ciel, entonnant son cantique d'actions de grâces ! Aussi ce sujet a-t-il tenté plus d'un peintre et nous a-t-il valu des œuvres justement admirées.

Mais la pensée s'élève encore, les horizons s'agrandissent avec les vues qu'ouvrent les chants sacrés redisant les paroles de Siméon. *Lumen ad revelationem Gentium*, répète-t-on après chaque verset du cantique. La lumière... voici la lumière qui va révéler la vérité aux Nations. C'est à ce moment, c'est de ces portiques du temple, où vient d'entrer le Maître, que la lumière va partir pour inonder les peuples. C'est lui, c'est cet enfant qui va éclairer la Gentilité ; c'est

ce soleil levant dont les rayons, franchissant le cercle étroit de la Judée, vont peu à peu chasser les ténèbres païennes, vont éclairer tous les yeux et réchauffer tous les cœurs.

Cette transformation du monde par la lumière de l'Évangile, que Siméon apercevait dans les lointains de l'avenir, nous l'avons vue, nous la voyons, et, par les chants de cette fête, nous la saluons nous aussi chaque année et dans chaque bourgade chrétienne.

Ah ! pour nous c'est bien un chant de reconnaissance : la Gaule idolâtre est devenue la France catholique.

*
* *

La cérémonie est terminée, mais la fête n'est pas finie.

C'est jour de réjouissance ; le soir on mange les crêpes, c'est de rigueur. Ces friandises appétissantes sont un mets traditionnel à certains quartiers : au 25 janvier, en la fête de la Conversion de saint Paul, et à la Chandeleur. Allez chez le plus modeste cultivateur, ou mieux, allez chez le fermier, le soir de la Chandeleur. Le labeur de la journée est terminé, tous les domestiques sont là devant la grande cheminée : laboureurs, bergères, jeunes pâtres, petites dindon-

nières ; on vient voir confectionner les crêpes. Qu'il est brillant le large foyer, et quelle bonne odeur de friture s'en exhale ! La fille aînée de la fermière fait cuire les crêpes et, pour les retourner, les fait sauter dans sa poêle avec une dextérité dont elle est fière. On jase autour d'elle, et les gais propos circulent dans la bruyante assemblée.

C'est bien autre chose au souper. Ce jour-là, au moins, maîtres et serviteurs sont à la même table. Le menu est un peu plus recherché que d'habitude, et enfin l'on mange les crêpes recouvertes d'une neige de sucre. Puis, brochant sur le tout, il y a dans chaque verre deux doigts d'une bonne liqueur domestique..... Les enfants sont aux anges.

Oh ! le bel anniversaire que la *Bonne-Dame-Crêpière* ! C'est le nom reçu, le nom que, dans le peuple, on donne en certains pays à la Bonne-Dame du 2 février.

Voilà comment on fête, dans nos campagnes, le jour de la Chandeleur.

Et nos francs-maçons, qui voudraient chasser le Christ de ses temples et la Vierge Marie de son royaume de France — Regnum Galliæ, Regnum Mariæ — quand pourront-ils obtenir du bon peuple qu'il mange des crêpes le jour de la fête de Robespierre, de Marat, de Danton ?... Quand aurons-nous la solennité de la Déesse ou de la Marianne Crêpière ?

Fanatiques à rebours, pauvres fous, fêtez, si vous le voulez, vos saints sanglants, mais laissez-nous manger en paix le gâteau des Rois ou nos crêpes su-crées au jour de la saint Paul et au jour de la Chan-deleur.

CHAPITRE VII

LE FOYER CHRÉTIEN

Ce n'est pas dans le sens figuré que je prends ici le foyer ; je ne veux point parler de ce qui doit le rendre paisible et honoré, des vertus chrétiennes qui doivent le sanctifier.

Je m'occupe du foyer dans le sens vulgaire, du foyer de la chaumière, de la maison modeste ou du château, de ce qui doit l'orner chez un peuple croyant, chez des familles chrétiennes.

En lui-même, et sans nous arrêter encore à sa parure religieuse, le foyer, chez tous les peuples a été et est une chose noble et quasi sacrée.

Comme le cœur est le centre de l'organisme humain, le foyer est le centre de la vie familiale. C'est autour du foyer surtout que se déroule tout le drame de la vie d'intérieur.

C'est là que s'épanouissent les joies, là que tombent les larmes. C'est là, qu'après les labeurs du jour, le père caresse sur ses genoux ses jeunes enfants et que la mère berce son nouveau-né ; c'est là qu'on pleure ceux qu'on a perdus. C'est autour du foyer qu'on cause des gains et des pertes, qu'on forme des projets pour l'avenir, là que des rêves dorés font oublier un instant, les sévères préoccupations.

S'il y a quelque part de vraies joies, n'est-ce pas là ? N'est-ce pas là que de temps en temps on peut voir le sourire sur toutes les lèvres ; sur celles des parents et des enfants, sur celles du grand-père et de la vieille aïeule ? N'est-ce pas là aussi que, dans ses moments de calme, la jeunesse voyage au pays des brillantes chimères, laissant voltiger ses pensées comme des milliers de papillons aux vives couleurs ?

Ah ! le foyer humble ou splendide a partout son charme et sa beauté.

*
* *

Mais c'est devant ces foyers plus humbles — et les plus nombreux — que j'aime surtout à m'arrêter : foyers du paysan, de l'ouvrier, du petit propriétaire de village. Il y a des contrées où la mode ne les a

guère envahis et où nous rencontrons à peu près ce que nous voyions là dans notre enfance :

Au manteau de la cheminée un vieux fusil sur des crémaillères de bois remplaçant les bois de cerf des grandes cuisines de château. Au coin du foyer un siège de bois ciré dont le bas forme placard. Ce placard était destiné, et par tradition est encore destiné à contenir le sel ; il est soigneusement fermé, le maître seul en a la clé. Ceci nous reporte au temps de la gabelle, au temps où la vente du sel était un monopole. Deux énormes chenêts de fer dans l'âtre, l'un d'eux est terminé, dans le haut, par une sorte de corbeille de fer tortillé.

Le laboureur diligent, à peine levé, déjeune devant le feu et la corbeille de fer sert à porter l'écuelle contenant la soupe. A l'intérieur de la cheminée, du même côté, une petite niche triangulaire où luit la lampe de terre qui éclaire le laboureur pour son repas matinal.

Entre la cheminée et le lit, il y a toujours un petit placard carré en bois rougeâtre, où l'on serre une foule d'objets plus ou moins précieux. Inutile de parler du lit près du foyer, c'est celui que vous avez vu si souvent dans nos campagnes : un grand lit à quenouilles, avec ses rideaux et ses pentes dentelées de serge verte brodée de rouge ou de jaune.

J'allais oublier une petite tige de fer fixée à l'inté-

rieur de la cheminée et destinée à porter les chandelles de résine qu'on allume à la veillée, quand il ne s'agit que de tricoter les bas ou de filer la quenouille en contant des histoires.

Sur un coin de la cheminée on trouve quelques vieux livres — les livres de prix des enfants sont soigneusement enfermés dans l'armoire. — Sur la cheminée il y a, entre autres, l'almanach annonçant la pluie et le beau temps, voire même, encore parfois, l'*Almanach de bergère*, avec ses hiéroglyphes en faveur de ceux qui ne savent pas lire. De petits cadres, car le progrès moderne n'est pas tout-à-fait banni d'ici, enferment les photographies des enfants et des amis ; puis, encadré aussi, l'acte de libération du service de l'aîné de la maison, accompagné souvent d'une belle paire d'épaulettes de laine, souvenir toujours cher.

Voilà le foyer patriarcal, charmant certes dans sa simplicité.

*
* *

Mais qu'il est autrement beau et sacré le foyer quand de son doigt divin, la religion vient y placer son cachet !

Autrefois c'était partout, aujourd'hui c'est encore

dans la plupart de nos villes et surtout de nos campagnes, que le foyer présente le cachet religieux.

A la place d'honneur, sur la tablette de la cheminée, trône le Christ. L'image du divin crucifié n'est pas toujours de matière bien précieuse et n'est pas toujours très artistique, mais enfin c'est le Christ : ici un petit Christ de cuivre ou d'os sur sa croix de bois noirci, là un grand Christ de buis ou de porcelaine, ailleurs un Christ d'ivoire conservé depuis de longues années dans la famille.

Comme cette image est éloquente, comme sa vue est salubre ! C'est là le Dieu maître de notre vie, de nos familles, de nos biens. C'est le Dieu Sauveur qui s'est sacrifié pour nous. Un coup d'œil sur le Christ rappelle au devoir, donne la force pour résister au mal, fait naître le repentir, élève la pensée vers la patrie céleste, adoucit les amertumes de la vie et console.

C'est bien pour cela que vous n'en voulez pas, libres-penseurs, politiciens incrédules, éducateurs athées, vous voulez ôter le Christ des tribunaux, des écoles, des salles d'hôpital, mais vous ne l'ôterez pas d'ici : du foyer domestique. Je sais bien que vous comptez sur la génération future formée par vous, mais avant qu'elle soit parvenue à âge d'homme, vous et votre œuvre vous aurez disparu et le coup de vent qui vous emportera laissera les Christs à leur place.

Auprès du Christ voici l'image de la Vierge Marie. C'est une belle petite statue en marbre blanc ou en bronze chez les riches, ailleurs une statuette de porcelaine dorée et, chez les plus pauvres, une simple effigie en plâtre, quand ce n'est pas une vieille statue de bois dont les vives couleurs ont pâli, mais qui a la valeur d'un bijou de famille.

Elle ne quitte sa place que pour aller au 1^{er} de mai, orner dans un angle de l'appartement, le petit *Mois de Marie* qu'a dressé la jeune fille et où la Vierge trône, pendant trente jours, au milieu des lilas, des primevères et des fleurs d'aubépine.

Comme on l'aime, *la bonne Vierge du foyer*, modèle des vierges, modèle des mères !

Le Christ et la Vierge ne sont pas les seules représentations pieuses qui ornent le foyer. Il y a encore les images des saints, des patrons des parents et des enfants. Si leurs très vives couleurs charment les tout petits, leur vue est un enseignement pour les autres. Ces saints ont, comme nous, vogué sur la mer tourmentée de la vie et ils ont su aborder au port du repos céleste. Ces saints sont nos amis et nos protecteurs, protecteurs de la famille, de la contrée, des corporations qui célèbrent, avec entrain, leur fête chaque année.

Là, au-dessus de la cheminée ou tout à côté, sont gardés, sous verre dans des cadres noirs ou dorés,

les cachets de première communion. Ces images rappellent la scène touchante de ce beau jour, avec les noms, les dates et la signature du prêtre. Souvenir aimable pour tous et aussi souvenir salubre qui doit faire réfléchir le jeune homme à l'âge des ardentcs passions, qui l'arrête parfois, quand, nouvel enfant prodigue, il a fait un pas sur ce chemin où s'épanouissent les fleurs du mal.

Tout près du foyer encore, entre lui et le lit, est suspendu le bénitier avec sa petite branche de buis. Il y en a de très beaux de ces bénitiers quelquefois, pieusement conservés depuis des générations : bénitiers d'ivoire, bénitiers de cristal ou d'antique faïence, enfin, bénitiers ornés d'un émail. Précieux sont-ils, tous ceux-là et d'une valeur qu'on ne soupçonne pas dans le peuple.

Il y a quelques années, j'allais visiter un pauvre homme qui, lentement, se mourait d'un cancer à la figure. Mes regards attristés par l'aspect de cet horrible mal, se reportaient sans cesse sur un très beau bénitier de vieille faïence, formant tout un petit tableau.

Une couronne de roses entourait l'image assise de la Vierge Marie portant sur ses genoux le divin enfant.

Le brave homme tenait tant à son bénitier que je n'osai jamais lui proposer de me le céder pour le prix qu'il aurait voulu.



Plus on vit chrétiennement, plus on tient à tous ces objets religieux. En général, les autres images ont peu de charme pour les gens du peuple. A part les gravures coloriées de Napoléon I^{er} on en trouve bien peu d'autres dans les humbles demeures, en dehors des sujets religieux ou légendaires. Un paysan, un petit ouvrier ayant à choisir entre le portrait d'un ministre et d'un tribun célèbre et celui du Juif-Errant, se décidera vite pour le Juif-Errant.

Dans les premiers temps de notre troisième république, ces messieurs du gouvernement improvisé à l'Hôtel-de-Ville, avaient libéralement fait distribuer dans les campagnes leurs portraits.

Une douzaine de petits cadres de cuivre présentaient leurs illustres figures.

On avait accepté cela... je crois bien... des images et des images encadrées et pour rien ! J'en vois encore par-ci par-là de ces collections plus ou moins complètes, aux cheminées rustiques.

Mais voici ce qui arrive ; quand le petit garçon ou la petite fille ont acheté, ou mieux, ont reçu de M. le curé ou de la bonne sœur, une jolie image de saint, ils tiennent à la voir toujours et ils l'encadrent.

Alors, on ôte de son cadre cuivré feu M. Gambetta,

ou M. Arago ou M. J. Ferry et on leur substitue l'image du saint. Et ainsi de suite... de sorte que les grands hommes finiront par disparaître — J. Ferry et les autres — *expulsés* par *un bon saint*, parfois par un saint moine. Eh !... chacun son tour ! Il est vrai que ces messieurs ont, ce semble, de quoi se consoler : on leur élève ou on leur élèvera des statues. Qu'ils s'admirent d'avance en marbre ou en bronze sur nos places... Soit, mais quant à être populaires chez les masses, oh ! il faut qu'ils y renoncent.

En finissant je reviendrai — qu'on me le permette — je reviendrai avec grand plaisir à la principale image qui doit orner le foyer chrétien : à celle du Christ.

Que je me rappelle avec délices les vieilles demeures de la bourgeoisie et de la modeste noblesse dans nos petites villes d'autrefois ! Dans la chambre principale ou dans le salon tendu de tapisseries représentant de grands arbres, ou même simplement de tapisserie de Bergame, voici les antiques fauteuils Louis XIV et Louis XV, voici deux ou trois girandoles de cuivre doré, puis quelques portraits de famille enfumés, une pendule de cuivre ciselé fixée à la muraille et posée sur un socle également ouvragé, une glace de moyenne grandeur, enfin, tenant la place d'honneur, ordinairement au-dessus de la cheminée, un grand cadre doré à fond de velours noir

ou violet où le Christ étend sur sa croix ses bras d'ivoire : Christ parfois très précieux par le travail de l'artiste. Il a été transmis par les aïeux aussi bien que quelques émaux qui sont là également et qui valent plus de leur pesant d'or.

Oh ! le Christ !.. dans la chaumière, dans la demeure modeste, dans le castel, il est là toujours, toujours pieusement conservé et toujours aimé ! C'est le roi, c'est le Père, c'est le bienfaiteur, c'est le Sauveur sur lequel on compte pour le bonheur sans fin de l'autre vie.

Ainsi orné, ainsi christianisé, le foyer n'a plus seulement le joyeux rayonnement du feu matériel qui y brûle ; il s'entourne, aux yeux de l'esprit, d'une splendeur surhumaine, de l'auréole d'une flamme venue du ciel, qui purifie tout ici, illumine tout, sanctifie tout : les pensées, les désirs, les espérances !

Voilà la vraie beauté du foyer.

CHAPITRE VIII

UN JOUR DE MI-CARÈME

Je ne veux pas parler de la Mi-Carême autrement que pour évoquer un souvenir. Je n'aurai garde de faire l'érudit ou le philosophe ; ce n'est pas faire le savant de dire que l'usage de fêter la journée partageant en deux le Carême, est fort ancien.

On est assez logique de regarder la Mi-Carême comme une sorte de halte au milieu de la pénitence quadragésimale. Des philosophes grincheux et peu pratiquants se moquent parfois, à ce sujet, de la masse des simples croyants. Puisque, disent-ils, vous regardez comme très utile cette longue pénitence, pourquoi faites-vous paraître tant de joie en la voyant à moitié écoulée ?

— Mais vous, qui vous déclarez de grands patriotes, et qui proclamez la nécessité du service des vingt-

huit jours, si vous les faites, vous n'êtes pas fâchés lorsque vous remarquez que déjà quatorze jours sont passés, et vous jubilez quand, à la fin, vous pouvez regagner vos foyers. Alors comprenez la Mi-Carême et ne vous en moquez plus.

Je viens, je crois, de philosopher sans le vouloir. Revenons à notre vrai sujet, à nos souvenirs et, avant le souvenir parisien, je trouve bien du charme à mes ressouvenances d'antan.

*
* *

Je ne veux pas m'arrêter aux charmantes sensations des tous petits enfants. Pour eux on a personnifié la Mi-Carême ; c'est une vieille bonne femme : *la mère Mi-Carême*. A la pointe du jour, elle traverse les rues avec un âne chargé de deux vastes paniers dans lesquels se trouvent toutes sortes de bonnes choses. La mère Mi-Carême va déposer dans les souliers des enfants bien sages, à cette heure profondément endormis, des gâteaux, des bonbons et surtout des œufs rouges, jaunes, verts, bleus ou violets.

Ici il ne s'agit pas de choses si enfantines, mais des souvenirs du temps où l'on était déjà grand écolier, collégien, latiniste. Oh ! ils sont bien jolis, ces souvenirs-là ! C'était un bien beau jour que la Mi-

Carême dans une petite ville du Berry. Le matin on allait à la messe dans la chapelle de Saint-Lazare, située à un kilomètre du faubourg. C'était la chapelle d'un ancien hôpital du moyen-âge, dans un lieu désigné sous le nom significatif de *Sanitas*. La chapelle, du reste, et la ferme qui y touche appartiennent toujours à l'hospice de la ville. Les enfants accouraient là en grand nombre. Le menu de rigueur se composait d'œufs durs, car là on ne connaît pas les œufs de Pâques : ce sont les œufs de la Mi-Carême ; Pâques a ses pâtés. Je me rappelle toujours cette chapelle bien nue, bien peu artistique ; ce qui attirait beaucoup notre attention, c'était un tableau surmontant l'autel. Il représentait la Vierge sur un nuage et tenant son petit Jésus ; à ses pieds était agenouillé un chevalier lui offrant un enfant couché sur son coussin ; au bas, l'écusson contenant les armes du chevalier. C'était un *ex-voto*.

Après la messe, chacun s'en allait manger sur l'herbe du pré voisin, pré bien vert, environné de haies. C'était un avant-goût du printemps, et parfois c'était le printemps avec son gai soleil, avec ses buissons où s'épanouissaient les premières feuilles, avec ses violettes et ses primevères. Le déjeuner fini, l'on courait cueillir les violettes et les primevères, auxquelles ici l'on donne le joli nom de *rosannes*. Les petites filles faisaient de grosses pelotes de rosannes et

s'en servaient pour jouer en guise de paumes. La bruyante assemblée s'amusait là une bonne heure, heureuse si une averse printanière ne venait pas l'assaillir. Alors on se réfugiait à la ferme, voire même à la chapelle.

Ce jour de grand congé était bien employé par les externes et les demi-pensionnaires du collège. Vers midi il y avait réunion de sept ou huit jeunes amis chez l'un d'eux, pour le grand festin de la Mi-Carême. Il consistait invariablement en un plat d'œufs au lait ou en une crème jaspée de caramel. On les mangeait avec des échaudés qu'on nomme ici *craquelins*... Ah ! le beau jour en ce temps-là... et le joli souvenir couleur d'or et de rose ! Mais il est temps d'en arriver à mon souvenir parisien, moins lointain, quoique datant déjà de dix-neuf ou vingt ans.

*
* *

Nous partions de la rue Drouot, cinq dans une voiture, pour remonter les boulevards jusqu'à la Bastille et revenir par Saint-Etienne-du-Mont. Arrivés au boulevard Poissonnière, nous rencontrâmes, venant du côté de la Bastille, une vraie cohue entourant un char qui portait un groupe de personnages aux costumes fulgurants. Par devant trônait une jeune

femme qui avait l'air de prendre au sérieux son rôle de Diane mythologique. A côté d'elle, sur un siège un peu plus bas, était sa nymphe, une grosse nymphe qui tenait ses mains croisées sur ses genoux et regardait la foule d'un air hébété.

Derrière et debout, quatre ou cinq jeunes hommes, aux vêtements à peu près blancs agrémentés de dorures, de pompons et de bouffettes rouges. Oh ! qu'ils se croyaient beaux, regardant fièrement, présentant leur torse... admirez-nous, semblaient-ils dire. Qu'est-ce que c'était que cette exhibition ?... je n'en sais absolument rien. Notre voiture ne pouvait plus avancer. D'abord nous nous amusâmes fort en regardant ces dames et ce groupe de bellâtres, mais, à la fin, cela devenait agaçant et il fallut rester là dix bonnes minutes. Enfin la vision passa et la foule avec elle. Quand nous parvînmes à la Bastille, moi qui n'ai jamais eu une grande sympathie pour la colonne de Juillet, je la trouvai superbe, se dressant droite comme un i, sur cette grande place paisible et alors à peu près déserte.

*
* *

Nous descendîmes à Saint-Etienne-du-Mont et nous entrâmes dans l'église. Oh ! le calme était là et, en

même temps, bien des contrastes avec ce que nous venions de voir : la lumière douce et affaiblie des nefs opposée au grand soleil de la rue, le silence religieux contrastant avec les clameurs et le tapage de la foule.

Je restais un peu en arrière et je m'arrêtai auprès du vieux cercueil en pierre grise de la sainte patronne de Paris. Là, je rencontrai quelque chose de touchant qui me retint. Une petite fille était agenouillée près du tombeau devant lequel elle faisait brûler un cierge ; elle priait, priait avec ardeur et une attention que rien ne pouvait distraire. Je restais à la considérer ; se sentant regardée, elle tourna un peu la tête. Elle était vraiment gentille cette enfant, elle était un peu pâle, avec des traits fins, distingués même, et avec de beaux yeux noirs qu'emperlaient quelques larmes. Sa mise était très propre, évidemment ce n'était pas le pain quotidien qu'elle demandait à Dieu, elle éprouvait sans doute un chagrin qui motivait ses supplications à la bonne bergère de Nanterre. Comme elle m'avait regardé avec un certain étonnement :

— Bien, lui dis-je, continuez de prier, Dieu vous écoutera, c'est peut-être pour votre mère ?...

— Oui, répondit-elle par un signe de tête.

— Pour votre mère malade ?...

— Un peu malade.

— Eh ! bien, je veux me joindre à vous et prier

pour elle, en faisant brûler un cierge à votre intention.

Ce que je fis. La petite rougit de contentement, elle reprit sa prière et sa confiance en sainte Geneviève parut redoubler.

Oui, mais là-bas, au haut de la nef, mes faits et gestes causaient un profond étonnement ; mes deux cousines riaient, le papa souriait et leur mère me considérait d'un air absolument stupéfait. Quand je les rejoignis :

— Enfin, me dit-on, que faites-vous ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Quelle est donc cette petite fille ?

— Je n'en sais rien.

— Oh !... vous la connaissez enfin ?

— Pas le moins du monde.

Alors, afin de ne pas passer pour avoir complètement perdu la raison, je dus tout raconter. — On ne riait plus, comme moi on était ému.

— Allons, dirent ces deux demoiselles, allons prier aussi et faire brûler un cierge à l'intention de cette chère mignonne.

— Oh ! très bien, dit la mère, priez, mais il n'est pas nécessaire d'en avertir l'enfant, que tout cela pourrait déranger et troubler.

C'est ce qui fut fait. Quand nous nous retirâmes après notre prière, la petite m'adressa un signe de tête et un joli sourire : c'était un remerciement et aussi

c'était signe que, dans son cœur, l'espérance remplaçait la crainte.

Lorsque nous sortîmes, après avoir fait le tour de l'église, nous vîmes l'enfant à la même place, toujours agenouillée, toujours priant.

La petite dévote à sainte Geneviève fut l'objet de nos causeries de la soirée et, malgré nous, nous comparions cette fille du peuple, gentille, modeste, pieuse et privée de tout plaisir en ce jour, avec cette autre fille du peuple : la grosse nymphe du chariot. Quel contraste !

*
* *

Voilà mon souvenir de la Mi-Carême, souvenir bien doux ; l'image de cette jeune enfant m'est souvent revenue à la mémoire.

On ne connaît pas Paris quand on se contente de flâner sur le boulevard. Le peuple de Paris n'a pas perdu la foi autant qu'on se l'imagine : le vrai peuple, le peuple honnête a encore des sentiments religieux et n'a pas oublié sa patronne.

La petite fille de Saint-Etienne-du-Mont pouvait avoir douze ou treize ans. A l'heure qu'il est, elle en a trente-deux ou trente-trois. Elle a bien sans doute conservé sa foi et sa piété, elle est mariée à quelque

honnête ouvrier. Elle a peut-être une fille d'une douzaine d'années à laquelle elle aura transmis ses bons sentiments religieux et sa confiance en sainte Geneviève. Comme elle, autrefois, sa petite fille maintenant prie pour sa mère l'humble bergère protectrice de Paris.

O chères inconnues, conservez toujours la foi qui fortifie et qui console : que Dieu vous accorde ce que vous lui demandez, qu'il vous bénisse et que sainte Geneviève vous protège !

CHAPITRE IX

L'AIGLE ET LA POULE

Ce n'est pas une allégorie, une fantaisie poétique que je veux présenter ici, c'est un simple rapprochement entre deux passages des Livres Saints ¹.

Pour se mettre à la portée de l'homme, pour frapper l'esprit de son peuple, de ce peuple enfant de la Chaldée et établi sous le brillant climat oriental, Dieu parle dans un style imagé, il va même jusqu'à se présenter lui-même à ses enfants sous des symboles saisissants et magnifiques.

Dans le cantique superbe, qu'il inspire à Moïse, il se compare à l'aigle.

Scène grandiose et splendide !

Voici l'aigle, le Roi des airs, l'aigle déployant ses

1. L'évangile d'un des dimanches de Carême m'a inspiré ce chapitre et explique son titre. Dans la liturgie romaine c'est à la fête de saint Etienne, le 26 décembre.

vastes ailes, planant dans les hauteurs sous le ciel ardent de l'Orient, au-dessus des noirs rochers, au-dessus des cimes neigeuses du Liban et des hauts cèdres, au-dessus des rivages de la grande mer.

Dieu prend l'aigle pour emblème. Mais ce n'est pas l'aigle cherchant sa proie que Jehovah choisit : C'est l'aigle Père apprenant ses petits à voler, *provocans ad volandum*, agitant ses ailes au-dessus d'eux pour leur montrer le chemin des airs, les appelant toujours plus haut et les emportant même sur ses ailes quand leurs forces, encore trop jeunes, vont défaillir. *Expandit alas suas et assumpsit eam atque portavit in humeris suis.*

Voilà l'image surprenante sous laquelle le Seigneur veut paraître. Ses sollicitudes de père pour ses Israélites sont celles de l'aigle pour ses petits. Il leur montre le chemin de la patrie qu'il leur destine et même il les emporte, à travers les déserts, à travers les mers desséchées ; il les fortifie et les aguerrit pour qu'ils s'établissent enfin, après des combats victorieux, dans la féconde Terre promise.

Voilà bien le Dieu fondateur d'un peuple, ami et père de ce peuple, mais c'est toujours le Dieu terrible et fort, le grand Jehovah, le Seigneur Tout-Puissant même dans les manifestations de son amour.

Amour de père !



Mais n'y a-t-il pas quelque chose de plus doux encore que l'amour d'un père?... Eh! oui, c'est l'amour d'une mère.

Dieu l'a aussi cet amour et il va se présenter sous une nouvelle image, plus douce et plus à la portée de l'homme.

Amour de mère!

Ce n'est plus l'aigle qui le symbolisera, c'est la poule, emblème humble et tendre que le Dieu devenu homme, que celui qui s'est dit: doux et humble de cœur, a voulu adopter.

Ce n'est pas comme l'aigle, qui bâtit son aire sur les roches élevées d'où ses regards perçants se promènent dans l'immensité des cieux et plongent au loin sur la terre, c'est plus bas, entre les grandes herbes, sur les racines des humbles buissons, parfois sur les rives d'un petit ruisseau que la poule cache son nid. C'est là que ses poussins ont dû éclore et abriter leurs premiers jours. C'est parmi les gazons, sur la poussière des chemins qu'elle les guide, les protège. Elle les défend s'ils sont attaqués et, prévoyant le péril, elle ne les laisse pas s'y exposer, elle les appelle à temps et les place sous ses ailes.

Voilà le Dieu Mère!

Ce n'est plus à un peuple naissant, à un peuple qui doit devenir guerrier et fort et se préparer à la conquête de la terre de Chanaan que Jésus parle. C'est aux juifs soumis à l'étranger, à Jérusalem dont les jours sont comptés qu'il s'adresse. C'est ce peuple vieilli qu'il veut rajeunir, ou plutôt transformer pour en faire le noyau d'un nouveau peuple : le peuple chrétien. C'est Jérusalem, c'est Israël qu'il veut convertir pour les sauver même temporellement.

Quand le vautour plane là-haut sous la nue, la poule appelle ses petits, s'agite, les appelle encore, les rassemble enfin et les couvre de ses ailes ; ils sont en sûreté.

Jérusalem aveugle et sourde ne pense pas qu'une épouvantable catastrophe la menace.

Pourtant le malheur la guette, dans les profondeurs d'un avenir assez prochain, mais voilé pour elle, le vautour romain convoite déjà sa proie. Les yeux divins de Jésus le voyaient. Il aurait voulu attirer sous ses ailes les fils de Jérusalem, tous les enfants d'Israël. Il voulait qu'ils le reconnussent pour le Messie promis, pour leur ami, pour leur père, ou mieux pour leur mère. Jérusalem ne le voulut pas, la Judée ne le voulut pas. « Combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu !... »

Jésus n'a plus qu'à gémir, l'endurcissement de ce peuple déchire son cœur.

Voyez-le. Du haut de la colline il regarde d'un long et compatissant regard Jérusalem et il pleure : Ah ! si du moins, en ce jour qui t'es encore donné, tu avais su connaître ce qui pouvait t'apporter la paix ! Mais non, tout cela est caché à tes yeux, et il viendra un jour où tes ennemis entoureront tes murailles ; ils te renverseront à terre, etc... Puis il descend de ce sommet pour aller donner son sang pour sa ville, pour son peuple, pour le monde.

Quelques années plus tard, et d'après la tradition, sur cette même colline, à l'endroit même où Jésus regardait en pleurant Jérusalem, un autre personnage se tenait debout regardant aussi la cité déicide.

Au lieu du Prince de la paix *Rex pacificus*, c'était l'héritier du Chef de l'Empire romain venu là en conquérant sans pitié.

A la place de Jésus pleurant et suppliant, c'était Titus qui montrait Jérusalem de la pointe de son épée et donnait les premiers ordres du siège.

A la place du Dieu mère, appelant ses enfants sous ses ailes, c'était le vautour prêt à fondre sur sa proie.

Après quelques mois, en effet, après des souffrances horribles, Jérusalem succombait ; l'épée des vainqueurs massacrait les fils de la Judée et ceux qu'avait

épargnés le glaive, se dispersaient vers tous les horizons.

Terrible leçon pour les peuples !

Ah ! je n'ose, à ce propos, penser à la France. Certes la France n'aura pas le sort de Jérusalem. Mais qui sait quelles catastrophes nous réserve l'avenir, quels châtiments méritent encore l'indifférence et l'irréligion d'un grand nombre d'entre nous ?... Espérons pourtant. Les ailes de Celui qui veut continuer à être Sauveur sont ouvertes, pourquoi tous les fils de la France ne s'y réfugieraient-ils pas ?

CHAPITRE X

LE BUIS BÉNIT

Le dimanche des Rameaux, Pâques fleuries, le Jour des Buis, le Dimanche des Palmes : une foule de noms poétiques désignent, suivant les pays et les climats, le dimanche qui ouvre la Semaine Sainte. La scène religieuse destinée à rappeler l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, a partout la même signification, mais varie un peu suivant les latitudes.

Là, sous le ciel ardent et d'un bleu intense des contrées orientales, ce sont des palmes que porte la foule, ainsi qu'autrefois à Jérusalem.

Ici, dans le midi de l'Europe et le midi de la France, sous un ciel souvent pur aussi, mais moins brûlant, ce sont des branches d'olivier.

Dans nos contrées plus tempérées, sous notre ciel d'un azur plus pâle, là où le printemps tarde davan-

tage à nous offrir ses feuillages, ce sont les rameaux du buis, l'arbrisseau toujours vert, avec ses feuilles satinées et ses petites fleurs jaunes comme des perles d'or, ou ce sont des romarins embaumés.

On pourrait dire vraiment que ces diverses sortes de rameaux conviennent merveilleusement à la fête et en présentent de gracieux symboles.

Les palmes vont bien au triomphe du Christ, du Roi de gloire. Les branches d'olivier sont le signe de la paix. C'est bien à son entrée dans la cité royale que Jésus se présente comme le Prince de la paix. *Rex pacificus*; il apporte la paix à Jérusalem qui n'en veut pas et au monde qui va l'accepter. Enfin, le romarin ou le buis, aux rameaux immortels, à la verdure toujours fraîche, convient au triomphe du Dieu doux et humble de cœur, comme aussi il symbolise notre dévouement constant, incorruptible, à sa personne, et notre attachement persévérant à sa loi.

*
* *

C'est un touchant anniversaire que cette fête. Jésus, un peu avant sa passion, voulut entrer à Jérusalem en triomphateur, en maître, pour montrer que s'il allait souffrir, c'était volontairement. La foule accourut au devant de lui; elle jetait des vêtements

sous ses pas; elle jonchait le chemin de branches vertes. L'on tenait à la main des palmes et des rameaux d'olivier, et l'on criait : Hosanna ! honneur et gloire au fils de David ! Béni celui qui vient au nom du Seigneur !..

Donc, au commencement de la cérémonie commémorative, les chants liturgiques répètent d'abord ces mêmes paroles des enfants d'Israël.

Le peuple chrétien est là dans l'église, il la remplit. Même dans nos contrées un peu indifférentes, il n'y a presque pas d'hommes qui veuillent manquer à cette réunion pieuse. C'est beau, cette foule pressée, ces hommes de tout âge tenant à la main leurs branches verdoyantes. De l'autel, le prêtre domine l'immense assemblée. Il lit d'abord quelques passages de l'Exode où il est question d'une station des Hébreux au pied des nombreux palmiers d'Elim. Il récite l'évangile où l'on raconte l'entrée triomphale du Sauveur. Il s'apprête à bénir les rameaux, les palmes, les branches d'olivier, et il commence par rappeler la colombe de l'arche rapportant à Noé le brin d'olivier, emblème de la paix rendue au monde ; il ajoute que les palmes sont le signe de la victoire sur le démon, et enfin il appelle les bénédictions de Dieu sur les rameaux et sur ceux qui les portent.

Alors, tenant lui-même son rameau à la main, il donne le signal du départ : *Procedamus in pace*,

Avançons-nous en paix. La procession se met en marche et arrive au cimetière.

*
* *

Idée touchante de venir associer les morts à la joie de cette fête ! Ces fidèles défunts, on l'espère, ont cueilli la palme de la victoire, ils sont entrés triomphants dans la Jérusalem céleste ; s'ils sont encore dans le lieu des expiations, oh ! on va prier pour eux. Pendant que le clergé, devant la grande croix du cimetière, chante des hymnes, chacun se disperse et va s'agenouiller devant la tombe des parents. L'officiant parcourt les allées du champ de la mort, en jetant l'eau bénite. Puis, tout le monde revient devant la croix. Alors, pendant qu'on chante la strophe : *O crux ave, Salut, ô croix, notre unique espérance !* dans le Berry, on place aux bras de la croix une large couronne de buis bénit.

Malgré les pensées graves et religieuses de ce moment, une préoccupation assez singulière fixe l'attention des assistants dans certaines paroisses : on examine d'où le vent vient, car, suivant les remarques des anciens, le vent restera pendant quarante jours où il est maintenant, et même le vent qui dominera pendant toute l'année est celui qui souffle au moment où l'on pose la couronne.

Cette couronne demeure là jusqu'au mercredi des Cendres ; on la brûle alors et c'est sa cendre que le prêtre bénit le premier jour de Carême et qu'il impose sur le front des fidèles : du vieillard, de l'enfant à peine entré dans la vie, de la jeune fille fière de sa beauté, de l'homme confiant dans sa force, de l'humble laboureur comme du prince et du Roi. Ce sont les morts qui envoient, pour ainsi dire, cette cendre aux vivants, avec ces terribles paroles que le célébrant redit à chacun : *Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.*

Avant de reprendre le chemin de l'église, en certaines paroisses, tout le peuple s'en va baiser la grande croix.



Au retour, l'on s'arrête devant la porte fermée de l'église, et là un dialogue magnifique s'établit entre une partie du clergé à l'intérieur du temple, et le prêtre avec ses assistants au dehors : *Gloria laus et honor... Gloire, louange, honneur à toi, Christ Roi Rédempteur*, etc.

L'histoire de ce chant est très curieuse. Il a pour auteur Théodulf, évêque d'Orléans du temps de Louis-le-Débonnaire. C'était un littérateur et un poète dis-

tingué. La cathédrale du Puy-en-Velay possède encore aujourd'hui une bible qui lui appartenait. A tort ou à raison, Théodulf fut accusé d'avoir trempé dans les complots et la révolte de Bernard d'Italie, neveu de Louis-le-Débonnaire. Il fut arrêté et envoyé en prison à Angers. Le jour des Rameaux, raconte-t-on, lorsque la procession, à laquelle assistait le Roi, passa sous les fenêtres du cachot, Théodulf, qui avait une belle voix, se mit à chanter l'hymne : *Gloria, laus*, etc., composée par lui pour la circonstance. Louis fut émerveillé, il demanda quel était le prisonnier qui venait ainsi de faire entendre une mélodie jusqu'alors inconnue. On nomma l'évêque d'Orléans. Le Roi lui accorda sa grâce et désira que désormais l'on chantât, à pareil jour, l'hymne de Théodulf, et on la chante encore. Le temps n'a rien changé au poème. Chaque strophe retentit au dedans de l'église et, au dehors, on y répond par les quatre premiers vers : *Gloria, laus*, etc.

Enfin le prêtre frappe la porte avec le bâton de la croix, elle s'ouvre devant lui, comme les portes de Jérusalem s'ouvrirent devant le divin triomphateur.

A la messe, le drame émouvant de la Passion se déroule chanté à trois voix.



L'office terminé, chacun se retire portant son rameau. Les enfants sont fiers s'ils ont une branche bien *grainée*, c'est-à-dire bien ornée de ses fleurs d'or, ce qui leur présage toutes sortes de bonheur et une longue vie.

De retour à la maison, l'on distribue partout le buis bénit, on en met au Christ de la cheminée, au haut des armoires et des lits. Cela veut dire : Que le ciel protège la demeure où ces branches bénites attestent à Dieu la foi et l'obéissance de ceux qui habitent ici !

C'est de ces rameaux que le prêtre se servira pour jeter l'eau sainte sur les parois d'un nouveau bâtiment qu'il vient bénir. C'est avec ce buis que, joyeusement, on aspergera d'eau bénite la bûche de Noël, ou, aux jours des tristesses, la dépouille mortelle d'un défunt chéri.

Dans la soirée, le laboureur s'en va poser un brin de buis dans sa bergerie, dans son colombier, dans ses champs de froment, dans son jardin, sans oublier les ruches de ses abeilles, pendant que, par un reste d'habitude religieuse, les cochers de fiacres et d'om-

nibus, à Paris, ornent de buis la tête de leurs chevaux.

Je sais bien qu'on trouve des esprits excessivement forts qui crient à la superstition ! Mais ces fiers penseurs ignorent que les paysans ont peut-être un peu plus de bon sens encore qu'ils n'ont, eux, de préjugés et de suffisance. Croyez-vous donc que les paysans regardent ce fragment d'arbrisseau comme un fétiche?... C'est pour eux comme une supplication permanente adressée au Maître Souverain pour qu'il accorde le soleil et les ondées bienfaisantes à leurs champs, à leurs fleurs, la fécondité à leurs brebis, à leurs colombes et une abondance de miel à leurs essaims.

Cette philosophie chrétienne-là vaut bien, croyez-moi, votre demi-science et votre orgueil si peu justifié.

Dans presque toutes les fermes, dans presque tous les jardins des vieux castels, j'ai remarqué qu'on plantait et qu'on conservait soigneusement un ou plusieurs pieds de buis. Ce buis quelquefois est presque un arbre, un arbre deux ou trois fois séculaire. C'est à lui que les pères, les aïeux, les arrière-grands-pères allaient demander de belles branches pour le jour des Rameaux. Le buis, et surtout le gros buis centenaire, est aussi un arbre sacré, à cause de sa destination pieuse, comme

aussi à cause des souvenirs qui s'y rattachent.

Rien que la vue d'une belle touffe de buis, de son feuillage lustré, de ses graines dorées, rien que son odeur pénétrante me charment et surtout réveillent en moi de chers souvenirs et de religieuses pensées.

CHAPITRE XI

LA SEMAINE SAINTE

On appelle quelquefois la Semaine Sainte : *la Grande Semaine*, c'est à bon droit ; c'est celle qui nous retrace, chaque année, le souvenir du rachat du monde par la mort de l'Homme-Dieu. C'est celle où se déroule le drame auguste des souffrances de Jésus, drame qui commence par un triomphe : l'entrée du Sauveur à Jérusalem, qui passe par les humiliations, les tourments, la mort, le sépulcre, et qui finit, à l'aurore de Pâques, par un autre triomphe définitif, le triomphe sur la mort : la glorieuse Résurrection.

Il y a bien peu d'hommes alors qui restent indifférents pour peu qu'ils pénètrent dans nos églises ; les âmes sont attendries, émues, remuées au moins et troublées d'un trouble qui peut devenir salulaire.

Ces émotions que donnent ce saint temps ne res-

tent pas étrangères aux enfants. Eux, ce ne sont pas les remords qui les troublent, mais ils sont touchés, émerveillés par les extraordinaires cérémonies de ces huit jours.

Je voudrais un peu évoquer ici mes souvenirs d'enfance, sans négliger les enseignements qui se dégagent des rites sacrés de ce temps, mais que l'enfant ne comprend que plus tard.

I. — *Le dimanche des Rameaux.*

Dès la veille on s'occupe de se procurer de beaux rameaux, les enfants surtout. Ceux qui ont des touffes de buis dans leurs jardins en donnent volontiers, les jeunes garçons vont même hors de la ville en chercher dans les fermes voisines. Le dimanche matin des paysans arrivent avec des ânes chargés de verdoyants fagots qu'ils échangent pour des gros sous. Mais on veut des buis bien fleuris, tout chargés de ces petites boules dorées qui sont les fleurs, un rameau bien *grainé* porte bonheur et présage longue vie et mille prospérités.

Vers l'heure de la grand'messe, la foule remplit les rues, chacun a son rameau, les hommes sont au moins aussi nombreux, ce jour-là à l'Office, que le jour de Pâques. C'est la *Pâque fleurie*, comme on l'appelle dans les vieux livres. L'église est comble, plu-

sieurs même doivent se tenir à la porte, en dehors. Il y a quelque chose de charmant, de gai, dans cet accumulement de peuple portant des branches vertes dont l'odeur pénétrante remplit le saint lieu.

Les ministres sacrés arrivent à l'autel et l'officiant tourné vers le peuple commence les magnifiques prières de la bénédiction des rameaux. J'en ai parlé dans le chapitre précédent, je ne veux pas me répéter ; je vais seulement citer un court passage de ce chapitre.

« De l'autel, le prêtre domine l'immense assemblée. Il lit d'abord quelques passages de l'Exode où il est question d'une station des Hébreux au pied des nombreux palmiers d'Elim. Il récite l'évangile où l'on raconte l'entrée triomphale du Sauveur. Il s'apprête à bénir les rameaux, les palmes, les branches d'olivier et il commence par rappeler la colombe de l'arche rapportant à Noé le brin d'olivier, emblème de la paix rendue au monde : il ajoute que les palmes sont le signe de la victoire sur le démon, et enfin il appelle les bénédictions de Dieu sur les rameaux et sur ceux qui les portent. »

Ensuite la procession au cimetière a lieu. Au retour, station à la porte de l'église et chant de l'hymne de Théodulf : *Gloria laus et honor tibi sit Rex Christe redemptor*, etc. La porte frappée par le bâton de la croix s'ouvre.

Il y avait dans quelques liturgies particulières, celle de Bourges entre autres, une variante à cette cérémonie de l'ouverture des portes. Après l'hymne de Théodulf, le diacre ou le prêtre frappait par trois fois les portes avec le bâton de la croix en chantant les derniers versets du psaume *Domini est terra*, ce qui rappelait merveilleusement la circonstance solennelle pour laquelle ce psaume avait été composé, c'est-à-dire la procession magnifique où l'on porta l'arche d'alliance sur la montagne de Sion au palais de cèdre construit par David. Le Roi, ses généraux, les gens de sa cour suivaient dans leurs splendides costumes; les lévites et les chantres précédaient l'arche avec leurs instruments de musiques trompettes, kinnors et nebels. Les chantres disaient : « Au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle renferme, etc., etc. » Puis, en montant les pentes de la colline, un des chœurs chantait : « Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur, qui pénétrera dans son sanctuaire. » L'autre chœur répondait : « Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur, » etc., etc. Le cortège arrivé au tabernacle et le trouvant fermé s'écriait : « *Attollite portas*, ouvrez vos portes, ô princes, ouvrez vos portes éternelles et le roi de gloire entrera. » De l'intérieur on demandait : « Quel est ce roi de gloire ? » On répondait : « C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les

combats, » et aussitôt on reprenait : « Ouvrez vos portes, ô princes » ; de l'intérieur : « Quel est ce roi de gloire ? — Le Seigneur des armées, c'est lui qui est le roi de gloire. » Et les portes du palais de Sion s'ouvraient devant l'arche d'alliance.

Ce dramatique colloque s'adaptait excellemment à la cérémonie du jour des Rameaux. « Ouvrez-vous, portes éternelles. Quel est ce roi de gloire ? C'est le Seigneur fort et puissant, etc. » C'est J.-C., le Dieu fort, vainqueur par sa mort, conduisant les fidèles rachetés et par la vertu de sa croix leur faisant ouvrir les portes du ciel !

II. — *Le Jeudi saint.*

Les trois jours qui suivent le dimanche des Rameaux n'ont rien de particulier. Le mercredi soir, cependant, avait pour nous son attrait. Notre grande et belle église était une ancienne collégiale et elle avait conservé ce qu'elle avait pu, des usages anciens, comme au temps des chanoines. On y chantait matines. Le Mercredi saint à quatre heures on chantait *les ténèbres*. Certes, nous ne manquions pas cela. Ce qui nous attirait, ce n'était pas les admirables lamentations de Jérémie, c'était ce mot mystérieux de *ténèbres*. Il nous donnait une impression de vague terreur, mais

il nous séduisait. C'est naturel chez les enfants, comme dit un auteur espagnol : *caro a los niños, que los atrae y asusta como todo lo misterioso*. Puis, à cet office de *ténèbres* un triangle, porté sur un pied, soutenait des cierges allumés dont un s'éteignait après chaque psaume. Cela nous intriguait fort et nous intéressait au dernier point.

Autre chose encore : quand nous avions bien regardé les chantres et le triangle de lumières, nous allions à la chapelle où l'on préparait le reposoir pour le lendemain. On la tendait de draperies blanches, on apportait des guirlandes de verdure, des vases de fleurs, des caisses d'arbustes et nous avions ainsi une idée de ce que serait le lendemain, au *Stabat*, la chapelle resplendissant aux feux des bougies.

Nous retournions vers le chœur entendre encore les *ténèbres*, et surtout voir éteindre les cierges du grand triangle de bois. Singulière idée d'enfants ! Nous nous imaginions que les *ténèbres* se faisaient peu à peu, à mesure qu'on éteignait un cierge. A la fin, les *ténèbres* devaient être complètes. Aussi, quand le sacristain, armé de sa longue perche avec éteignoir, étouffait la petite flamme de l'avant-dernier cierge, prestement nous quitions l'église. Eh ! certes, il n'était que temps.



Le Jeudi saint, après la messe, la procession accompagne le Saint-Sacrement que l'on porte au reposoir.

Les fenêtres de la chapelle soigneusement calfeutrées la laissent dans une demi-obscurité. Des branches vertes, des guirlandes de lierre tapissent le fond et les parois. L'autel est magnifiquement orné, les fleurs de la saison y répandent une douce odeur et y étalent leurs pétales d'or et d'azur, leurs grappes roses et blanches, ce sont les carafées, les jacinthes, les premiers lilas, les hautes tiges des impériales avec leurs splendides couronnes rouges. De chaque côté, des caisses de myrtes, de camélias, de lauriers, d'orangers, forment une allée jusqu'au marchepied.

Après que le Saint-Sacrement est déposé là, tout le monde se groupe devant le reposoir pour prier. Le chœur, le sanctuaire sont déserts, on dépouille le maître-autel de ses ornements et même de ses nappes, le tabernacle vide reste ouvert. Comme tout cela frappe l'imagination des enfants, quoiqu'ils ne comprennent pas ce symbolisme, et comme ce recueillement des fidèles devant la chapelle du reposoir parle au cœur !



Dans l'après-midi de ce jour il y a — et il y avait pour nous surtout — une autre attraction.

Au *Gloria in excelsis* de la messe, on avait sonné les cloches pour la dernière fois. C'est le signal du départ, car vous savez qu'elles s'en vont à Rome pour trois jours, les tout jeunes enfants n'en doutent point. Alors, pour annoncer les offices, l'on a

..... du saint Jeudi la bruyante crécelle.

Le sacristain la retire d'une vieille armoire poussiéreuse où elle sommeille depuis un an. Tous les gamins sont à leur poste, à la grande porte de l'église, et c'est par des hourrahs joyeux que le vénérable instrument est salué quand il commence à faire entendre ses rauques accords. La foule enfantine s'accroît toujours à mesure qu'on avance dans les rues. Certes, si l'on ne nous en avait pas empêché, nous aurions bien nous-mêmes grossi le cortège.

Vers les deux heures, l'église a de nombreux fidèles, qui viennent assister au lavement des pieds. Douze enfants, douze petits apôtres sont assis sur un banc. Les chantres et les ministres sacrés arrivent. L'on chante d'abord l'évangile qui décrit la scène tou-

chante du lavement des pieds des apôtres par Notre-Seigneur.

L'officiant, prêtre ou évêque, procède au lavement des pieds.

Alors le chœur entonne l'antienne *Mandatum novum do vobis* : « Je vous donne un commandement nouveau : celui de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés. »

Ah ! c'était bien un commandement nouveau, celui-là, donné en plein siècle d'Auguste, sous le règne de Tibère, quand le monde romain donnait le spectacle du mépris des pauvres, quand l'esclavage courbait le front des multitudes !

Et quel contraste ! là les riches sans entrailles, les puissants opprimant les faibles, la tyrannie couronnée. Ici le Maître du monde, le Dieu-Homme à genoux devant ses disciples, leur lavant les pieds et leur disant : « Savez-vous ce que je viens de vous faire ? Vous m'appellez votre Maître et votre Seigneur, et vous dites bien, je le suis en effet. Si donc je vous ai lavé les pieds, moi votre Seigneur et votre Maître, vous devez aussi vous laver les pieds les uns aux autres. Car je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait vous le fassiez aussi. »

Et cet enseignement se perpétue à travers les âges : le prêtre, l'évêque, le chef de l'Eglise à genoux devant douze pauvres leur lavent les pieds. La même scène

se reproduisait — et se reproduit encore dans bien des contrées — dans les palais. Les empereurs et les rois fléchissent le genou devant les plus humbles de leurs sujets, versent l'eau sur leurs pieds et les baissent. Quel enseignement ! et quel tableau sous les yeux des penseurs attentifs !... Voilà la distance qui sépare le monde nouveau, voilà le progrès qu'a fait faire à l'humanité la doctrine du Christ depuis l'époque de Tibère jusqu'à nos jours. Cette auguste cérémonie religieuse vaut bien les deux mots : *Egalité*, *Fraternité* tracés sur des murs.

Dans mes souvenirs, je vois toujours le prêtre à genoux devant chaque enfant, versant sur son pied, avec une élégante aiguière d'étain, l'eau qui retombait dans un large bassin de même métal, puis distribuant à chacun un petit pain, pour rappeler la dernière Cène du Sauveur avec ses apôtres. Souvenir encore mieux exprimé à Rome par le Souverain Pontife servant à table les douze auxquels il a lavé les pieds.

★
★ ★

À l'entrée de la nuit, on arrive à l'église pour le chant du *Stabat*. Tandis que le chœur et le sanctuaire restent à peu près dans l'ombre, la nef est illuminée. La chapelle du reposoir surtout brille de tout son éclat.

Mêlées aux vases de fleurs, des centaines de bougies versent des flots de lumière. Il était d'usage, autrefois, de déposer sur le riche tapis du marchepied de l'autel tous les vases sacrés : ciboires, calices et patènes d'argent et de vermeil. C'était sur tous ces objets précieux un ruissellement de feu qui nous éblouissait et nous charmait.

La foule est toujours considérable à cette cérémonie du soir, les hommes aussi nombreux que les femmes. Ceux même qui viennent rarement à l'église sont là, quelques-uns à demi cachés dans l'ombre des piliers ; tous sont attentifs et probablement plus émus qu'ils ne l'avoueraient. Que d'âmes dans lesquelles la foi sommeille mais n'est pas morte, sont remuées par tout ce qu'elles voient ici et entendent.

On commence, en effet, par le chant du cantique si connu et si touchant dans sa grave et noble simplicité :

Au sang qu'un Dieu va répandre
Ah ! mêlez du moins vos pleurs,
Chrétiens qui venez entendre
Le récit de ses douleurs, etc., etc.

Ce récit se déroule sur un rythme doux et lent ; ici, la poésie n'est pour rien dans la sensation que l'on éprouve, les scènes de la douloureuse passion du Rédempteur du monde, seules, captivent l'attention

et émeuvent le cœur. Le prêtre parle ensuite et n'a pas de peine à réveiller les consciences et à exciter les repentirs. Alors on se tourne vers Marie, ressource des pécheurs, vers la mère de douleur, dont le chant du *Stabat* nous dépeint les angoisses et les tortures maternelles : *Stabat mater dolorosa*, etc.

Sans doute, les maîtres de l'harmonie, Pergolèse surtout, ont écrit des pages merveilleuses sur ce thème du *Stabat mater*, mais je ne sais pas si le chant traditionnel, populaire et simple que l'on entend ordinairement ne va pas plus sûrement au cœur que les accords d'une musique savante.

Le chant se termine par une oraison que le prêtre, d'une voix très basse, récite lentement : *Respice quæsumus...* « Jetez un regard, nous vous en prions, Seigneur, sur nous, votre famille, pour laquelle N.-S. J.-C. n'a pas hésité à se livrer entre les mains des méchants et à subir les tourments de la croix. »

Le clergé se retire, la foule reste encore quelques instants à réfléchir et à prier. Quels souvenirs on vient d'évoquer... la grande scène d'il y a dix-huit siècles... Dieu se sacrifiant pour l'homme !

Quelles impressions ! quelle soirée !

III. — Le Vendredi Saint.

Tout a un caractère particulier et extraordinaire dans l'office du Vendredi Saint.

On n'y célèbre pas le saint sacrifice de la messe, bien que l'office porte le nom de *Messe des Présanctifiés*. — L'officiant et les diacres se rendent au sanctuaire revêtus d'ornements noirs. Ils se prosternent sur les degrés du marchepied et prient quelque temps en silence.

Comme cela nous frappait ! c'était du saisissement, presque de la terreur.

Puis le prêtre et ses assistants montent à l'autel. Après deux leçons et leurs répons, on chante la Passion ainsi qu'on l'a fait le dimanche des Rameaux.

Ce chant nous frappait encore beaucoup. C'était émotionnant ce dialogue entre trois ministres sacrés placés à différents endroits, le premier, le célébrant, à l'autel, l'autre, le diacre, dans le sanctuaire, un autre enfin, le sous-diacre, dans le chœur. Le diacre fait la narration des scènes de la divine Passion, d'une voix claire et presque sans modulations. Tout à coup le sous-diacre, représentant divers personnages comme Pilate ou les Juifs assemblés, lance quelques mots sur un ton vif et élevé. Puis, partant de l'autel, quelques phrases commencées sur une

note très basse, s'élèvent peu à peu et doucement. Ce sont les paroles du *Sicut erat* prononcées par le prêtre qui tient sa place. Ce qui frappe l'enfant, sans qu'il puisse raisonner ses émotions, émeut encore bien plus le fidèle qui comprend.

A Rome, à la chapelle Sixtine, dans ce chant de la Passion les paroles des Juifs, au lieu d'être dites simplement par un seul sous-diacre, le sont par tout le chœur. C'est saisissant : on est profondément remué quand on entend une masse de voix s'écrier : *Non hunc sed Barabbam* et encore plus quand toutes ces voix crient : *Crucifiez-le, crucifiez-le*, puis : *Que son sang soit sur nous et sur nos enfants*. Quand on pense à ce qu'il est advenu de ce souhait épouvantable et à ce qu'il en est, après dix-huit siècles !

A l'endroit du récit où l'on dit que Jésus, inclinant la tête, expira, tout le monde, prêtres et fidèles, se mettent à genoux et prient, quelques minutes, en silence.

Dans certaines contrées, en Berry entre autres, à ce mot-là chacun baisait la terre, cette terre sur laquelle le grand mystère de la Rédemption venait de s'accomplir, cette terre devenue sacrée puisqu'elle avait bu le sang du Dieu fait homme. En revenant à la liturgie romaine, on a cru devoir abandonner cet usage, que Rome cependant aurait approuvé. On raconte, en effet, qu'un archevêque français entretenant

de cela le pape Pie IX, le Saint-Père s'écria : Oh ! la belle coutume, conservez-la, mon cher archevêque, oh ! que c'est beau !

*
* *

Ensuite le célébrant chante une suite d'oraisons où il prie d'abord pour l'Eglise en général, puis pour le pape, pour l'évêque et pour tous les autres ministres sacrés, pour le peuple fidèle, pour le souverain, pour les cathécumènes. La grande voix suppliante de l'Eglise s'élève encore vers Dieu, par le ministère de ses prêtres, pour les schismatiques et les hérétiques, pour les Juifs et pour les payens. Le monde entier, fidèle ou infidèle, est embrassé d'un coup d'œil par la divine charité, et a part aux prières qui montent vers le trône de Dieu au jour commémoratif de la mort du Rédempteur immolé pour l'humanité toute entière.

Alors le prêtre, se tournant vers le peuple, lui présente, par trois fois, la croix qu'il découvre peu à peu de son voile, et il dit : « Voici le bois de la croix... sur laquelle le salut du monde a été attaché. » Le chœur répond : « Venez, adorons-le. » Le prêtre et ses ministres vont adorer la croix posée sur un coussin et tous les fidèles en font autant.

C'est pendant cette adoration que l'on chante les

improperia, ces reproches touchants et sublimes de Dieu à son peuple prévaricateur, et aussi le *Trisagion*.

« O mon peuple, que t'ai-je fait, ou en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi.

» Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Égypte que tu as préparé une croix à ton Sauveur ? »

Alors les chantres, en deux chœurs, entonnent alternativement d'abord en grec, puis en latin, le *trisagion* : *Agios o theos, Sanctus Deus*, puis : Dieu saint et fort, Dieu saint et immortel, etc. Ces chants, dans les deux langues, rappellent le temps où l'Église grecque et la latine étaient unies sous le même chef, le souverain Pasteur, ce temps aussi où elles furent réunies au treizième et, hélas ! pour bien peu de temps, au quinzième siècle.

Puis l'on continue les *improperia*.

J'ai frappé l'Égypte et ses premiers nés à cause de toi, et tu m'as livré pour être flagellé.

J'ai ouvert la mer devant toi et tu as ouvert mon côté avec une lance.

Je t'ai nourri de la manne dans le désert et tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre.

Je t'ai élevé dans l'honneur et dans la gloire et tu m'as élevé sur le gibet de la croix et m'y as attaché, etc.

Après chacun de ces reproches, le chœur répète :

O mon peuple, que t'ai-je fait et en quoi t'ai-je contristé ? Réponds-moi.

Y a-t-il rien de plus touchant, de plus émouvant, de plus dramatique que ces chants répétés par deux chœurs ?

Enfin, on va chercher le Saint-Sacrement au reposoir en chantant les belles hymnes *Pange lingua* et *Vexilla regis*. L'office se termine en silence par la communion du célébrant.

IV. — *Le Samedi Saint.*

Admirables sont les prières liturgiques du Samedi saint et les cérémonies, particulières à ce jour, frappent vivement, même les enfants.

Quand, à la sacristie ou sous le porche de l'église, on a allumé le feu nouveau, le diacre ou le prêtre, revêtus d'ornements blancs et portant un roseau à trois branches sur lesquelles sont fixés trois cierges, s'avance dans l'église ; un clerc avec un autre cierge allume le premier cierge du roseau et l'officiant chante : *Lumen Christi* : Voici la lumière du Christ. On fait de même un peu plus loin, puis une troisième fois auprès des marches de l'autel. Ce feu nouveau, qui brille tout à coup dans le temple, symbolise le feu nouveau apporté au monde par le Dieu rédempteur.

C'était bien en effet un feu nouveau que la franche et limpide lumière de la vérité au milieu des ombres du paganisme, un feu nouveau que le feu revivifiant de la charité dans les cœurs glacés par l'égoïsme.

A l'autel, le prêtre va procéder à la bénédiction du *Cierge pascal*, ce cierge symbolique aussi.

Il commence par un chant magnifique : *Exultet jam angelica*, etc., etc. « Que les cohortes angéliques tressaillent de joie dans les cieux... Qu'elle se réjouisse aussi la terre illuminée de si brillantes clartés, environnée des splendeurs du Roi éternel, qu'elle se sente enfin débarrassée des ténèbres qui couvraient le monde entier. Que notre mère la Sainte Église soit dans dans l'allégresse... Que cette enceinte retentisse des acclamations des peuples, etc., etc. » Il poursuit par le chant d'une préface et il allume le cierge avec une des bougies du roseau. Il a évoqué dans cette bénédiction les souvenirs de l'ancien monde religieux, la sortie d'Égypte, la colonne de nuée lumineuse, figurant des scènes de la Rédemption. Il a prié Dieu que ce cierge, consacré en son honneur, reste pour dissiper à jamais les ténèbres de la nuit, etc., etc.

Si les trois cierges du roseau, portés d'abord dans le temple, symbolisent l'entrée de la lumière chrétienne dans le monde, le cierge pascal est la figure de cette lumière du Christianisme, fixée à jamais

dans l'Église pour éclairer l'univers jusqu'à la fin des temps.

*
* *

Là les ministres sacrés quittent les ornements blancs pour en prendre de violets et le diacre chante les *Prophéties* : nombreuses et longues leçons tirées de la Sainte Écriture — l'Histoire religieuse du monde s'y déroule : la Création, la chute de l'homme, le déluge, la vocation d'Abraham, la sortie d'Égypte, autant de symboles de la création ou régénération nouvelle par le Sauveur, de la sanctification des âmes par la grâce. C'était là surtout des enseignements pour les catéchumènes, une préparation au baptême pour les néophytes nombreux toujours en cette sainte journée. Aussi c'est en ce moment que le prêtre se dirige vers les fonts baptismaux pour en bénir l'eau.

Comme les enfants regardent les cérémonies de cette bénédiction et ce grand et splendide cierge pascal que l'on plonge dans la fontaine sacrée !

Les paroles de cette bénédiction sont d'une beauté extraordinaire. On plonge par trois fois le cierge dans l'eau en disant : Que la vertu du Saint-Esprit descende dans toute cette onde. — Le cierge figure ainsi la vertu de l'Esprit saint qui est lumière et chaleur et

qui descendra dans les âmes des nouveaux chrétiens quand on versera sur eux cette eau sanctifiée où l'on vient de répandre quelques gouttes du Saint-Chrême et de l'huile des Catéchumènes.

En retournant à l'autel on invoque les saints en chantant leur litanie et la messe commence.

C'est à cette messe, qu'au *Gloria in excelsis*, on sonne, à grandes volées, toutes les cloches. Le silence de deuil, le silence de mort est rompu, c'est l'annonce de la fin des douleurs du Christ, c'est l'attente de son triomphe très prochain, de sa glorieuse résurrection.

Pour les enfants c'est le retour des cloches de leur prodigieux voyage. C'est un moment de réjouissance pour tous, c'est la fin de la grande pénitence, l'aurore du beau jour de Pâques.



Je viens de parler des enfants... pourquoi à travers les graves et pieuses considérations d'un sujet si sérieux, ne pas laisser passer la mention de leurs préoccupations naïves et arriver jusqu'à nous leur sourire ? Et pourquoi ne pas sourire nous-même, un instant, au souvenir de nos joies d'antan déjà si perdues dans les brumes du passé ?

Oh ! il y avait pour les enfants, je m'en souviens — et il y a toujours pour eux aujourd'hui — une agréable occupation, dans la soirée du Samedi saint.

Il s'agit — non plus d'offices ou de prières — mais de la grande affaire des pâtés de Pâques.

Dans le Berry et quelques autres contrées, l'usage n'est pas, comme à Paris, d'avoir les œufs de Pâques : les œufs coloriés sont réservés à la mi-carême. A Pâques ce sont des pâtés de Pâques ; ils doivent contenir, mêlés dans le hachis, des œufs durs coupés en deux. Dire que cela ajoute à la saveur des pâtés, ce serait trop dire, cependant l'habitude fait trouver cela excellent. On comprend cette coutume : on revient ainsi à l'usage des œufs interdits pendant quelque temps, comme on revient à l'usage de la viande. C'est un grand plaisir pour les enfants de voir confectionner ces pâtés et en particulier les tout petits qu'on fait exprès pour chacun d'eux, dans chaque famille. Un de nos plaisirs était d'aller par les rues voir venir ces pâtés de chez le boulanger. Comme tout le monde n'a pas, dans sa cuisine, un petit four à pâtisseries, les boulangers ont de nombreuses fournées de pâtés ce jour-là. Comme nous les admirions, ces pâtés de toutes formes et de toutes grandeurs rapportés dorés et fumants, sur de grandes planches, dans chaque maison de la ville.

Cet après-midi-là les petites filles avaient un autre

amusement qui nous intéressait peu, nous autres. Elles s'en allaient les unes chez les autres voir les toilettes nouvelles qu'on leur destinait pour le lendemain. Les plus curieuses rôdaient même autour des maisons des couturières et des modistes pour apercevoir au moins quelque chose des splendeurs qu'on y préparait.

Le fait est que la fête de Pâques est la principale époque où chacun renouvelle sa toilette. Supposons, un instant, cette fête et les autres principales fêtes supprimées par les sectaires, comme du temps de la Terreur, les pertes du commerce se chiffraient par des sommes presque fabuleuses. Un commerçant, peu religieux pourtant, calculait un jour, devant moi, ce que l'interdiction des processions de la Fête-Dieu, dans les grandes villes et dans les villes moyennes, faisait perdre au plus grand nombre des industries; c'était effrayant. Lui-même se trouvait frustré d'un gain de plusieurs milliers de francs.

Sous ce point de vue secondaire, l'influence de la religion est-elle à dédaigner?

PAQUES

Enfin, le voilà arrivé le beau jour de Pâques. Les enfants ne sont pas paresseux : ces petits pâtés, faits

pour eux et auxquels il était défendu de toucher la veille, les attendent au saut du lit, c'est la première joie de Pâques.

Bien souvent, il fait un temps magnifique, un gai soleil. Voici les premières fleurs du printemps. Des foules empressées, élégamment parées, circulent dans les rues et vont remplir l'église. Le temple est merveilleusement orné, l'orgue qui se taisait reprend les notes brillantes et joyeuses. *Victimæ pascali laudes*, etc. « Que les chrétiens présentent à la victime pascale, comme sacrifice, des hymnes de louange. L'agneau a racheté les brebis, le Christ innocent a réconcilié les pécheurs avec son père. » C'est la belle prose de la grand'messe.

Entre les vêpres et la bénédiction du Saint-Sacrement, dans bien des lieux, il y a la bénédiction des petits enfants, ces fleurs qui s'épanouissent au printemps de la vie, comme, à Pâques, s'ouvrent et s'évalent les premières fleurs du printemps de l'année.

Voici, à la bénédiction solennelle, le chant antique : *O filii et filiæ*. Oh ! elles sont loin les strophes plaintives et attristées du *Stabat mater dolorosa* ; c'est la joie maintenant, c'est une pieuse gaieté qui se traduit ici sans nulle aide de mélodie savante, c'est le chant populaire célébrant la victoire du Christ, du Roi de gloire sur la mort. *In hoc festo sanctissimo sit laus et jubilatio...* et le cri de l'allégresse, l'*alleluia*

louange à Dieu, revient à chaque verset, répété par le peuple.

Oh ! les belles fêtes de Pâques... et quelles espérances elles nous mettent au cœur !

Les souffrances, les douleurs morales du Sauveur s'immolant pour l'humanité ont passé, voilà son triomphe, les joies de sa victoire, sa gloire.

Comme pour notre chef, pour nous les peines, les humiliations, les souffrances de la vie passeront, le soleil du jour éternel se lèvera... à nous alors les joies et les gloires sans fin.

CHAPITRE XII

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR LA PRIÈRE

Ces mots : *considérations philosophiques* ne sont peut-être pas tout à fait ce qui conviendrait pour désigner le sujet dont je veux m'occuper, mais je les emploie pour exclure tout de suite l'idée de considérations pieuses sur l'excellence de la prière. Je m'occupe ici de la prière plutôt en philosophe qu'en théologien.

Je veux faire remarquer ce qu'il y a de vraie grandeur, de vraie beauté dans cet acte de l'homme qui prie et combien cet acte est conforme à la raison.

*
* *

Voici l'homme prosterné devant la majesté suprême : pendant que le corps est agenouillé, l'âme

prend son essor, le monde supérieur la sollicite, elle s'élève au-dessus des choses terrestres.

C'est l'aigle qui dédaigne les basses régions et qui vole vers les sommets, qui ne s'y arrête même pas, qui monte toujours et plane au-dessus des plus hautes cimes.

La contemplation des beautés terrestres, des grandeurs du monde matériel ne lui suffit plus. Au-dessus des riches campagnes, des larges fleuves, au-dessus des vastes horizons des mers, plus haut que les plus grandes montagnes, plus haut que les nues qui se balancent dans l'atmosphère, la pensée de l'homme en prière monte ; elle dépasse les terres du ciel et les soleils, les espaces insondables où naviguent sans doute des groupes d'astres inaccessibles à nos yeux. Enfin l'âme se plonge dans ces régions inconnues dans cet océan lumineux qui environne le trône du Créateur des mondes ; elle va à l'infini, elle va trouver Dieu.

L'homme, sans doute, rencontre, pour occuper son intelligence, de grands et nobles sujets, mais aucun n'approche de celui-là.

Certes l'homme est à sa place et son rôle est grand et beau quand il applique ses facultés au travail, quand, son intelligence dirigeant ses mains, il cultive cette terre que Dieu lui a donnée, quand il la force à lui livrer ses riches produits, quand il dompte la

matière, quand il contraint la pierre, le bois, les métaux à devenir ses serviteurs, à entretenir sa vie, à l'embellir, à orner son séjour. Plus grand est-il quand il sonde les mystères de la nature, quand il force la science à lui livrer les secrets du monde. Il monte plus haut encore quand il consacre son génie aux arts, aux lettres, à la poésie, à l'histoire, à la philosophie, quand il se donne tout entier au culte du beau et du vrai. Et cependant l'homme de la prière est plus grand encore, car il s'approche de Dieu. Il y a plus : prendre Dieu pour objet de sa pensée et de ses méditations, admirer et étudier ses œuvres semble bien le plus noble usage que l'intelligence puisse faire de ses facultés. Et cependant, non... le plus noble usage, c'est de prier, parce que, dans l'étude des perfections divines même, l'homme n'est là qu'avec son esprit ; au contraire, dans la prière, il est là tout entier : intelligence et cœur.

Qu'on ne dise pas : Oui, ce serait magnifique, cette sorte d'ascension de l'homme jusqu'au ciel, ce rapprochement de cet être infime avec l'Être parfait ; mais n'est-ce pas là une illusion, un élan désordonné de l'esprit vers un idéal impossible ? Comment l'Être infini peut-il être en communication avec notre humanité ?

Dieu, en créant l'homme, l'a fait apte à ce rôle sublime : il l'a fait corps et esprit. L'homme esprit

peut ainsi communiquer avec le Dieu-esprit. Il n'y a pas incompatibilité : on comprend que deux esprits, quoiqu'à une distance énorme l'un de l'autre, par leurs perfections, peuvent se transmettre leurs pensées et leurs sentiments.

Bien plus, Dieu a fait l'homme à son image et les facultés de l'âme intelligente peuvent évidemment se mettre en rapport avec l'intelligence suprême.

* *

Maintenant, dire, avec des sophistes, que Dieu est trop grand pour vouloir nous permettre de lui parler, c'est ne rien comprendre à la bonté du Maître Souverain. Puisqu'il est créateur, il est père, il a éminemment en lui ce qu'il a mis d'amour pour leurs enfants dans le cœur des pères.

Et voilà justement ce qui relève encore la grandeur de l'homme en prières. Il se présente à Dieu non plus seulement comme un humble et petit être sorti de ses mains : il se présente comme enfant.

Dira-t-on que c'est encore là une illusion orgueilleuse ? Indépendamment de la raison qui proteste, nous avons là parole même de Dieu. Non seulement il nous permet de le nommer ainsi, mais il le veut. Le Sauveur, établissant une formule de prière pour

nous, a dit : Vous prierez ainsi : *Notre père qui êtes dans les cieux....*

Comme cela grandit l'homme ! qu'il lui est glorieux et qu'il doit lui être doux d'élever les yeux, d'élever les mains et de dire : Notre père qui êtes là-haut dans les cieux !

*
* *

Par la prière l'homme se trouve revêtu d'une sorte de sacerdoce. En effet, en même temps qu'il rend à Dieu ses hommages pour lui-même, il lui porte le tribut d'hommages des créatures inférieures.

Les êtres inintelligents rendent hommage au Créateur en suivant les lois imposées par lui. Les soleils, les terres avec leurs satellites, décrivent invariablement leurs grandes courbes dans l'espace ; le jour répand ses feux, la nuit étend ses voiles... Hommage à Dieu ! Les élancements de la mer, les floraisons des campagnes, l'épanouissement successif des saisons, les fruits après les fleurs... Hommage à Dieu ! La vie partout : les oiseaux dans les cieux, le cheval et le bœuf dans les sillons, le lion et la gazelle dans le désert, animant la solitude par leurs chants, leurs cris, leurs voix puissantes... Hommage, toujours hommage à Dieu, à sa providence qui leur donne la nourriture et entretient leurs races ! Mais cet hommage

est incomplet, puisque ces créatures inférieures ne connaissent ni ce qu'elles sont ni celui qui leur a donné l'existence.

C'est à l'être intelligent seul, à reporter les hommages de la création au Roi suprême. Si la nature doit bénir son auteur, c'est par la voix de l'homme. Et ce n'est pas là une illusion, une conception poétique, car Dieu l'entend ainsi. Les Livres Saints, inspirés par lui, ont pour les lèvres de l'homme des hymnes de louange, adressées au Créateur, au nom des créatures : « Des cieux, des profondeurs de l'espace, louez le Seigneur. Louez-le, soleil et lune, multitude des étoiles et lumière. Louez-le de la terre, abîmes et monstres qui les peuplez. Louez-le, éclairs et grêle, neige et glace, vents des tempêtes qui exécutez ses ordres... montagnes et collines, arbres et troupeaux, louez le Seigneur¹. »

« Pluies et rosées, souffles des vents, bénissez le Seigneur. Nuits et jours, fontaines, fleuves et mers, bénissez le Seigneur. Animaux de la terre, poissons qui vous jouez dans les eaux, oiseaux du ciel, bénissez le Seigneur² ! »

1. Psaume 148.

2. Cantique dans Daniel, 3.

*
* *

Une autre considération :

Au-dessous du grand Médiateur qui est le Christ, au-dessous du prêtre Médiateur divinement établi, nous sommes tous des médiateurs par la prière, nous sommes des intermédiaires entre Dieu et nos frères. Nous pouvons intercéder pour les autres. Ce pouvoir-là est assez beau et assez consolant, il me semble. Quand tout autre moyen d'aider ou de secourir ceux que nous aimons nous est ôté, celui-là au moins nous reste. Qu'on vienne, par des arguties et des sophismes, vouloir nous faire douter de cette puissance que nous avons sur le cœur de Dieu, notre raison comme notre cœur protesteront. La nature est là. Faites donc entendre à une mère qu'elle ne peut prier pour son enfant malade : tout lui dit que le Père de toute bonté, qui est dans les cieux, doit être touché de ses supplications et de ses larmes.

Elle est dans le vrai.

D'ailleurs la parole divine est là aussi. Nous savons que celui qui nous recommande de nous aimer les uns les autres veut que nous nous donnions mutuellement cette suprême marque d'amour. Cela lui plaît par-dessus tout.

La beauté et la grandeur de l'acte religieux qu'on

appelle la prière nous semblent bien démontrées par ces quelques considérations.

*
* *

Maintenant cet acte est-il rationnel ? Puisque nous nous occupons de la prière en philosophe, il est important d'examiner cela.

Êtres doués d'intelligence que nous sommes, en jetant un regard curieux sur ce qui nous entoure et sur nous-mêmes nous concluons bien vite que tout cela et nous-mêmes nous sommes le produit d'une cause supérieure et unique, et que tous les êtres contingents doivent leur existence à l'Être nécessaire, parfait, infini, à Dieu enfin. Un acte de sa volonté a tout fait. Notre terre, les mondes qui peuplent l'espace, la vie que nous voyons s'épanouissant sur cette terre et que nous pouvons croire animer les autres globes, tout vient de lui. Le soleil envoyant tout autour de lui ses lumineux rayons n'est qu'une faible image de ce grand foyer de vie dont la création est comme le rayonnement.

Alors n'est-il pas conforme à la raison de nous incliner devant cette Majesté suprême, de rendre hommage, par l'adoration, à celui dont tout découle et surtout au Dieu-Père qui nous a donné l'existence ?

Et, puisqu'il a tout créé, il est maître, n'est-il pas

rationnel de lui offrir notre obéissance?... Ces actes d'adoration affectueuse, ces serments d'obéissance sont une partie de la prière.

*
* *

Quelque prodigue qu'ait été pour nous la Providence, nous sentons tous notre dénuement. Les besoins du corps sont innombrables, ceux de l'âme le sont encore plus dans l'état actuel, suite du péché d'origine.

Il est tout naturel d'aller chercher la richesse où elle est, d'aller frapper à la porte du Roi suprême, d'aller puiser à la grande source intarissable. Et Dieu le veut : il veut que nous lui demandions *notre pain quotidien* et il promet son secours, que l'on nomme *la grâce* dans la langue religieuse, à ceux qui le sollicitent pour leurs besoins spirituels et pour leur lutte contre le mal. *Demandez et vous recevrez*, a-t-il dit. Alors nous demandons et cette demande c'est encore la prière.

Je ne m'arrêterai pas à réfuter les objections des incrédules sur ce sujet : on a fait cela mille fois. D'ailleurs, le simple bon sens suffit pour les confondre.



Nous avons donc demandé, et Dieu, qui ne nous doit rien, a écouté nos supplications. Bien plus, lui qui *fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants*, nous comble chaque jour de ses bienfaits sans que nous les lui demandions. Ses dons, ses faveurs coulent de ses mains, comme un fleuve, sur la terre : nous en sommes inondés. Il est donc juste et souverainement raisonnable que nous le remercions. Nos prières d'actions de grâces doivent s'élever vers lui comme les parfums s'élèvent des fleurs sur lesquelles il a versé la rosée et les rayons vivifiants de son soleil.



Maintenant, comme il est le maître et comme nous lui avons juré obéissance, il est offensé lorsque nous manquons à cette obéissance et que nous nous révoltons contre lui. Lorsque ces manquements sont graves, nous brisons avec lui ; le lien d'amitié entre lui et nous est rompu sans parler de la punition que nous avons méritée. Nous ne pouvons rentrer en grâce qu'en obtenant notre pardon, et évidemment il ne peut l'accorder qu'à notre repentir. Il faut par conséquent nous humilier, regretter nos fautes, im

plorer notre pardon... Autre forme de la prière, absolument nécessaire et parfaitement rationnelle.

Chacun des actes de la prière : adoration, demande, remerciement, repentir des fautes, doit évidemment être accompagné d'élans plus ou moins ardents d'amour envers la bonté souveraine.

Donc adoration et amour, promesse d'obéissance, demande, remerciement, protestation de repentir, tous ces actes de la prière sont conformes à la raison.

*
* *

Inutile d'ajouter qu'ils plaisent tous à notre Père céleste sous leurs formes diverses. Pour suivre la comparaison que nous avons faite, il y a quelques lignes, dans un parterre chaque fleur a ses parfums particuliers ; la brise du matin, qui nous les apporte l'un après l'autre, nous est douce et nous charme : ainsi le souffle de la prière qui emporte tous nos vœux aux pieds du trône du Roi éternel.

Que l'homme donc ne rougisse point de s'agenouiller devant son auteur : rien de plus conforme à la raison, rien aussi de plus beau, de plus grand que d'oublier un instant les humbles régions de la terre, pour s'élever par la pensée et les élans du cœur vers la source de toute bonté et de tout amour, vers l'Océan de la beauté infinie, vers Dieu.

CHAPITRE XIII

LA PRIÈRE EN FAMILLE

L'homme en prière, seul dans sa demeure, accomplit un acte éminemment raisonnable et vraiment beau; aussi dans le chapitre XII^e, sur la prière, je réservais une dernière considération.

Plus belle encore que la prière solitaire est la prière en commun. Une réunion de chrétiens s'adressant tous ensemble à leur Créateur et leur maître n'a-t-elle pas quelque chose d'imposant et de touchant, surtout si c'est la famille qui se réunit pour prier?

Il m'a été donné deux fois de jouir du spectacle édifiant et charmant d'une prière faite ainsi.

C'était l'hiver d'abord, la famille, une famille de cultivateurs, aux mœurs patriarcales, venait de finir le repas du soir. La grande pièce, cuisine et salle, était éclairée par une lampe et bien mieux encore

par la lueur joyeuse d'un très large foyer. Tous étaient là : domestiques et maîtres ; on voulut faire la prière avant de commencer la veillée et afin que les valets pussent se retirer dans les étables où sont leurs lits et où ils veillent sur les troupeaux. Chacun s'agenouilla derrière sa chaise, les enfants devant le feu. Quand l'aïeul eut donné le signal en découvrant son front chauve, l'aînée des filles lut, dans son paroissien, les oraisons du soir. Tous étaient attentifs et paraissaient très recueillis. L'on n'entendait que la voix pure et fraîche de la jeune fille et le bruit du vent qui mugissait dans les vieux arbres de la cour.

C'était dignement finir une journée de rude travail. La paix semblait bien habiter cette maison, comme les derniers mots de la prière le demandaient : « Visitez, Seigneur, cette demeure, éloignez-en toutes les embûches de l'ennemi ; que vos saints anges y habitent, qu'ils nous gardent dans la paix et que votre bénédiction soit toujours sur nous. »

Une autre fois c'était par une belle soirée d'été, la scène avait un caractère différent mais aussi auguste et encore plus aimable.

Après le labeur du jour et le souper la famille, les serviteurs se reposaient quelques instants dehors : les uns assis sur le banc de pierre, les autres étendus sur les pelouses. La fraîcheur de la nuit avait succédé aux ardeurs de la journée. La brise était douce,

on respirait délicieusement le parfum des fleurs du jardin et l'odeur pénétrante du foin coupé, entassé non loin de là sur les charrettes qu'on n'avait pas encore déchargées. Le moment de se retirer était venu, il fallait se recommander à Dieu. Chacun s'agenouilla à la place où il se trouvait et suivit les prières récitées à haute voix par la maîtresse de la maison.

Les derniers bruits du jour s'éteignaient, le silence était solennel, interrompu seulement par les notes du rossignol et le murmure lointain et continu de la roue d'un moulin situé au bas du coteau. Les étoiles brillaient dans les profondeurs azurées et la lune, faible encore, jetait sa petite lueur argentée sur la campagne.

La prière s'élevait de toutes ces poitrines et semblait se réunir en un seul jet comme une colonne d'encens qui montait vers le Créateur de la terre et de ces mondes resplendissants qui peuplaient l'espace.

Cette scène me rappela la belle page où l'auteur des *Martyrs* peint la famille de Lasthènes priant ainsi le soir en présence de Cymodocée et de son père.

« Les bois de l'Alphée et du Ladon, les neiges lointaines du Telphusse et du Lycée se couvrirent de roses, les vents tombèrent et les vallées de l'Arcadie demeurèrent dans un repos universel. Les moisson-

neurs quittèrent alors leur ouvrage, la famille, accompagnée des étrangers, reprit le chemin de la maison..... — Nous allons faire la prière du soir, dit Lasthènes à Demodocus ; nous permettez-vous de vous quitter un moment ou préférez-vous nous suivre ?...

» Les bergers et les moissonneurs se mirent à genoux sur du chaume nouveau autour de leur maître. Lasthènes, la tête nue et le visage tourné vers l'Orient, prononça cette prière : Seigneur, visitez cette demeure pendant la nuit...

» L'Alphée roulait au bas du verger, sous une ombre champêtre, des flots que les palmes de Pise allaient bientôt couronner. Le Ladon serpentait dans les riantes prairies et venait mêler son cristal pur au cours de l'Alphée. Un amphithéâtre de montagnes terminait le cercle entier de l'horizon.....

» Tout était grave et riant, simple et sublime dans ce tableau. La lune décroissante paraissait au milieu du ciel comme les lampes demi-circulaires que les premiers fidèles allumaient aux tombeaux des martyrs..... La famille de Lasthènes contemplait cette scène solitaire..... »

Certes notre paysage n'avait ni la beauté ni les horizons enchantés de la Laconie ; les collines et le ruisseau n'avaient pas des noms si poétiques et si doux que les fleuves et les montagnes de la Messénie, mais la scène était belle pourtant et reproduisait

assez bien pour moi celle que le merveilleux pinceau de Châteaubriand avait su peindre.

A seize siècles de distance les deux scènes n'avaient aucune différence essentielle, elles se confondaient.

*
* *

Inutile de faire remarquer que je ne m'occupe ici que de la prière en famille, et non point, en général, de la prière en commun. Autrement il me faudrait m'arrêter sur ce qu'elle a de beau et d'imposant dans ces réunions de fidèles, sous les voûtes de nos temples, sur ces prières solennelles des neuvaines, des processions et des pèlerinages, comme aussi sur ces chants de louange qu'adressent à Dieu les communautés monastiques à diverses heures du jour et même de la nuit.

Certainement il y aurait là un tableau ravissant à présenter. Dans les longues nuits d'hiver, quand des ténèbres glacées couvrent le monde, les religieux quittent leurs cellules et vont remplir les stalles du chœur, leurs voix s'élèvent, interrompant seules le silence qui règne partout. Ils nous remplacent auprès de Dieu ; pour eux et pour nous ils adressent au maître du monde le tribut d'adoration et d'amour qui ne cesse de monter de la terre.

Quelle touchante et admirable institution !

Et la prière des matelots sur leur navire..... Ici, sans trop sortir de mon sujet, je ne puis résister au plaisir de citer un passage de la magnifique allocution adressée par Mgr l'archevêque de Rouen aux marins de Fécamp... « Il n'y a rien de plus touchant que la prière à bord d'un navire. C'est le soir, sur vos têtes l'infini des cieux, autour de vous l'infini des flots ; le soleil s'incline et va disparaître comme un vaisseau enflammé qui sombre à l'horizon, des reflets de pourpre et d'or inondent l'étendue et les vagues se taisent. Dans ce silence une voix se fait entendre, elle dit : *Notre père qui êtes aux cieux*, et celui qui vole sur les ailes de la tempête, qui marche sur l'Océan et dont les pas sont marqués dans les grandes eaux, ne se souvient plus que de sa bonté. Vient ensuite *l'Ave Maria*, le salut de la confiance et de la piété filiale à Notre-Dame des flots, à celle que le marin appelle si tendrement la bonne Vierge ou sa bonne Mère et sous l'impression de cette foi naïve et ardente en même temps, tous les esprits, tous les cœurs se fondent dans les mêmes pensées et les mêmes sentiments ; ils ne font qu'un comme la barque elle-même dont la carène, les ancres, les mâts, la proue, faits de bois et de métaux divers forment cependant un tout harmonieux pour concourir à la même œuvre. »

Mais il faut que je me borne à la prière en famille,

et, encore là, je dois me restreindre, bien que la beauté extérieure de cette prière ne soit pas le seul côté auquel il serait intéressant de s'arrêter. Il faudrait montrer combien cette coutume de prier en famille est conforme à la raison et est avantageuse.

Indiquons ces considérations sans presque les développer.

*
* *

Quand on veut obtenir une faveur d'un bienfaiteur puissant il est naturel qu'on fasse ce qui lui plaît. Or rien ne plaît davantage à Dieu que la réunion des cœurs dans la prière. Le Sauveur l'a dit et il a promis que Dieu alors nous exaucerait : « Je vous dis de nouveau que si deux d'entre vous s'unissent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, il leur sera fait par mon Père qui est dans les cieux — car partout où seront deux ou trois personnes assemblées en mon nom, là je suis au milieu d'elles. » (Saint Math., ch. XVIII — V. 19 et 20). Il y est comme Dieu agréant nos vœux et comme Dieu-Homme médiateur, les prenant ces vœux dans ses mains sacrées et les offrant à son Père.

Et quel avantage pour nous !... La prière ainsi faite est une collection de forces réunies pour désarmer la justice du souverain Maître, un élan où les

forts et les faibles, les fervents et les imparfaits s'aident mutuellement pour monter à l'assaut du cœur de Dieu. Le cœur divin est une forteresse ne demandant qu'à s'ouvrir mais ne voulant couronner par la victoire que les désirs et les efforts. Le Père infiniment bon agrée les désirs imparfaits des pécheurs, surtout quand ils sont mêlés aux vœux des saints.

Mais laissons les pieuses considérations pour terminer par une pensée que les vrais philosophes ne sauraient dédaigner.

La prière collective est vraiment un lien de famille. Voyez... personne n'ose s'en dispenser. Tous sont là, les cœurs sont réunis, par un même sentiment, pour un acte touchant, sérieux et grave. Le père, la mère, les enfants prient les uns pour les autres, la pensée de Dieu transforme et ennoblit le sentiment de l'affection naturelle. Ainsi la prière, en même temps qu'elle est un acte d'amour de Dieu, devient un acte d'amour maternel, filial, fraternel. Quelle influence salutaire ces actes, répétés chaque jour, n'ont-ils pas sur la concorde et la paix dans la famille et, par conséquent, dans la société.

Pour nous, qui ne sommes pas seulement philosophes mais qui sommes croyants, nous savons bien que les anges qui emportent sur leurs ailes tous ces vœux, tous ces élans des cœurs jusqu'au trône de Dieu, en rapportent mille bénédictions pour le foyer chrétien.

*
* *

Elle s'épanouira, nous le croyons, elle fleurira encore cette sainte habitude.

Elle s'est conservée dans bien des lieux et elle renaît ailleurs, dans les châteaux surtout. La vieille sève chrétienne se réveille, elle remontera dans tous les rameaux de la société. Que la pieuse coutume de la prière en famille reprenne donc possession de tous les foyers, qu'elle charme et console nos arrière-neveux, comme elle a sanctifié et consolé nos pères !

CHAPITRE XIV

LES BÉNÉDICTIONS

Dieu n'a pas pu abandonner à elle-même, sur la terre, la créature intelligente et privilégiée, il s'est mis en rapport avec elle d'abord directement et fréquemment, puis par la religion, ce lien qui rattache la terre au ciel, par la religion primitive, la religion mosaïque et enfin le Christianisme ; c'est par l'Église, fondée par le Sauveur, que Dieu est en rapport avec nous et intervient, on peut dire, dans nos affaires. L'Église est la dépositaire de la doctrine qui nous a été divinement enseignée, de la loi qui règle nos mœurs et aussi des faveurs spirituelles qui nous sont destinées. L'intervention de Dieu agit, répand ses grâces sur ses enfants ou sur les objets à leur usage.

Quoi de plus aimable et de plus touchant que ces communications si souvent répétées du ciel avec la

terre : Dieu toujours attentif, toujours prêt à bénir quand l'homme supplie !

Bénir une personne ou une chose, c'est ou bien appeler sur elle une grâce toute spéciale de Dieu, ou bien la séparer des usages communs et profanes, la rendre une chose sainte et destinée dorénavant au culte de Dieu et à des usages pieux.

De là deux sortes de bénédictions.

Les premières sont comme un souhait appelant les faveurs célestes sur les personnes et les choses et les mettant ainsi sous la protection particulière de Dieu. Les autres sont des cérémonies établies par l'Église pour consacrer des personnes ou pour sanctifier et consacrer des objets.

A la première classe se rattachent ces bénédictions données aux enfants, à quelques personnes, par exemple aux pèlerins, celles encore données aux animaux serviteurs de l'homme, aux champs, aux maisons que doit habiter la famille chrétienne, aux vaisseaux, aux wagons. A la seconde se rapportent la consécration des ministres sacrés, les bénédictions qui font d'un objet une chose sainte et cessent d'être d'un usage profane comme le pain béni, l'eau bénite, les cierges, les cloches, les images pieuses.

Les formules magnifiques de la liturgie expriment nettement les différences entre ces deux sortes de bénédictions. Voyons-en quelques-unes.



D'abord la bénédiction des jeunes enfants.

A certains jours, comme le Jeudi-Saint, comme le jour de Pâques à vêpres, on bénit les enfants. Il y a là dans la nef une grande réunion, un vrai essaim de petits êtres frais et joufflus, parés de beaux habits de toutes les couleurs. On dirait un parterre où les plus jolies fleurs s'agitent au gré de la brise, car ils s'agitent et se remuent fort nos petits chrétiens et ils babillent, oh ! sur tous les tons, suivant l'âge. Ils ne se gênent pas pour faire entendre leurs voix, c'est vraiment un gazouillement d'oiseaux. C'est ce petit peuple, les hommes et les femmes de l'avenir, que l'Église va bénir par les prières de son ministre.

Le pasteur adresse d'abord une brève allocution aux parents, et leur dit ce que signifie la cérémonie qu'il va accomplir. Dieu a des bénédictions pour la terre : les rayons fécondants de son soleil, les rosées, les pluies bienfaisantes sont les bénédictions de Dieu dans l'ordre naturel, mais il y en a pour les âmes, ses grâces de toutes sortes sont pour l'âme ce que la chaleur du soleil et les douces ondées sont pour les sillons. A la voix du prêtre, ses grâces vont descendre dans les âmes pures et innocentes de ces enfants. Mais pour que l'action des pluies et des chauds

rayons soit efficace sur les champs, il faut que l'homme vienne aider la nature, que son travail prépare les terres, soigne les plantes nouvelles et s'en occupe sans relâche. De même les parents doivent aider Dieu dans la sanctification de ces enfants, les former au bien, réprimer le mal naissant et veiller sur eux sans cesse. Ainsi sera féconde cette ondée de la grâce divine qui va arroser les jeunes âmes.

Oh ! le prêtre est bien écouté, malgré le bourdonnement de ceux qu'on va bénir, les cœurs sont émus et de bonnes résolutions sont prises.

Alors le prêtre prie Dieu d'envoyer ses bénédictions sur les enfants, d'affermir leurs cœurs par la force du Saint-Esprit, de former leurs mœurs, de leur accorder la santé, de faire que, pieux et chastes, évitant les embûches du Démon, ils parviennent, après les douloureuses épreuves de la vie, au repos bienheureux de l'éternité.

« Seigneur Jésus, ajoute-t-il, vous qui embrassiez les petits enfants qu'on vous présentait et qui venaient à vous, qui les bénissiez en leur imposant les mains et qui disiez : laissez venir à moi les petits enfants, ne les en empêchez pas, c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartiendra le royaume des cieux ; regardez, nous vous en prions, l'innocence des enfants qui sont ici et la dévotion de leurs parents, bénissez-les aujourd'hui par mon ministère afin qu'ils

avancent toujours dans votre grâce, et qu'en s'attachant fidèlement à vos commandements, ils obtiennent un jour la récompense promise à ceux qui vous aiment.

Élevant la main et traçant au-dessus de la jeune assemblée le signe de la croix, le prêtre dit : Que la bénédiction de Dieu Tout puissant : Père, Fils et Saint-Esprit descende sur vous et y reste toujours.

Cette petite fête ne laisse que de suaves impressions chez les fidèles, aux parents de douces espérances et de salutaires encouragements pour accomplir leur mission d'éducateurs.



Il y a d'autres bénédictions destinées aux personnes dans des circonstances spéciales, telles sont, par exemple, celles données aux pèlerins. C'était bien à propos à ces époques où un pieux voyage en Galice, à Rome, aux Lieux Saints devenait une entreprise hardie qui n'était pas sans de vrais dangers. D'ailleurs, maintenant, malgré nos progrès, sommes-nous à l'abri de tout péril?... « Que dans la voie de la paix et de la prospérité vous dirige le Seigneur Tout puissant et tout miséricordieux; que l'ange Raphaël vous accompagne dans votre course, afin que vous reveniez chez vous sains et saufs et joyeux. »

Suivent plusieurs oraisons dans lesquelles on demande à Dieu pour les pèlerins la paix, la santé et un heureux retour.

Il y a même des bénédictions pour ces humbles serviteurs de l'homme, *servituti hominum*, pour ces animaux une des richesses de la terre. Le Dieu créateur est aussi le Dieu conservateur. « Nous vous demandons, Dieu de miséricorde, que ces animaux ne subissent aucune infirmité ou que, par votre bénédiction, ils en soient guéris. Dieu qui avez voulu que les hommes, dans leurs travaux, soient soulagés par ces animaux faites qu'ils ne périssent point, eux sans lesquels notre nourriture ne peut être assurée, conservez-les pour notre usage. »

Dans certaines provinces, cette bénédiction des animaux offre un spectacle des plus curieux et des plus pittoresques qu'on puisse voir.

Enfin, qu'il est doux pour le cultivateur au moment où la campagne se pare du résultat de ses travaux, mais avant qu'il n'en ait recueilli les fruits, qu'il est doux d'espérer que la Providence lui conservera ses richesses sur lesquelles vont se répandre les bénédictions de l'Église.

Au-dessus donc des vertes moissons, au-dessus des vignes, des champs de mûriers et d'oliviers, le ministre sacré récite ces prières : « Nous demandons à votre bonté, ô Dieu Tout puissant, de répandre la

rosée de vos bénédictions sur ces créatures naissantes auxquelles vous avez déjà ménagé la sérénité de l'air et les pluies et de les conduire, ces fruits de la terre, jusqu'à la maturité. Faites que votre peuple puisse vous remercier de vos dons ; par la fertilité de la terre comblez-nous de toutes sortes de biens, que l'humble et le pauvre puissent louer votre nom glorieux. »

*
* *

Après les faveurs célestes demandées pour les personnes, l'Église a aussi des bénédictions pour le lieu qu'elles habitent. L'homme s'élève une maison de bois et de pierre, tente d'un jour, mais qui durera encore plus que lui. Dans cet édifice plus ou moins riche, plus ou moins modeste, destiné à lui et à ses descendants, il désire que le bonheur habite autant qu'il peut exister sur la terre. Le prêtre vient et dit : « O Dieu Père Tout puissant, nous vous présentons nos supplications pour cette maison et ses habitants, daignez la bénir et la sanctifier. Accordez-leur l'abondance de la rosée du ciel et, par la fécondité de la terre, ce qui est nécessaire à la vie. Sanctifiez, bénissez cette maison comme vous avez daigné bénir les demeures d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ; que vos anges de lumière habitent entre ces murs et qu'ils en gardent les habitants. »

Cette bénédiction d'une maison nouvelle est une petite fête de famille qui réunit, dans un gai repas, les parents et les amis. Presque personne ne voudrait habiter une maison qui n'aurait pas été bénite.

*
* *

Le chrétien, outre sa maison, en a une autre qui lui est commune avec tous ses frères, c'est la maison de Dieu, le temple où il va prier. Cette maison de Dieu, l'Église, a été consacrée, c'est la cloche qui y appelle et cette cloche reçoit une magnifique bénédiction.

C'est un spectacle pieux, toujours assez rare, et partout très recherché par les foules, que la bénédiction d'une cloche, qu'en langage populaire on nomme : *Baptême de la cloche*.

Une grande pompe, de longues et belles cérémonies s'y déploient. Nous avons assisté une fois à une de ces bénédictions dans une campagne, c'était plus intéressant et plus poétique que dans une cathédrale. L'église eût été trop étroite pour contenir les assistants venus de la ville voisine et de plusieurs paroisses ; c'était par une belle journée de printemps, on eut l'heureuse idée de faire la bénédiction dehors. Sur la place, le long du mur de l'église on avait élevé

et orné un autel. La cloche avait été suspendue entre deux tilleuls, toute vêtue de blanc, tout entourée de dentelles par la marraine, une jeune marquise. C'était bien comme le poupon qui attend le baptême. Chacun, avant l'office, venait l'admirer.

Le clergé arrive, l'officiant revêtu d'une chape blanche commence les prières et la récitation de plusieurs psaumes.

Puis le célébrant ou le prélat et ses prêtres assistants lavent la cloche avec l'eau qui vient d'être bénite, pendant que l'on récite encore cinq ou six psaumes, dont le dernier est *Laudate Dominum in sanctis ejus*, dans lequel on invite à louer le Seigneur au son de tous les instruments de musique des Hébreux.

A ce moment l'officiant fait une onction avec l'huile sainte sur la cloche, à l'extérieur. Puis il récite une oraison où l'on rappelle les trompettes d'argent faites par Moïse pour convoquer les Israélites au sanctuaire ou les conduire contre l'ennemi. « Qu'ainsi au son de la cloche le peuple sente augmenter sa dévotion et son courage contre les ennemis du salut. Qu'à la voix de la cloche aussi soient déjouées les embûches de l'ennemi, soient chassés au loin les tourbillons, le fracas de la grêle, l'impétuosité des tempêtes, soient modérés les raffales des vents et les effets terribles du tonnerre. Puis que les puissances infernales tremblent à cette voix et fuient

devant l'image de la croix tracée sur la cloche. »

Pendant le chant d'un psaume, le prêtre fait *de oleo infirmorum* sept croix sur la cloche à l'extérieur, et ensuite, avec l'huile des catéchumènes, quatre croix à l'intérieur en disant : Seigneur, que cette cloche soit sanctifiée et consacrée au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et en l'honneur de tel saint.

Car la cloche, comme le jeune enfant au baptême, reçoit le nom d'un saint, elle a un patron.

Pendant le chant d'une antienne et d'un psaume, on brûle, dans l'encensoir, au-dessous de la cloche, de l'encens, de la myrrhe et des pastilles de parfums.

« Qu'au son de cette cloche, demande encore le prêtre, les puissances de l'enfer soient vaincues, que le peuple qu'elle convoque croisse dans la foi, que son courage grandisse, que, pendant que ses sons éclatants roulent et vont jusqu'aux nues, la puissance des anges défende l'assemblée des fidèles, conserve les richesses et les fruits de la terre et que la protection céleste, incessante, sauve les corps et les âmes. »

Le chant de l'Évangile termine la cérémonie.

Deux longs rubans attachés au battant de la cloche, permettent à l'officiant d'abord, puis au parrain et à la marraine de faire entendre les premiers sons de la cloche nouvelle, aux acclamations de la foule.

Nous avons décrit peut-être un peu longuement cette bénédiction, mais les cérémonies et les paroles de la liturgie sont si belles !

Qu'on ne s'étonne pas de la solennité de cette consécration d'un objet matériel. La cloche a une voix mystérieuse qui nous parle de Dieu et de notre âme. Placée là-haut, entre ciel et terre, elle nous dit d'élever nos pensées au-dessus de notre séjour terrestre. Elle nous appelle au temple, c'est la voix de l'Église et aussi c'est la voix des trois Églises : de l'Église *militante*, car c'est la cloche qui nous convoque pour tous les actes religieux ; de l'Église *triomphante*, la cloche résonne joyeusement pour toutes les fêtes des saints, de nos patrons ; de l'Église *souffrante*, oh ! comme elle tinte doucement et tristement dans le glas annonçant le décès d'un chrétien, comme elle soupire et pleure aux obsèques ou à la grande fête des Trépassés !

Ne semble-t-elle pas un être vivant, partageant nos joies comme aux baptêmes, nos douleurs comme aux convois funèbres, nos triomphes comme au *Te Deum* après les victoires.

Il est bien juste qu'une consécration solennelle en fasse un instrument sacré s'associant à nous dans notre lutte sur la terre et exprimant nos espérances du bonheur futur.

La fête religieuse est toujours suivie d'un appen-

dice joyeux et qui plaît bien surtout à la jeune portion de l'assistance.

Après la bénédiction de la cloche dont j'ai parlé plus haut, on jeta, comme d'habitude, des dragées dues à la libéralité d'un jeune vicomte, le parrain. Le garde particulier portait au cou, suspendue par un beau ruban, une vaste corbeille de dragées qu'il lançait à droite et à gauche, en marchant rapidement, suivi de la troupe des bambins. Mais voilà que son pied vient à heurter une pierre et l'homme, la corbeille, les dragées roulent à terre et sont vite couverts par l'essaim bruyant des gamins et des gamines qui recueillent à pleines mains les bonbons. Aux grands éclats de rire de la foule, le garde se relève sérieux et imperturbable, puis, pour faire voir qu'il est un homme de ressources, il montre *la réserve*, c'est-à-dire un gros sac de dragées dissimulé dans sa poche, et la distribution recommence.

Suivant l'usage aussi, un festin nous attendait, prêtres et notables, dans la grande salle du presbytère.

*
* *

Mais tout n'est pas joie et calme dans ce monde, l'homme ne vit pas toujours en paix sous son toit béni, au milieu de ses champs paisibles et fertiles.

Il faut parfois soutenir la gloire de son pays ou défendre le sol national. Il faut être soldat. De tout temps, dans tous les lieux, pour marcher à l'ennemi, les armées ont eu une bannière comme guide. Ce drapeau c'est le symbole de la patrie, de sa grandeur, de l'honneur du peuple. Autour de lui on se presse, on le défend, on meurt sous ses plis, s'il le faut. Ce signe chéri déjà sacré, la religion le sacre une fois encore. Rien de plus beau que cette bénédiction de nos étendards, en face de l'autel, dans le sanctuaire d'une basilique remplie de troupes brillantes et d'une foule de fidèles attentifs et émus.

On présente le drapeau au Pontife qui prie ainsi : Dieu éternel et Tout puissant, protecteur de tous et force de ceux qui vous implorent, sanctifiez par la bénédiction céleste cet étendard destiné à la guerre, qu'il soit une force contre les nations rebelles et ennemies, qu'il soit environné de votre protection et devienne terrible aux ennemis du peuple chrétien, qu'il affermisse le courage de ceux qui se confient en vous et l'espoir de la victoire, car c'est vous, ô Dieu, qui faites cesser les guerres et qui portez secours à ceux qui espèrent en l'assistance du ciel. »

L'officiant tend ensuite le drapeau à celui qui doit le porter ou même au chef des troupes. Dans une de nos grandes cathédrales nous avons vu un général venir s'agenouiller devant le Cardinal-Archevêque et

en recevoir le drapeau et l'accolade ; scène émouvante et vraiment solennelle. Le prélat dit : « Recevez cet étendard sanctifié par la bénédiction céleste, qu'il soit la terreur des ennemis de votre peuple et que Dieu, pour l'honneur de son nom, vous donne à vous-même la grâce de pénétrer avec lui vaillamment et sans blessures, au milieu des bataillons ennemis. »

Le drapeau du pays, l'étendard devient ainsi deux fois sacré.

*
* *

Pour nos affaires ou nos plaisirs nous quittons nos demeures et nous allons parfois au loin, non sans danger bien souvent. Que Dieu donc daigne nous bénir.

Voici la route ouverte devant nous, c'est le chemin moderne qui s'en va avec ses longues bandes de fer posées au milieu des plaines, dans de profondes tranchées, sur de hardis viaducs, dans de sombres tunnels. Sur les rails, entraînant une file de wagons qui contiennent des centaines de vies humaines, la locomotive filera comme une flèche. Un mince obstacle, ou bien un oubli, une distraction peut amener d'épouvantables catastrophes. Oh ! que les anges de Dieu planent donc avec leurs blanches ailes au-dessus du train rapide et qu'ils en éloignent les périls

et la mort ! Que la bénédiction de Dieu est bien à propos ici !

Devant la route de fer, le clergé précédé de la croix est arrêté et le ministre sacré lit les paroles de la liturgie dont voici un passage :

« O Dieu qui avez tracé pour les fils d'Israël un chemin solide à travers la mer et qui avez indiqué leur route aux Mages en leur donnant une étoile pour guide, accordez, nous vous en supplions, à nos prières, que tous ceux qui franchiront cette voie soient, par votre protection, à l'abri de tout péril et que, sous la conduite de votre ange, ils parviennent au but de leur voyage et ensuite au séjour du bonheur éternel. »

Devant la locomotive et les wagons le prêtre dit encore :

« Bénissez, ô mon Dieu, ces machines et ces chars, au moyen desquels la course est plus rapide, et gardez ceux qui s'en serviront. Que sains et saufs ils accomplissent leur voyage, qu'ils profitent avec joie des dons de votre miséricorde, de manière à ce qu'après le trajet de cette vie, ils méritent de se reposer dans le lieu de l'éternelle béatitude. »

La grande majorité des gens aime cette pieuse cérémonie et l'on monte avec plus de confiance dans ces wagons que la bénédiction a mis sous la garde particulière de Dieu.



Voyage sur mer maintenant.

On a construit un vaste bâtiment. Voici le vaisseau, il se dresse avec ses mâts, ses cordages et ses voiles... avec ses roues et la haute colonne de sa cheminée, c'est tout un édifice superbe mais qui ne doit pas rester immobile comme nos autres palais. C'est un palais flottant, il doit porter au loin ses habitants. L'espace est devant lui, non plus la terre solide, les vastes plaines et les monts ; c'est l'espace pour ainsi dire sans fin : l'Océan avec ses horizons sans bornes, avec ses flots verts qui moutonnent ou qui s'agitent. Voici la route du vaisseau devant lui, des lieues et des centaines de lieues.

La mer aura tantôt des ondes bleues et calmes, de douces brises, tantôt des vagues assombries, soulevées, hurlant sous les coups des rafales. Il faut qu'il résiste aux tempêtes, qu'il lutte, qu'il avance comme perdu à travers les ombres d'une nuit d'orage. Qu'il a besoin du regard bienveillant de la Providence, de la douce intervention de l'étoile de la mer ! Si une bénédiction spéciale est nécessaire, c'est bien pour le beau navire, novice encore.

La foule est là attentive et recueillie. Le Pontife ou le prêtre est là aussi et il dit :

« Seigneur écoutez favorablement nos prières, que votre sainte droite bénisse ce vaisseau et tout ce qu'il portera, comme vous avez daigné bénir l'arche de Noé, voguant sur les eaux du déluge. Tendez-leur votre main comme vous l'avez tendue à saint Pierre, marchant sur les flots. Envoyez-leur du ciel votre ange qui les guide et les délivre toujours de tous périls; qu'après avoir terminé heureusement leurs affaires, vos serviteurs reviennent à leurs foyers, pleins de joie. »

Puis l'officiant parcourt le nouveau navire en l'aspergeant d'eau bénite et en le mettant, par un dernier souhait, sous la protection du ciel.

Alors, confiant en la bénédiction de Dieu, le vaisseau déploie ses voiles, ou plutôt ses vastes ailes, il prend son vol le grand oiseau de mer.

CHAPITRE XV

STELLA MATUTINA

1^{er} mai.

I

Quand la nuit s'étend triste et morne
Sur les forêts et les cités,
Dans les cieux, sur la mer sans borne,
Le marin sur les flots troublés,
Le voyageur dans la détresse,
Celui que la douleur oppresse,
Le blessé que fuit le sommeil,
Tous ceux que les soucis dévorent,
Tournés vers l'Orient, implorent
Le premier rayon du soleil.

Avant que l'aube ne réponde
Aux prières des malheureux,
Avant que les déserts de l'onde,
Ne resplendissent de ses feux,
Avant que le ciel ne se dore
Des jeunes reflets de l'aurore,
Que celui qui créa le jour,
Appelant la terre endormie,
Ne lui rende l'esprit de vie
Dans un nouveau souffle d'amour,

Avant qu'aucun jet de lumière
Ne trahisse l'heureux instant,
Un astre doux et solitaire
Se lève et brille à l'Orient.
Il apparaît sur l'azur sombre,
Il commence à dissiper l'ombre
Dont il vient annoncer la fin ;
C'est l'astre de la renaissance,
C'est l'étoile de l'espérance,
La blanche étoile du matin.

C'est elle... le pasteur salue
Le brillant messenger de Dieu ;
L'ombre pâlit, déjà la nue
A ceint l'auréole de feu.
L'aurore, de reflets d'opale,
Couvre sa robe virginale,
Le Soleil, ainsi qu'un géant,
S'est élancé dans sa carrière,
Il inonde de sa lumière
Les abîmes du firmament.

Tout revit : l'oiseau recommence
La longue trame de ses chants,
La brise souffle et se balance
Dans les feuillages frémissants.
Le rameau courbé se soulève,
La tête des fleurs se relève,
Le ciel pur se peint dans les eaux,
L'herbe boit la fraîche rosée,
L'agneau revient à la vallée
Et l'homme reprend ses travaux.

C'est le bonheur et c'est la joie
Qu'annonçait l'astre du berger,
Le calme que le ciel envoie
Après les heures de danger ;

C'est le concert de mille vies
Qui rassemblent leurs harmonies
Comme un hymne à leur créateur,
C'est chaque être, dans son langage,
Qui jette son tribut d'hommage
Aux pieds de son divin auteur.

II

C'est là ton radieux symbole,
Marie, étoile du matin,
Prédite par une parole
Adoucissant l'arrêt divin.
En te montrant au Premier Père
L'éternel dit : Coupable, espère,
Je t'enverrai le Rédempteur,
Et c'est Elle, l'astre propice
Qui doit du soleil de Justice
Etre le doux avant-coureur.

Et chaque peuple, d'âge en âge,
Malgré les ombres de l'erreur,
Put entrevoir la double image
De la Vierge et du Rédempteur,
Puis, un jour, le chant du poète
S'unit à la voix du prophète,
Disant que le siècle est venu
Où naîtra de la Vierge-Mère
Le Sauveur promis à la terre,
L'Enfant par le monde attendu.

La voici l'étoile bénie !
Le voici le divin soleil !
Du mensonge l'ère est finie
Et, secouant son long sommeil,
La race humaine tout entière
Ouvre les yeux à la lumière ;

Des débris du monde païen
La grâce, céleste rosée,
Sur la terre renouvelée
Fait naître le monde chrétien.

III

Mais chaque âme est un petit monde
Où luttent l'ombre et le soleil ;
Le péché c'est sa nuit profonde,
La grâce son brillant réveil.
Que cette nuit a de ténèbres,
De transes, de clameurs funèbres !
La mer, se brisant sur ses bords,
Quand sur elle a fondu l'orage,
N'est encore qu'une pâle image
D'un cœur qu'agitent les remords.

Pour guide une clarté trompeuse,
Pour mets le miel empoisonné
Des faux plaisirs, l'onde fangeuse
Des voluptés... il n'a trouvé
Que cela sur la sombre route
Où l'ont mis le crime et le doute !
Doit-il du céleste avenir
Ce pécheur renoncer aux joies ?
Doit-il donc dans ses tristes voies
Errer toujours... doit-il périr ?

Non... il touche à la délivrance :
Au ciel ses yeux cherchant enfin
Un premier rayon d'espérance,
Trouvent l'étoile du matin.
Son cœur a reconnu Marie,
Vers elle il s'élance, il la prie,

Il a vers Jésus un soupir :
Du doute se fond le nuage,
Des passions s'éteint l'orage
Aux premiers pleurs du repentir.

Par le bain sacré rajeunie,
L'âme, avec l'habit nuptial,
Du froment des élus nourrie,
Reprend son éclat virginal.
A présent, que la vie est belle,
Et douce la route nouvelle !
Quels horizons ! Quelles splendeurs !
Qu'elle est féconde la rosée,
Changeant la terre desséchée
En sillons d'épis et de fleurs !

Tout revit... l'âme recommence
La riche trame des vertus,
Faites d'amour, de pénitence,
D'efforts pieux et assidus.
De la charité l'auréole,
De la chasteté la corolle,
S'épanouissent de nouveau.
L'ouragan, qui brisa les roses.
A passé... D'autres sont écloses,
Embellissant chaque rameau.

Ici, par dessus tout domine
De la Mère le nom chéri,
Son amour guide et illumine
Les premiers pas du converti.
Puisant sans cesse à cette source,
Joyeux il accomplit sa course ;
Marie est encor son espoir
Lorsque le soleil de sa vie
Descend... et c'est elle qu'il prie
En touchant l'horizon du soir.

Marie ! ô ma divine étoile
Qui m'as sauvé, qui me souris,
Dirige ma tremblante voile
Jusqu'aux rives du Paradis.
Par toi j'ai retrouvé le calme,
Par toi je saisirai la palme ;
Entrant dans l'éternel palais,
Sur les marches d'or de ton trône
J'irai déposer ma couronne ;
Heureux de t'aimer à jamais.

CHAPITRE XVI

LES PIEUSES MÉDAILLES

Une bien touchante coutume, pieuse et charmante vraiment et universelle, on peut dire, c'est celle de porter une médaille bénite. Les petites filles semblent plus gentilles avec leur belle médaille suspendue au cou par un ruban bleu ou rose.

Il est bien rare que les tout petits enfants n'en aient pas une attachée à leur collier de perles. Les grandes jeunes filles ne dédaignent pas, certes, cette sainte parure ou bien elles la placent à leur chapelet de nacre. Bon nombre même de messieurs, sans respect humain, la mettent à la chaîne d'or de leur montre.

Si vous avez fait quelque beau pèlerinage, lecteur, vous n'avez pas manqué de rapporter des médailles de Lourdes, de la Salette, de Paray-le Monial, pour vous et pour les autres. Ah ! j'en sais quelque chose.

Médailles argentées, médailles d'argent, voire même médailles d'or, vous en aviez toute une collection. Car il en faut pour tous : médailles argentées pour le menu peuple des bambins, médailles d'argent pour les grandes demoiselles de dix et douze ans, qui certes n'en accepteraient pas d'autres, médailles d'or pour vos amis auxquels décemment vous ne pouvez en offrir d'un métal inférieur. A votre retour ça été une pluie de médailles, mais vous avez été bien payé de vos attentions par le plaisir que vous avez fait. Combien de fois depuis n'avez-vous pas rencontré des bambins porteurs de vos présents ; ils cherchaient vite à leur cou et vous montraient qu'ils savaient apprécier vos dons, qu'ils ne les avaient pas perdus et que la médaille était là toujours bien fixée sur leur poitrine.

A peu de frais on fait des heureux.

Je le sais, il y a des gens qui traitent cela de puérité... C'est bon tout au plus pour les enfants. Remarquez qu'ils trouvent bien simple qu'un monsieur orne sa boutonnière d'un bouquet de violettes ou d'un œillet rouge... emblème politique, certes!... Ils tolèrent parfaitement qu'une demoiselle attache à son bracelet un porte-bonheur d'argent ou d'or, ornement parfois très extravagant.

D'autres regardent notre pieux usage comme une superstition, d'accord en cela avec les Protestants.

Quant à ces derniers, ils protestent toujours et contre tout, contre toutes les habitudes catholiques. Sous prétexte de réformer les abus, ils ont fauché à tort et à travers, ils se sont fait des temples vides et froids, un culte sans grandeur et sans poésie. Pour moi, j'aime bien mieux un arbre paré de son feuillage qu'un squelette végétal qui se dresse rigide et nu, dépouillé qu'il a été de ses belles feuilles vertes et de ses fleurs couleur de rose.

Je voudrais bien savoir ce que les uns et les autres entendent par superstition et en quoi un objet pieux, que l'on porte en évidence, peut offusquer les yeux d'un vrai croyant.

Eh ! mon Dieu ! c'est là tout simplement une marque d'affection, de dévouement au Sauveur et à son cœur sacré, ou à sa Sainte Mère, une affirmation de la confiance qu'on met en eux. Une médaille du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge ou celle d'un saint, que l'on porte sur soi, est une sorte de prière incessante adressée à nos protecteurs célestes. « Nous prenons vos livrées, nous nous mettons ainsi sous votre sainte garde, nous vous supplions de penser à nous, de nous accorder votre secours divin, ô Jésus, ou bien de nous protéger, de nous préserver des dangers, de prier pour nous, ô Notre-Dame de Lourdes, ô notre saint patron ! »

En quoi cela excède-t-il les bornes d'une dévotion

bien entendue, en quoi cela est-il contraire à une foi éclairée et à la raison?

*
..

Les Protestants ont prétendu que cet usage était récent dans l'Eglise. C'est là, selon eux, un de ces abus qui s'y sont introduits à la faveur *des ténèbres du moyen âge* et inconnus dans les premiers temps du christianisme.

Les théologiens catholiques leur ont démontré la légitimité des hommages rendus aux images comme aux reliques, c'était établir le droit. Quant au fait, on pouvait aussi le prouver par quelques passages des saints Pères et des auteurs ecclésiastiques des premiers temps.

Mais un argument sans réplique, c'est le fait de faire passer sous les yeux des Protestants, de mettre dans leurs mains des monuments authentiques des premiers siècles : des reliquaires et des médailles datant de l'enfance de l'Eglise.

C'est ce qu'a fait l'illustre archéologue italien le Commandeur de Rossi. Ses travaux sur des objets déjà connus mais peu étudiés et ses découvertes de nouveaux spécimens ne peuvent laisser de nuages sur cette question.

Qui ne connaît les grands travaux de M. de Rossi

et ses admirables découvertes dans les catacombes de Rome? Là il s'agissait surtout des monuments du culte public. Il s'agit ici des objets ou plutôt d'une classe d'objets appartenant au culte domestique, à la piété privée, c'est-à-dire des médailles de dévotion portées par les fidèles de la primitive Eglise.

Après avoir, en 1863, décrit les petits reliquaires portatifs, appelés « encolpia », qui se suspendaient sur la poitrine et qui renfermaient des reliques de martyrs, il publia, en 1869, ses études sur les médailles de dévotion portées par les premiers chrétiens.

Ce sont des médailles non point frappées, mais gravées en creux. Elles sont percées d'un ou deux trous ou même surmontées d'une petite boucle qui servait à les suspendre au cou. Elles sont aussi presque toutes un peu usées par le frottement.

M. de Rossi en a rassemblé beaucoup et il en a trouvé lui-même une quantité.

Il les classe en trois séries, car elles sont de trois époques : 1° les médailles de l'âge primitif, c'est-à-dire du temps des persécutions ; 2° celles de l'ère de la paix rendue à l'église ; 3° celles des premiers temps de l'ère artistique dite byzantine.

Inutile de reproduire ici les caractères qui servent à M. de Rossi à établir cette classification et les scènes représentées sur ces médailles, comme les croix de différentes formes suivant les époques, comme

les figures, par exemple, du *Pasteur avec son troupeau*, etc., etc... Disons seulement que ces médailles, comparées aux autres monuments chrétiens des premiers siècles, forment une suite de types ayant une analogie visible avec les fresques, les peintures, les mosaïques que l'on a trouvées dans les catacombes et plus tard dans les basiliques.

M. de Rossi prouve que ces médailles furent employées non seulement comme signe ou témoignage de la foi en Jésus-Christ ou à l'intercession des saints, mais encore que, presque toujours, elles servaient de véritables tessères de dévotion, c'est-à-dire de consécration personnelle faite à Dieu devant les autels et les sanctuaires célèbres des martyrs ou enfin de souvenirs des engagements contractés sur les fonts du baptême. Quand nous portons maintenant des médailles comme souvenir de pèlerinages, nous suivons donc un usage qui se rattache à ce qui se passait dans la primitive Église.

*
* *

Cette pieuse coutume si ancienne et si persévérante est-elle sans influence sur les mœurs ?

Les jeunes filles païennes portaient sur la poitrine une image obscène : un emblème d'un réalisme révoltant. Nos jeunes filles chrétiennes suspendent à

leur cou la médaille de la Vierge des Vierges. Quel contraste entre ces deux usages ! Quelles pensées pouvait jeter dans l'imagination des païennes le symbole honteux qu'elles portaient?... Au contraire, quelles saintes et suaves pensées ne doit pas donner à nos Vierges chrétiennes cette image de la Vierge sans tache qui ne parle que de pureté, de modestie, de chasteté !

*
* *

Ainsi de tout temps, dans l'Église, le culte public comme la dévotion privée, ont tenu ce pieux langage aux âmes pures. Et voilà des usages, reprochés aux catholiques comme une coupable innovation, les voilà qui se retrouvent parmi les chrétiens des catacombes ou du siècle des Constantins et ils nous sont attestés par des monuments irrécusables.

Admirable explosion du sentiment chrétien qui trouve, pour exprimer sa foi et son amour, un langage toujours le même, quoique toujours rajeuni de siècle en siècle !

Que l'incrédule, que le chrétien indifférent et frivole rient de ces dévotes pratiques, ils donnent ainsi la mesure de leur intelligence. Ils ne savent pas comprendre ce que la religion a de charme et montre de profonde connaissance du cœur humain dans ses plus

petites manifestations. Ils ne voient pas qu'elle est toujours grande et belle, soit qu'elle s'exprime par la magnificence de nos édifices sacrés, par les pompes de nos fêtes ou par l'éloquence de nos orateurs, soit qu'elle nous parle par la touchante prière de la femme du peuple ou par le geste enfantin de l'adolescente pressant sur son cœur la médaille de la Vierge immaculée, de même que le Dieu créateur est toujours admirable, soit qu'il lance les astres dans l'espace, soit qu'il cache l'insecte aux ailes d'or sous les gazons et les fleurs de la prairie.

CHAPITRE XVII

LES FÊTES DE LA JEUNESSE

Les plus touchantes et les plus belles de ces fêtes de la jeunesse, ce sont bien les premières communions. Dernièrement, j'en ai vu deux ou trois. Comme elles m'ont ému !

Ma pensée se reportait à vingt siècles en arrière, aux fêtes de la jeunesse païenne, à ces fêtes poétiques sans doute, mais fêtes d'un monde à jamais évanoui. Si profondes sont les différences entre celles-ci et les premières, qu'il me semblait que ce n'était pas vingt siècles, mais des millions et des millions d'années qui séparaient les deux mondes : le monde idolâtre et le monde chrétien.

La Grèce, avec son ciel de saphir, avec ses campagnes fleuries, ses montagnes neigeuses et aux noms harmonieux, avec ses rivages enchantés, était un cadre charmant pour les scènes brillantes des fêtes

païennes. Elles étaient gracieuses les vierges athéniennes, les canéphores, portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées. Aux fêtes de Bacchus, montés sur d'élégants chariots, les jeunes gens et les jeunes filles, couronnés de pampres, la coupe à la main, chantaient les louanges du dieu et se livraient à une joie dissolue. Voici le vaisseau qui porte à Delos les brillantes *Théories*, voici les deux chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles, couronnés de laurier, qui, auprès du temple d'Apollon, exécutent les danses sacrées. A Chypre, voici encore la jeunesse aux fêtes licencieuses où l'on honore la déesse d'Amathonte. « De jeunes filles demi-nues, dit l'auteur des *Martyrs*, dansent dans un bois de myrtes autour du voluptueux édifice, de jeunes garçons... chantent en chœur la veillée des fêtes de Vénus... »

Oh ! voilà bien le monde antique, voilà les nobles plaisirs, les purs enseignements qu'on offrait à la jeunesse !... Rien du ciel, rien qui élève l'âme !... On jette les rênes sur le cou de cette jeunesse fougueuse ; voilà les désirs coupables excités, les appétits grossiers poétisés, les passions avivées, excusées, divinisées !... La terre, rien que la terre avec ses jouissances les moins pures, et rien d'en haut.

*
* *

Et maintenant voyez-vous cette double file, ces

deux chœurs d'adolescents et d'adolescentes.... ils s'en vont vers l'église, vers le temple du Dieu de toute pureté. Recueillis et modestes, mais heureux et doucement émus, les jeunes gens portent, comme symbole de la blancheur de l'âme, un brassard à frange d'argent ; les jeunes filles sont entièrement vêtues de blanc, avec de longs voiles, c'est l'emblème de leur pureté virginale. Une couronne de roses blanches orne leur tête. Oh ! elles sont bien autrement belles et intéressantes que les canéphores athéniennes.

Pour recevoir la charmante théorie, la théorie chrétienne, le temple s'est embelli : les autels sont chargés de fleurs, les bougies resplendent, l'orgue déroule ses douces symphonies. Le Saint-Sacrifice commence devant ces enfants agenouillés et priant avec une ferveur inaccoutumée. C'est en effet le grand jour, c'est l'heure depuis longtemps attendue.

Toutes les ardeurs de ces jeunes âmes, purifiées et embellies par la ferveur, s'épanouissent ; les vœux les prières s'échappent de tous ces cœurs pour monter vers le ciel, comme les parfums s'échappent des masses de fleurs de l'autel, et la fumée embaumée des encensoirs.

A un moment les nouveaux communicants s'avancent, un cierge festonné à la main, et se présentent à l'offrande ; c'est comme le prélude de la commu-

nion, comme les fiançailles de toutes ces âmes avec l'époux divin. Puis le tabernacle s'ouvre, Dieu fait un pas vers ses petits enfants, il les invite à approcher, il les appelle par la voix du prêtre dont l'allocution simple fait couler bien des larmes dans la nombreuse assistance. Enfin Dieu descend dans ces cœurs chastes... Ce n'est plus une scène de la terre, c'est une scène du ciel d'une grandeur et d'une beauté qu'on fait bien de ne pas tenter de décrire. Taisons-nous, car c'est dans un silence profond que les enfants savourent ces premières émotions sacrées et tout ce bonheur surhumain.



Le soir, autre scène touchante et d'une haute portée morale. On mène, sur deux longues files, les jeunes communiantes aux fonts du baptême et là, solennellement, en présence de leurs parents et de leurs amis, ils font leur profession de foi catholique et renouvellent les promesses faites jadis pour eux : promesse de résister aux attraites du mal et de renoncer aux joies coupables, promesse d'attachement à Dieu et à sa loi.

Ils reviennent, et, devant l'autel de Marie, par la bouche d'une des petites communiantes, ils se consacrent à la Reine des Vierges.

Quelles traces profondes, quelles empreintes ineffaçables ces moments-là laissent dans les âmes ! Il ne sera jamais oublié ce jour-là.

*
* *

Quelles impressions, quels souvenirs et quel bonheur intime rapportaient les jeunes filles de la Grèce des fêtes d'Amathonte ?... je vous le demande... ah ! grand Dieu !

Mais quels souvenirs purs, saints et embaumés rapportent, de l'autel eucharistique, nos vierges chrétiennes !

Comparez.

Voilà les fêtes de la jeunesse aux jours les plus brillants du paganisme.

Et voilà les fêtes de la jeunesse dans tous les siècles chrétiens.

CHAPITRE XVIII

NOS CROIX

Qu'elle est belle la croix sur les flèches aériennes des cathédrales, sur les dômes de Saint-Pierre de Rome, sur les coupoles dorées des églises byzantines ! Comme elle resplendit aux rayons du matin, comme elle se détache là-haut sur l'azur ou sur les nuages blancs qu'elle semble toucher !

La croix, autrefois humble et cachée dans les catacombes, s'est élancée dans la pleine lumière ; elle domine, elle se tient entre le ciel et la terre, pour jeter au ciel ce cri de la terre : *Gloria in excelsis Deo*. Oui, là-haut, au milieu des airs, elle est le signe de la victoire de celui qui a rétabli les rapports de la terre avec le ciel, rompus par le premier péché. Gloire à Dieu ! maintenant que l'ordre est rétabli et que Dieu peut sourire à la terre purifiée et rajeunie par le sang de son fils.

Elle dit aussi: *In terra pax hominibus*: elle étend ses bras vers l'Orient et l'Occident comme pour embrasser le monde, et de ses deux bras la rosée de la grâce divine descend et la paix aussi pour les hommes de bonne volonté.

Les générations passent à ses pieds et elle, la croix, elle restera là aussi longtemps que l'édifice sacré qui la porte, triomphante, vénérée, aimée par les hommes, agréable aux yeux de Dieu. Elle est là, trait d'union sublime, entre le Dieu Tout-Puissant et l'homme plein de misères et de faiblesses.

Encore une fois, qu'elle est belle, là-haut !

Tout ce qui s'élève, œuvre de Dieu ou œuvre de l'homme, semble un piédestal naturel pour la croix.

On s'attend à la trouver et on la trouve souvent, sur les cimes solitaires, au-dessus des nuages.

Et c'est une magnifique idée d'avoir, sur les hautes colonnes, sur les obélisques dressés par le paganisme, placé la croix victorieuse de l'idolâtrie, la croix libératrice du monde. Ainsi la salue-t-on resplendissante sur les places de nos capitales, de Rome surtout, comme on la salue triomphante des superstitions sur les hauts menhirs de l'Armorique.

Le Mahométisme place aussi sur le faite de ses monuments un signe symbolique: le Croissant. Que veut-il dire? On se le demande et l'on n'est pas d'accord sur sa signification. Après tout, ce n'est qu'un

emblème, une espèce de signe héraldique ; la croix, au contraire, on peut le dire, est un fait. La croix, c'est le lit où le Christ sauveur a expiré ; elle nous rappelle que le Verbe divin s'est fait homme et qu'il a versé son sang pour nous tous. Le croissant, ce signe renouvelé du croissant égyptien d'Isis, du croissant grec de Diane, pourquoi l'a-t-on choisi?... Les sectateurs du Prophète l'adoptèrent, dit-on, pour signifier que leur empire est éternel.

Qu'est-ce que cette affirmation d'une espérance orgueilleuse ? que dit-elle à l'âme ? Au contraire, un regard sur la croix doit nous remuer jusqu'au fond du cœur ; amour, reconnaissance et aussi repentir et effort vers le bien : voilà ce qu'elle nous crie.

On a dit : les minarets sont des doigts qui montrent le ciel. Soit... Mais le clocher, surmonté de la croix, nous le montre bien plus éloquemment.

Un jour, qui n'est pas éloigné peut-être, il disparaîtra le croissant, ce signe de l'abaissement et de la décadence, de dessus les dômes de Sainte-Sophie, si longtemps profanée, et la croix y remontera. Comme un autre soleil, elle rayonnera au-dessus de la ville de Constantin, au-dessus des rivages enchanteurs et des flots bleus du Bosphore.

Ce jour rappellera celui où la Croix est remontée sur les toits de l'Alcazar de Séville d'où les armes du pieux roi Alphonse venaient d'en chasser le Croissant

et en poursuivaient les derniers défenseurs affolés.
Salut à la Croix !

*
* *

Mais ce n'est pas seulement sur nos grands édifices qu'elle attire nos regards, proclame nos croyances et nous parle de Dieu. Le Christianisme a voulu la mettre partout, sous tous les yeux, afin qu'elle rappelle aux hommes, à chaque pas, leurs destinées éternelles.

Au milieu des rues de nos villes, sur nos places, on trouvait et l'on trouve encore des croix, vrais petits monuments, œuvre des aïeux ou des contemporains. Le marbre et la pierre, le fer et le bronze ont pris souvent, sous la main de l'habile ouvrier, l'aspect le plus gracieux, le plus artistique. Une belle croix, dans le voisinage de la maison paternelle, devient pour nous un charmant souvenir d'enfance qui nous sourit toute la vie.

Mais ces croix, elles sont bien plus parlantes peut-être, plus poétiques dans nos campagnes.

Nous ne pouvons sortir sans les rencontrer sur les grandes routes, auprès des sillons ou de la mer, au bord des précipices, à l'entrée des bois, dans les carrefours, sur les coteaux ou au fond des vallées.

Dans les grandes plaines nues d'une région du

Bas-Berry, qu'on nomme *la Champagne*, une longue croix de bois vous apparaît de bien loin et vous guide dans des sentiers à peine tracés. On l'indique, comme un point de repère, aux étrangers passant par là.

Dans d'autres contrées plus riantes et plus boisées, après avoir suivi un chemin herbeux serpentant entre des buissons de prunelliers et d'aubépine, à un détour, vous vous trouvez en face d'une croix jadis peinte et toute vermoulue. Le petit tertre moussu où elle est plantée, les branches du chêne ou de l'alisier qui la dominant vous invitent à vous reposer là un instant, à y rêver et mieux à y prier.

Ailleurs on trouve la croix au milieu d'une pelouse dont le tapis d'émeraude est parsemé de champignons de toutes couleurs, de touffes de fougère et de genêts. Les blanches brebis y paissent et le petit berger qui les garde s'assied volontiers au pied de la croix, tout exprès, dirait-on, pour compléter un tableau champêtre des plus riants.

J'en ai vu une, une fois, à l'entrée d'une châtaigneraie dans la haie de laquelle s'espaçaient des pommiers et des ormeaux. La croix était ombragée par les vastes rameaux d'un orme séculaire, elle avait pour base une large pierre plate. Une jeune mère, occupée à recueillir des pommes avec d'autres femmes, avait couché son enfant, enveloppé dans un ta-

blier, sur la grande pierre. Le bébé blond et rosé dormait profondément ; il avait passé, autour de la croix, son petit bras potelé, comme pour se retenir. Quel joli tableau que cet être innocent sommeillant à l'abri de la croix et sous les ailes invisibles de son ange gardien !

A l'entrée d'une forêt, à l'angle de deux allées sombres, se dresse une croix de bois. Le voyageur, qui va s'engager dans ces obscures profondeurs n'est pas fâché de rencontrer le signe du salut et de se mettre sous la sauvegarde de la divine Providence.

Presque toujours on trouve une croix dans les carrefours. Ces deux chemins qui se coupent sont déjà une croix ; c'est ce qu'expriment plusieurs langues : l'espagnol, entre autres, où un carrefour se nomme *la encrucijada*. Il est tout naturel donc d'y placer l'arbre sacré. C'est peut-être même là qu'on a commencé à élever des croix. En effet, notre carrefour est le *quadrivium* antique ; or, chez les païens, le *quadrivium* était consacré à Mercure, on y plaçait sa statue. Chez les Gallo-Romains convertis on consacra le carrefour au vrai Dieu en y plantant une croix.

C'était suivre les exhortations de saint Grégoire le Grand : « Partout, disait-il aux chrétiens, où vous trouverez un temple païen ou un simulacre des idoles, élevez-y une basilique dédiée au Sauveur. »

Une prière devant la croix du carrefour récon-

fortait le passant. C'est aussi une indication : le bras droit de la croix, disait-on au voyageur, vous indique le sentier qui mène à telle bourgade, le bras gauche à telle autre.

Sur les rochers qui dominant un précipice, un gouffre ou un torrent aux ondes furieuses, la croix se dresse et avertit du danger. Heureux celui qui suivra toujours l'étroit sentier où elle est plantée, l'étroit sentier aussi de la vertu où la croix seule sert de guide.

Dans des sites moins sauvages, à une place plus attrayante, on la trouve encore : c'est auprès d'une fontaine, dans un demi-cercle de beaux arbres. L'eau pure de la source, sa fraîcheur, invitent le voyageur à un moment de repos, au pied du signe du salut. N'y a-t-il pas ici de touchantes harmonies entre les choses de la nature et le surnaturel?... Voulues ou non par ceux qui ont planté la croix, elles nous frappent : des deux côtés, du côté humain et du côté divin, il y a ici paix, douceur, repos, rafraîchissement. — Cette fontaine est souvent le rendez-vous des bergères dont les troupeaux paissent aux environs. L'ombre des arbres et la fraîcheur de la source les y retiennent ; elles y devisent gaîment tout en festonnant ou en filant la poétique quenouille, là où l'on daigne encore filer comme au vieux temps.

Quelquefois, sur le socle en pierre de la croix de la

fontaine — noble attention de la charité catholique — il y a une tasse de fer pour que le voyageur étanche sa soif. Il y avait même un usage plus touchant encore : quelques-unes de ces croix avaient un trou dans la pierre, c'était un véritable tronc pour les pauvres. Les passants y déposaient leur obole, le mendiant la recueillait ou n'y prenait que ce qui lui était nécessaire. Les voleurs mêmes respectaient les sous de la croix et auraient cru faire un sacrilège en les dérobant au pauvre vieux ou à la veuve indigente.



Nos croix des campagnes, presque toujours, sont peintes de vives couleurs tranchant souvent sur ce qui les entoure : vertes au pied d'une roche grisâtre, ailleurs blanches, couleur d'azur ou de vermillon sur les fonds de verdure. Elles donnent habituellement leur nom au lieu où elles se trouvent, et l'on dit : le carrefour de la croix blanche, de la croix rouge, le chemin de la croix verte. Très souvent encore on ne se contente pas de ce simple ornement. Dans bien des contrées on ajoute aux croix tous les instruments de la Passion. La lance et un bâton portant l'éponge se croisent sur le devant de la croix. Sur le point d'intersection du tronc et des bras, figure un cadran,

puis les tenailles et les clous. Tout en haut se tient le coq rappelant celui qui chanta quand Pierre renia son maître. D'une des traverses prend la lanterne rappelant celles que portaient les juifs quand ils vinrent arrêter Jésus ; de l'autre, le marteau qui enfonce les clous dans les mains divines.

Tout cela est sculpté plus ou moins élégamment par des artistes de village et peint par eux. Quelques braves charrons ont cette spécialité dont ils sont fiers.

J'avoue que, pour mon compte, ces œuvres naïves me charment bien plus que beaucoup d'œuvres artistiques de nos grandes villes.

Mais j'aime peut-être encore mieux rencontrer une vieille croix fendillée, tout usée par le temps et n'ayant d'autres ornements que les mousses et les lichens qui la couvrent. Bien des années ont passé sur elle et elle s'est un peu penchée sous les coups répétés des grands vents. Elle nous parle des aïeux qui l'ont plantée, des générations qui l'ont saluée et l'ont vénérée. Il est vrai cependant que les croix neuves, toutes brillantes de leurs fraîches couleurs, nous parlent de la foi de nos contemporains, de cette foi qu'ils ont reçue de leurs pères et qu'ils gardent encore vive et agissante. En passant tour à tour devant celles-ci et devant les vieilles croix mous-sues, les sensations sont différentes, mais toujours agréables et consolantes.

Mentionnons aussi une très pieuse coutume. A ces croix des carrefours et des chemins, à celles de l'entrée des bourgs, on remarque une quantité de petites croix de bois, grossièrement taillées.

Quand on porte un mort à l'église, si l'on passe devant la croix du chemin, on laisse au pied ces petites croix de bois. Le convoi s'arrête et l'on prie un instant pour le trépassé. Ah ! il a passé là bien souvent, il s'y est reposé, il y a prié pour ces défunts dont les croix s'y étaient accumulées. On prie maintenant pour lui, et sa petite croix toute neuve invitera ses amis et même les inconnus à réciter pour lui un *De profundis*.

Oublierai-je maintenant ces croix monumentales de l'Auvergne et du Forez, ces grandes croix en pierre de Volvic, à l'aspect sévère, dures et solides comme les montagnards de ces contrées et comme leur foi robuste ?

Oublierai-je surtout ces calvaires de Bretagne, vrais monuments élevés par la piété et par l'or des paroisses ?... Sur la lande solitaire ou mieux encore à quelques mètres de la mer, ils se dressent immobiles devant les flots toujours agités, symbole des fortes croyances que n'atteignent point les agitations des fausses doctrines et les orages des passions.

Qu'il est poétique, le calvaire au bord de l'Océan !

Un jour, aux environs du Croisic ou de Batz, nous

passions devant un calvaire. Une troupe d'enfants était sur les marches : les plus petits y prenant leurs ébats au soleil ou s'accoudant sur le mur d'appui qui environne les degrés ; quelques autres, gravement assis et regardant la mer. Deux ou trois étaient coiffés du bonnet rouge, bonnet traditionnel qu'on portait en Bretagne bien avant que les jacobins s'en soient parés. Le plus grand des enfants était là, calme, doucement sérieux comme on l'est dans son pays ; ses regards erraient sur les flots, et sa pensée aussi s'égarait sans doute dans je ne sais quelles rêveries. Ils étaient charmants, ces jeunes Bretons, rêvant ou folâtrant là où leurs pères avaient folâtré et rêvé. En entendant nos voix, à peine s'ils tournèrent la tête, mais à notre approche, un grand silence s'établit parmi eux, et quand nous nous avançâmes vers le calvaire, ils se tinrent debout, immobiles, les plus grands s'agenouillèrent avec nous, leur bonnet à la main. Ils paraissaient contents de nous voir prier au pied de leur croix, comme font les bonnes gens de la Bretagne. Quel silence !... rien que le bruit des vagues sur la côte, bruit monotone mais majestueux comme celui d'une voix solennelle, sans inflexions, qui parlait de quelque chose plus grand que la mer, plus grand que le monde... de l'Infini, de Dieu.

Oui, le langage de nos croix est tour à tour solennel et touchant, grave ou gracieux, toujours plein de nobles enseignements ou de suave poésie.

Cette croix du chemin n'est-elle pas une prédication partout retentissante, plus éloquente que les livres et les discours, plus écoutée parce qu'elle est populaire, simple et à la portée de tous.

Que nous dit-elle? Qu'on me permette de me citer moi-même en transcrivant ici quelques phrases d'un de mes petits livres :

« Elle dit au pauvre et au malheureux courbé sous le poids de la vie que son Dieu aussi a porté la croix. A l'homme du monde enivré d'amusements et dont les frivoles pensées ne prennent jamais la route du ciel, elle lance un sévère regard et elle crie que le but de la vie n'est pas le plaisir. Elle se dresse tout à coup sinistre et menaçante devant celui qui médite le crime ou qui vient de le commettre... Elle apparaît au contraire consolante et amie au passant fatigué ou au cœur chagrin et leur murmure doucement que le Sauveur n'a pas même reposé sur la croix son front ceint d'épines, mais qu'il règne maintenant dans la gloire et que, comme lui, ceux qui pleurent seront un jour consolés. »

Je m'arrête ici, ce sujet si fécond nous conduirait trop loin. Je dirai un mot peut-être, une autre fois, des croix élevées pour perpétuer le souvenir d'un événement tragique ou d'un fait historique, en signalant deux ou trois croix érigées dans ce but.

Il y a des gens que la vue d'une croix sur nos places ou sur nos chemins offusque ; il y a des sectaires qui voudraient les faire disparaître.

Cela se conçoit.

Certes, on pourrait les renverser, ces emblèmes sacrés, et en disperser les pierres ; on pourrait les abattre, nos vieilles croix de bois, et les brûler. On l'a fait en 93, en bien des lieux, mais aussi, comme on l'a fait après l'orage révolutionnaire, on les relèverait. Il y a encore du marbre et du granit dans nos carrières, il y a encore des chênes dans nos forêts et il y aurait encore des bras pour tailler des croix nouvelles, il y aurait des fêtes pour les inaugurer et des cœurs pour les aimer.

CHAPITRE XIX

LES REPOSOIRS DE LA FÊTE-DIEU

Soleil splendide, printemps magnifiquement épanoui, douces brises, verdure partout, joyeux carillons, foule parée et animée, rues jonchées et pavoisées, bannières flottant au vent, corbeilles de roses, vapeur d'encens, reposoirs fleuris, embaumés... c'est la Fête-Dieu. Ah ! le beau jour dans nos souvenirs d'enfant, souvenirs qui ne peuvent s'effacer, car ils sont encore et toujours renouvelés ; c'est toujours parmi nous la pompe traditionnelle de la procession. Oui, toujours, attendu que je ne compte pas nos deux principales villes d'ici, où les édiles sectaires appuyés par une majorité de niais, ont interdit les processions de la Fête-Dieu, malgré le vœu des populations.

Je ne veux pas m'aventurer à décrire cette fête

touchante... le *Génie du christianisme* est là. Ce serait bien inutile, bien téméraire, à peu près absurde d'écrire là-dessus une pauvre page après les deux pages magnifiques de Châteaubriand.

Mais je m'arrêterai un instant devant le reposoir, « cette tente de lis... cette arche de feuillage » qu'on a dressée pour Dieu.

Douce image d'autrefois, douce image d'aujourd'hui!



Dans une petite ville, dans un bourg, c'est une grande affaire d'élever un reposoir. On se prépare quelques jours d'avance ; il y a rivalité entre les différents quartiers ; c'est à qui fera œuvre plus belle. Là on déploie plus de richesse, ici plus d'élégance et de bon goût ou même plus de gracieuse originalité. On choisit soigneusement l'emplacement ordinairement au milieu d'une vaste place ou dans un carrefour. Parfois, quand le temps est incertain, on s'installe sous l'abri d'une porte cochère ; alors patiemment, paisiblement, sans peur des ondées, on construit un ingénieux édifice. Dans les campagnes dès l'aurore, dans les villes dès la veille, les hommes vont couper, dans le bois voisin, de grandes branches d'arbres. Déjà les enfants sont allés dans les blés

cueillir à pleines corbeilles les ponceaux vermeils, les bluets azurés, les corolles rosées de la nielle et dans la prairie, les blanches marguerites. Les petites filles ont enfilé ces fleurs, de longues guirlandes sont prêtes. Les festons de bluets et de feuilles de lierre se dessinent en larges dents sur les draps blancs qui forment la tente ; les branches de chêne et d'ormeau, d'if et de sapin surmontent le tout comme un berceau planté là, dirait-on, depuis des années. Il y a de blancs pilastres : les guirlandes de bluets y circulent pour figurer des colonnes torses ; d'autres fois, les piliers sont entièrement recouverts de mousse.

On donne quelquefois au reposoir une forme originale. Avec de grands blocs apportés de la forêt, on dresse un amas de rochers tapissés, pour tout ornement, de plantes grimpantes, de lierre, de mousse. Tout en haut, des branches d'églantier, qui semblent avoir poussé dans les fentes des rocs, se courbent et s'arrondissent pour former un trône parfumé où doit reposer le Dieu créateur et sauveur.

Quand le grand travail de construction est fini par les hommes, c'est aux femmes à orner le reposoir. Tout a été préparé. Une niche élégante en fil de fer est recouverte de fine mousseline, de dentelles sur lesquelles courent quelques légères guirlandes de clématite et de jasmin entrecoupées de myosotis ou de véronique aux étoiles d'azur. L'autel est revêtu

de ses blanches draperies. Parfois le devant de cet autel est un grand cadre en planches où, sur une couche de terre glaise, on a formé, avec des fleurs de mille nuances, une mosaïque aux élégants dessins, aux brillantes arabesques.

On a réuni, dès le matin ou dès la veille, les fleurs offertes avec empressement et enlevées à tous les parterres. Quelle moisson embaumée et variée !

Parmi les vases qui vont contenir ces fleurs, on a ce que les maisons modestes et les maisons riches possèdent de plus précieux : parfois de vieux vases de faïence de Nevers et d'autres fabriques connues et même de faïence du Japon. Pour les bouquets les plus légers, on a les grands gobelets d'argent et de vermeil gardés depuis des siècles dans les familles. Là aussi, on voit paraître les flambeaux artistiques argentés ou dorés du temps de Louis XIV et de Louis XV.

Les œillets et les lys, les roses et les jasmins emplissent les vases et embaument l'air.

Un vieux et curieux tapis ou un riche tapis moderne couvre le marchepied et les degrés. Deux casolettes de cuivre sont placées là avec des charbons ardents sur lesquels on jettera l'encens quand le Saint-Sacrement approchera.

On a mis à contribution les jardins et les terrasses des maisons bourgeoises. De chaque côté, sur les de-

grés, on a placé lès grands pots vernissés où s'épanouissent les belles plantes d'ornement au grand feuillage ou aux larges bouquets ; les boules-de-neige, l'hortensia avec ses grosses pelotes rosées, l'hémérocalle avec ses longs calices à peine entr'ouverts en cette saison, puis les aloès et les cactus.

En avant on a formé une avenue en alignant les caisses vertes d'où s'élancent les lauriers roses, les citronniers et les orangers avec leurs pommes d'or, les grands myrtes au délicat feuillage, les grenadiers avec leurs fleurs de pourpre.

Quelquefois on ajoute un ornement de fantaisie : un jet d'eau, dont la petite colonne irisée retombe, en blanche écume, dans une vasque où se jouent des poissons rouges.

J'ai vu une fois un Moïse, bien drapé dans son costume oriental et frappant le rocher avec sa verge. Le filet d'eau, qui glissait le long de la pierre, allait former un étroit ruisseau tout bordé de mousse et se perdait sous les marches de l'autel.

*
* *

L'heure de la procession est arrivée. Les rues sont parsemées de petites branches vertes, de joncs, de longues feuilles d'iris, de fenouil et de romarin. Les maisons sont pavoisées, des draps blancs sont tendus

partout, ornés, çà et là, de bouquets de roses et souvent de grosses guirlandes de verdure. Les cloches annoncent le départ du pieux cortège ; la bannière de la paroisse paraît d'abord, puis la bannière blanche de la Vierge, dont des jeunes filles tiennent les cordons ; la croix les suit avec les enfants de chœur. Devant le dais, des clercs balancent l'encensoir, et des petites filles portent, suspendues au cou, des corbeilles de fleurs effeuillées. Elles se retournent de temps en temps et sèment de roses le chemin du divin Triomphateur, tandis que les encensoirs font monter devant lui ces petits nuages parfumés, symbole de la prière et des hommages de la foi et de l'amour.

Assez souvent une scène naïve attire vivement l'attention. Devant les clercs qui encensent et les mignonnes jeteuses de fleurs marche un petit saint Jean-Baptiste avec le costume traditionnel. Une peau de mouton couvre ses épaules, il a les bras nus. D'une main il porte une mince et longue croix avec sa banderole ; de l'autre, il tient en laisse, au moyen d'un ruban bleu, un agneau bien blanc, la sonnette au cou. Pour faire le pendant, voici une sainte Madeleine de quatre ou cinq ans. Ses beaux cheveux tombent, en flots blonds, jusqu'à sa ceinture. Elle est bien recueillie, on le lui a recommandé, mais il faut dire qu'elle ne paraît pas très repentante de ses gros

péchés, la contrition n'est guère empreinte sur ses jeunes traits. Ah ! elle a bien raison, notre petite Madeleine, puisque son âme est aussi blanche que sa robe et son cœur aussi pur que ses yeux bleus.

*
* *

On arrive à la station et l'on entonne l'*Ave verum* ; puis les chants sont suspendus. L'officiant fait monter vers Jésus, caché sous les voiles de l'hostie, trois nuages de suave encens. Le peuple est à genoux, il attend la bénédiction. Un grand silence, silence solennel, règne parmi cette foule, comme *le silence des grandes mers dans un jour de calme*, a dit Chateaubriand ; ou plutôt c'est le silence qui s'établissait, au désert, parmi les foules, quand Jésus, se tournant vers elles, allait parler ou quand il élevait ses mains divines pour les bénir.

Le prêtre monte les degrés, il saisit le radieux soleil d'argent, il l'élève et trace le signe de la croix au-dessus de toutes ces têtes inclinées. Les cœurs sont émus ; la jeunesse, les vieillards, les hommes, les mères et leurs petits enfants ont reçu la bénédiction du Créateur, du Maître ; les flots abondants des grâces célestes sont descendus dans les âmes.

La procession reprend son cours, les chants retentissent de nouveau, et Jésus, suivi de ses adorateurs, va

dans un autre quartier, à un autre reposoir, recevoir encore des hommages et répandre encore des bienfaits.

Pendant que les rangs se reforment, chacun jette un regard sur l'autel champêtre, se demandant si le reposoir de là-bas pourra bien égaler la splendeur de celui-ci.



A peine est-on sorti de l'église que la plupart, et surtout les enfants, reprennent la route parcourue pour voir une fois de plus les belles choses aperçues un instant. Ceux qui ont élevé les reposoirs sont fiers de cette curiosité : ils se contentent d'éteindre les bougies et ils laissent pendant quelque temps l'autel intact, afin que la foule puisse l'admirer à loisir. Les félicitations ne leur manquent pas. Et chacun reprend le chemin du logis en appréciant et en vantant le genre de beauté de chaque reposoir.

C'est un beau jour, c'est une belle solennité, qui a occupé la ville des heures entières, qui a jeté de pures joies dans toute une population.

J'ai négligé les magnificences qu'étaient ce jour-là nos grandes cités. C'est devant les reposoirs de nos campagnes et de nos petites villes que je me suis arrêté. C'est le peuple surtout que j'ai voulu voir à l'œuvre, faisant fête à son Dieu indulgent et aimable : au *bon Dieu* enfin.

Et c'est de ces joies-là, de cet enthousiasme-là qu'ils sont jaloux, les petits despotes qui interdisent les processions !

Bah ! leur bêtise est éternelle, sans doute, mais leur triomphe est de courte durée. Leur obéissance au mot d'ordre maçonnique est parfaite, mais ils finiront par obéir à d'autres. Déjà les vœux des populations, courageusement exprimés, font baisser pavillon à la libre-pensée : on revient aux processions. Les reposoirs continueront à fleurir et à réjouir l'âme du peuple, comme les fleurs des parterres, comme les fleurs des champs et celles des prairies continueront à s'épanouir, à embellir nos campagnes, à réjouir nos yeux.

CHAPITRE XX

LES FEUX DE SAINT JEAN ¹

Les feux de saint Jean-Baptiste : voilà un usage, une cérémonie, une antiquité qui, ainsi que beaucoup de pratiques religieuses populaires, tend à disparaître, dans nos contrées du centre du moins. Dans le Haut-Berry on n'en trouve plus guère de traces, si ce n'est dans quelques paroisses du religieux Sancerrois. Vers les bords de la Creuse, quelques contrées du Bas-Berry, de la Touraine et du Poitou y sont restées fidèles, ainsi qu'une grande partie du département de l'Indre.

Sachons reconnaître et rejeter ce qui est de la

1. Ce chapitre n'est pas de moi ; il a été écrit par un de mes amis, M. Barreau (du Rocher), archéologue distingué, auteur du *Guide dans la cathédrale de Bourges*, ouvrage très intéressant. M. B... du R... a bien voulu me permettre de l'insérer ici. Je n'aurais pas mieux et même si bien fait.

superstition, mais laissons aux populations croyantes et religieuses des pratiques que l'Eglise n'a jamais condamnées, qu'on a méchamment ou maladroitement travaillé à discréditer et à déraciner. « Les petits présents entretiennent l'amitié », les petites pratiques religieuses populaires conservent l'amour des grands devoirs. Laissons aux braves gens l'espérance d'une guérison, d'une préservation, d'une bénédiction dans telle prière ou la dévotion à tel saint ; laissons le cultivateur, anxieux de l'avenir, planter son rameau béni au milieu de ses moissons naissantes ; laissons la mère de famille asperger la maison d'eau bénite quand le tonnerre fait rage, ne riez pas même de son grand signe de croix contre un danger qui n'est plus ¹.

A force de négliger ou de mépriser les pratiques et les croyances religieuses populaires, notre siècle finit par oublier les devoirs de rigueur et ne plus croire à rien ; beaucoup de croyants même ne veulent plus croire que ce qui est *mot d'Evangile*. « *Credo in Deum*, » disait hier, devant moi, un professeur émérite et pratiquant de l'Université en réponse à un ami qui lui parlait des prodiges de Lourdes.

1. Que de frayeurs mortelles on épargnerait aux bonnes gens si on pouvait leur apprendre et les convaincre que celui qui a vu le feu de l'éclair n'a plus rien à redouter, que le fracas qui suit n'est qu'un bruit inoffensif.

Au reste, le feu de saint Jean n'est-il pas né d'un mot d'Évangile : *In nativitate ejus multi gaudebunt* (saint Jean). Beaucoup se réjouiront le jour de sa naissance. *Dedi te in lucem gentium*. Je t'ai donné pour être la lumière des nations (Isaïe).

Arrivons aux feux de saint Jean. Cette pieuse et joyeuse cérémonie, attendue des petits enfants à l'égal de la messe de minuit et du réveillon, consiste à allumer des feux de joie la veille de la saint Jean, à la nuit close. Chaque village, chaque domaine, chaque maison isolée allume le sien. Celui du chef-lieu de paroisse est plus important et plus solennel. Le clergé, croix et acolytes en tête, s'y rend processionnellement. L'officiant présente la torche allumée à la châtelaine douairière, au vieux baron ou au maire, puis reçoit le goupillon du petit enfant de chœur vêtu en saint Jean-Baptiste et bénit le feu naissant.

En même temps que la flamme pétillante s'allonge et s'élance dans les airs, monte aussi vers les cieux le chant joyeux de la belle hymne de saint Jean-Baptiste : *Ut queant laxis*, hymne dont la première strophe a fourni à Gui d'Arezzo les noms des sept notes de la gamme ¹.

1. UT queant laxis — REsonare fibris

MIRa gestorum — FAMuli tuorum

SOLve polluti — LABii reatum

Sancte Ioannes. (Les deux premières lettres de Sancte Ioannes prises pour former SI).

Voici comment les choses se passent et se sont passées jusqu'à l'an de la grâce 1891, dans une grande et importante ville du Poitou ; on m'écrit de Châtellerault :

« Notre ville et le Poitou, le Haut-Poitou du moins, ont religieusement et fidèlement conservé le vieil usage des feux de saint Jean, qu'on nomme chez nous *charibaudes*, et *chalibaudes* sur les bords de la Creuse. Ici, chaque village, chaque villa a et tient à avoir le sien. La banlieue allume ses feux assez à temps pour les voir flamber et s'éteindre et puis venir à la grande charibaude de la ville. Celle-ci s'allume à neuf heures précises, heure réglementaire. Tout le clergé en grande cérémonie s'y rend en chantant des hymnes en l'honneur de saint Jean, etc. »

La charibaude ou chalibaude est moins brillante et moins solennelle, mais aussi religieuse et peut-être plus poétique, dans les campagnes et les maisons isolées. Point de clergé ; le père de famille ou le plus ancien en est le pontife. Bien entendu que d'un clocher à l'autre, d'un village à son voisin, le cérémonial a de nombreuses variantes, selon l'imagination, la piété et les ressources des assistants. Impossible de les connaître et les décrire toutes, tant elles sont multipliées. Le lecteur me saura peut-être gré de lui dire quelque chose de ce qui se pratique dans une petite paroisse des bords de la Creuse, à quelques

kilomètres au-dessous de Tournon; je redirait mot pour mot ce que nous en apprit, là-haut, « sur son siège de granit », le vieillard qui nous racontait la légende du seigneur Malmouche. Car, avant d'en venir au seigneur de Rouvray, il nous avait instruits de beaucoup d'usages, de traditions de la localité, qu'il eût été fastidieux d'ajouter à un article déjà trop étendu (voir la *Revue du Centre* 1891, p. 491).

« Il est, nous dit-il, deux époques où j'aime à venir ici contempler, admirer, méditer. J'y viens la joie et l'espérance dans l'âme quand les prés semés de fleurs, les moissons ondulantes, les champs empourprés de sainfoin ou rouges de pavots sauvages se disputent l'espace dans cette large et riche vallée; quand nos côteaux s'arrondissent sous des taillis naissants ou le pampre fertile; quand la blanche pâquerette et la primevère émaillent ce chemin solitaire et que la violette, sous le buisson, embaume l'air de ses parfums. Oh ! avec quel attendrissement j'admire ces splendeurs à mes pieds tandis que, derrière moi, dans le bois, le rossignol et mille petits musiciens chantent à l'envi, du matin au soir, le joyeux *alleluia* de cette grande résurrection de la nature.

» Lorsque le soleil, déjà loin du zénith, n'a plus que de tièdes rayons et un demi-sourire à donner à la terre; quand la chevelure du bouleau blanchit, que

les feuilles de ce sorbier commencent à tomber une à une sur la pelouse, détachées par les autans d'automne, j'aime encore à venir ici rêver sur la fragilité des choses et des hommes, des richesses et de la beauté : plus de fleurs alors, plus de chants. Pourtant la nature est encore belle, plus solennelle et plus grandiose peut-être qu'au vert printemps, avec son feuillage aux teintes et aux reflets de pourpre et d'or, avec ses grandes haies d'aubépine et d'églantier aux grappes de corail. C'est encore beau : hélas, c'est une victime parée pour le sacrifice ; six mois de deuil vont la pleurer.

» Quand j'étais plus jeune, j'y venais souvent et j'y viens encore quelquefois la veille de saint Jean-Baptiste, mon patron, lorsque la nuit commence à confondre les objets dans le val. De ce point élevé, on jouit d'un spectacle étrange et magique. Dans l'espace d'une heure et demie, on voit, dans l'étendue des six paroisses que je viens de vous nommer, naître, briller et s'éteindre, les uns après les autres, autant de chalibaudes qu'il y a de bourgs, de villages, de maisons isolées. On appelle ici *chalibaudes* les feux de réjouissance allumés la veille de saint Jean. Les unes ne vivent que vingt minutes, c'est la chalibaudes du pauvre composée de deux fagots de bruyère. Celles du bourg, du gros village, du château brillent longtemps d'un vif éclat, plus ou moins

selon les ressources et la générosité des habitants.

» Il est curieux de voir passer et repasser devant celles du voisinage les silhouettes grandes et petites des assistants. C'est aussi un curieux amusement pour les spectateurs, ceux des hauteurs surtout, de reconnaître et nommer les localités dont, de minute en minute on voit les chalibaudes poindre et percer les ténèbres, comme les étoiles d'un ciel sans nuages au commencement d'une belle nuit. C'est à qui aura la plus belle et on l'allume ordinairement, autant qu'on peut, sur un point culminant pour la montrer au loin. Celle du petit village des Froux, que vous voyez là-bas en Poitou, est placée derrière les grands chênes qui le couvrent, ce qui leur donne l'aspect d'un bois incendié. Les plus éloignées ressemblent à une torche qui s'éteint et ne présentent qu'un petit point lumineux.

» On se tient gravement au feu de saint Jean ; la petite jeunesse s'oublie bien un peu et fait certaines gambades autour du spectacle qui la met naturellement en gaieté. Mais on la rappelle à l'ordre quand c'est fini, quand on n'a plus qu'un brasier sans flammes. Alors grands et petits se mettent en rang, font plusieurs fois le tour du foyer en récitant le chapelet ou d'autres prières, puis chacun se procure comme il peut la pierre la plus grosse et la plus commode et s'y agenouille pour une dernière prière. Ce dur

coussinet n'est pas pour l'agrément des genoux qui seraient plus mollement sur le gazon, mais c'est une croyance naïve, répétée aux petits enfants, que sur ces pierres où l'on a prié, la Bonne Vierge vient assise et chauffer le petit Enfant Jésus : croyance plus près de la réalité qu'on ne pense, car nul doute que le petit Jésus n'agrée ces juvéniles intentions et ne prenne sa part des honneurs rendus à son petit Précurseur.

» En se retirant, chacun, ou du moins chaque famille, emporte un reste, un tison du feu de saint Jean ; on le conserve religieusement dans la maison à l'égal du buis béni du dimanche des Rameaux. »

CHAPITRE XXI

LE MARIAGE PAIEN ET LE MARIAGE CHRÉTIEN

C'est sous les berceaux de l'Eden, au milieu des splendeurs du jardin de délices, en face de Dieu qui venait de les créer, que le premier homme et la première femme se donnèrent le consentement mutuel qui en fit des époux. Le premier acte de l'existence d'Eve, après l'adoration de son Créateur, fut l'adhésion qu'elle donna à son union avec Adam, union bénite par Dieu : *Benedixit illos Deus*. C'est ainsi que furent fondées la famille et la société.

Chez tous les peuples le mariage revêtit un caractère de grandeur et de sainteté tant que la corruption des croyances religieuses et celle des mœurs ne l'eurent pas altéré.

Il est bien avéré, en effet, que tant que l'idolâtrie n'eut pas corrompu la religion primitive, le mariage

resta pur chez les nations. Il resta pur toujours dans la vraie religion dont le peuple hébreu eut le dépôt et il traversa ainsi les siècles.

Il serait trop long de montrer ce qu'il fut chez la plupart des nations païennes ; voyons seulement ce qu'il était chez le peuple romain dans les derniers temps qui ont précédé le christianisme.

Nous noterons toutefois quelques rites respectables conservés chez les païens, rites transmis des premiers âges et que le christianisme n'a point abolis mais purifiés.



A Rome, on distinguait trois espèces de mariages mentionnés très fréquemment par les écrivains latins : *Confarreatio* — *Coemptio* — *Usus*.

1° La *Confarreatio* était le mariage par consécration : c'était la manière la plus noble et la plus solennelle de contracter mariage. Le grand pontife ou le prêtre de Jupiter, en présence d'au moins dix témoins, consacrait le mariage en prononçant la formule désignée. Il goûtait à un gâteau fait de fleur de farine, d'eau et de sel qu'on appelait *far*. On offrait aux Dieux ce gâteau et on leur sacrifiait un mouton. (Dionys., II, 25. — Pline, XVIII, 2, et divers autres auteurs.)

Par cette consécration, la femme était considérée comme mise sous le pouvoir de son mari par les lois divines. Le mari, si elle commettait quelque faute, la jugeait en présence de ses parents à elle et la punissait à son gré (Pline XIV... 13 — Suetone... Tib... 35 — Tacite... Annal... XIII... 32). A la mort du mari, elle héritait avec les enfants, en portion égale. S'il n'y avait pas d'enfants elle héritait de tous les biens.

C'était là certainement un reste des rites primitifs conservés par tradition et respectables. Nous parlons des rites et non point de ce droit exorbitant du mari sur sa femme.

Mais, dans les derniers temps, d'après Tacite (Ann. IV, 16), on recourait peu à ce mode de mariage. Cicéron même (Pro Flacco... 34) ne mentionne que deux espèces de mariage : les deux dont nous allons parler. Tout ce qu'il y avait de pur, de saint, de vénérable dans les usages religieux ou civils disparaissait à mesure que l'on s'enfonçait dans les ténèbres païennes et la corruption des mœurs.

2° *Coemptio*. Cette manière consistait en une espèce de vente *emptio* : l'homme et la femme se donnaient réciproquement une pièce de monnaie en prononçant certaines paroles. Le futur demandait à la jeune fille si elle voulait devenir la mère de sa famille. Elle répondait qu'elle le voulait *se velle* et faisait une

demande analogue à l'homme qui répondait de même (Cicero... Orat... I... 57). Ce rite avait à peu près les mêmes effets que le précédent.

Bien des auteurs ont cru que ce mode dit *Coemptio* n'était d'abord qu'un rite accessoire de la première manière *Confarreatio* et qu'à la fin on se contenta de cette manière moins solennelle.

3° Enfin, le troisième mode s'appelait *Usus*. Voilà où les mœurs païennes s'étaient dans toute leur ignominie. C'était une sorte d'union provisoire ; nous n'en dirons rien ici. Les lecteurs très sérieux pourraient trouver des détails dans les ouvrages traitant des antiquités romaines ou bien dans les auteurs anciens. Qu'on lise surtout Aulugelle (Gell... III... 2).

Je ne parle point ici du mariage des esclaves ni du divorce devenu si honteusement fréquent vers la fin de la République.

On en était là quand le Christianisme vint refaire et purifier la famille et rétablir la sainteté du mariage.



Le mariage ayant son fondement dans la nature, puisque son but est la propagation du genre humain, est évidemment d'origine divine. Dieu Créateur voulant la conservation de son œuvre, a voulu par conséquent le mariage. Ce que la raison nous dit là-des-

sus, la Révélation l'enseigne expressément dans les Livres Saints. Le Seigneur présente Eve à Adam qui s'écrie : « L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à son épouse », et Dieu alors les bénit et leur dit : « Croissez et multipliez, remplissez la terre. »

Le mariage a revêtu encore un autre caractère divin : il a été consacré de nouveau par la volonté du Dieu fait homme et rétabli par lui dans sa dignité primitive.

Puis le Christ a voulu que le mariage devînt un de ses sept sacrements. Il l'a élevé ainsi à un haut degré de grandeur et de noblesse en en faisant une chose sainte en elle-même et conférant des grâces particulières. Il a ouvert ainsi pour les époux une source où ils puiseront des secours divins, des grâces spéciales.

Il y a plus, Jésus-Christ a entouré le mariage d'un éclat et d'une beauté inconnus jusque-là en le déclarant une image, un symbole de sa propre union, à lui le Christ, avec l'Église qu'il fondait. Ces points de ressemblance sont magnifiques et des plus frappants.

L'Église est l'épouse du Christ née pendant son sommeil de mort sur la croix, née de son côté ouvert par la lance. Voilà bien une ressemblance merveilleuse avec ce premier mariage de l'Eden où la femme

née du flanc d'Adam entr'ouvert fut unie à lui par Dieu qui les bénit.

L'union de l'homme et de la femme est indissoluble comme celle de Jésus-Christ et de l'Eglise, à laquelle le Sauveur a dit : « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

L'union du Christ et de l'Eglise est féconde : l'église donne incessamment à Dieu de nouveaux enfants, elle les élève, les nourrit, les garde, les défend ; ainsi fait, dans le mariage, la mère de famille. Son rôle sublime est pour le temps ce que celui de l'Eglise est pour la vie à venir.

L'amour de Jésus-Christ pour son Eglise et de son Eglise pour lui est inaltérable, profond, fidèle ; ainsi doit être celui des époux.

Dans l'Eglise, c'est Jésus-Christ qui alimente la vie par ses grâces et ses sacrements, qui procure la nourriture spirituelle surtout par l'Eucharistie, grâces et sacrements distribués par l'église. Dans l'état du mariage, c'est le père, par son travail continu, qui nourrit la famille et la mère qui s'occupe des besoins de chacun.

Quelle noblesse Dieu a ainsi conférée au mariage, quels enseignements il a donné aux époux en établissant cette similitude étonnante entre leur union et son mariage mystique avec l'Eglise.

Nous sommes ici à une altitude énorme au-dessus du mariage païen.

*
* *

Rapprochons maintenant les cérémonies du mariage païen et celles du mariage chrétien.

Après ce que nous avons dit des trois espèces de mariage chez les Romains, l'on pourrait croire que là les rites du mariage devaient être peu conformes à la raison et à la décence. Il n'en est pas complètement ainsi cependant. Le mariage primitif, d'origine divine, avait des rites antiques qui s'étaient en partie transmis à travers le temps et au milieu même de la corruption générale. On y rencontre des détails d'une touchante gravité ; mais que d'abus et de superstitions y avait mêlés l'idolâtrie !

Le mariage, à Rome comme en Grèce et comme du reste chez les Hébreux, était précédé des fiançailles. On se réunissait chez le père de la jeune fille et l'on dressait les articles du contrat sur des tablettes — *légitimæ tabellæ*. — On donnait une fête et le futur mari présentait un anneau (*annulus pronubus*) comme garantie de l'engagement. La fiancée le mettait au dernier doigt de sa main droite, *le doigt du cœur*.

On fixait le jour du mariage ayant bien soin d'éviter certains jours réputés malheureux, par exemple : ceux des Calendes, des Nones, des Ides, et les jours *atri* marqués de noir dans le calendrier. D'ailleurs,

on ne célébrait aucun mariage sans avoir consulté les auspices.

Le jour des noces, l'épouse était revêtue d'une longue robe blanche (*tunica recta*) ornée de bandes-lettes ou frangée de pourpre, retenue par une ceinture de laine. Un voile couleur de feu lui couvrait le visage, ses souliers étaient de même couleur rouge. On avait séparé, avec la pointe d'une lance, ses cheveux en six boucles et elle était couronnée de fleurs.

On offrait ensuite un sacrifice aux Dieux et principalement à Junon. Anciennement c'était un porc qu'on immolait et dont on arrachait et jetait le fiel, action symbolique : tout fiel doit être rejeté de l'union des époux.

Le soir, on arrachait par force, en apparence, l'épousée à la maison paternelle et on la conduisait à celle de son mari. Deux jeunes gens lui donnaient le bras et un troisième portait une torche de bois de pin enflammé. Cinq autres flambeaux la précédaient encore — *faces nuptiales*. — A la suite venaient les servantes portant une quenouille, de la laine et un fuseau : autant de symboles de l'activité travailleuse que l'épouse devait avoir. Un jeune homme portait aussi un vase couvert contenant les bijoux. Enfin venaient, en grand nombre, les parents et les amis. Détail bien digne du paganisme, les jeunes gens

adressaient à la mariée des railleries et une foule de plaisanteries très peu décentes.

La maison de l'époux était ornée de tapisseries et de feuillage. La mariée suspendait à la porte des tresses de laine et les frottait avec de la graisse de porc ou de loup pour écarter les sorts et les enchantements. Toujours, vous le voyez, les superstitions les plus ridicules. C'était de mauvais augure si la mariée touchait du pied le seuil de la porte ; on la soulevait pour le lui faire franchir.

Elle recevait alors les clés de la maison, et les deux époux touchaient le feu et l'eau. Un festin avait lieu ensuite. Les musiciens exécutaient l'épithalame dont tout le monde répétait le refrain. Les matrones conduisaient l'épousée à la chambre nuptiale dont le lit était orné de fleurs. Des jeunes femmes chantaient l'hymne du mariage jusqu'à une heure avancée.

Voilà les rites païens.

On pourrait mentionner ici quelques coutumes germaines et gauloises dont beaucoup se rapprochent de celles que nous venons de citer. Chez nos pères les Francs, les époux buvaient dans la même coupe. Le jour des noces les mariés étaient précédés d'un double cortège où les jeunes hommes s'avançaient à cheval et l'épée nue. Il y avait aussi des chants, des épithalames, un festin vers la fin duquel les jeunes filles offraient à la mariée un bouquet de fleurs et un pigeon.

Mais enfin, dans toutes ces coutumes païennes, dont quelques-unes ont leur charme, il n'y avait rien de bien grave et de bien digne.

C'est autre chose chez les peuples chrétiens.



Le mariage chrétien était, comme chez les vieux habitants du Latium et plus tard chez les Romains, précédé des fiançailles et, dans bien des pays, il l'est encore aujourd'hui.

Relisons ici ces lignes charmantes de l'auteur du *Génie du christianisme* : « Dans nos campagnes les fiançailles se montraient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois d'août un jeune paysan venait chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménestriers rappelant nos anciens *minstrels*, ouvraient la pompe en jouant sur leur violon des romances du temps de la chevalerie ou des cantiques des pèlerins. Les siècles sortis de leurs tombeaux gothiques semblaient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevait du curé la bénédiction des fiançailles et déposait sur l'autel une quenouille entourée de rubans. On retournait ensuite à la ferme, etc., etc. »

L'église bénissait ces fiancés qui, avant leurs ser-

ments définitifs, devaient avoir le temps de se connaître et de se lier par un amour chaste et sérieux.

Enfin, le mariage a lieu.

« Le mariage chrétien s'avance ; il vient avec un tout autre appareil que les fiançailles. Sa démarche est grave et solennelle, sa pompe silencieuse et auguste, l'homme est averti qu'il commence une nouvelle carrière. Les paroles de la bénédiction nuptiale (paroles que Dieu même prononça sur le premier couple du monde) en frappant le mari d'un grand respect, lui disent qu'il remplit l'acte le plus important de la vie ; qu'il va, comme Adam, devenir le chef d'une famille et qu'il se charge de tout le fardeau de la condition humaine. La femme n'est pas moins instruite. L'image des plaisirs disparaît à ses yeux devant celle des devoirs. » (Châteaubriand.)

Les fiancés se dirigent donc vers le temple, suivis de leurs familles et de leurs amis. Le costume de la future mariée est plus complètement symbolique que celui de la mariée païenne. Il n'y a plus de voile rouge, tout est d'une entière blancheur, image d'une vie sans tache et d'une pureté virginale. La tête est couronnée de roses blanches retenant un long voile blanc. C'est bien juste qu'elle soit couronnée, la jeune épouse : c'est la reine de la fête et bientôt elle exercera dans sa maison une douce et puissante royauté.

Les époux vont s'agenouiller en face de l'autel. Deux cierges allumés sont placés devant eux, symbole de deux vies rapprochées pour toujours et qui doivent briller de l'éclat des vertus. Ils entendent de la bouche du prêtre quelques mots qui leur rappellent l'excellence du sacrement et les devoirs de leur nouvel état.

Devant leur pasteur ils échangent leurs serments d'amour mutuel et de perpétuelle fidélité. Les anneaux sont bénits ainsi que les pièces de monnaie symboliques.

La messe de mariage est pleine de touchantes et magnifiques allusions à la mission quasi-divine des époux. Après le *Pater*, le célébrant se retourne et récite sur les mariés agenouillés une admirable prière : « O Dieu qui avez tout tiré du néant, qui, après avoir disposé et arrangé le monde, avez donné à l'homme fait à votre image, comme aide une femme qui doit rester inséparablement unie à lui, vous qui avez fondé la société en la sanctifiant par une bénédiction que n'a effacée ni le péché originel ni le châtimement du déluge, jetez un regard propice sur votre servante qui se lie par le mariage et vous demande la grâce de votre protection. Que ce lien du mariage soit pour elle un lien de dilection et de paix ; que fidèle et chaste elle imite les saintes femmes de l'Écriture : qu'elle soit aimable pour son mari comme

Rachel, sage comme Rébecca, fidèle et gratifiée d'une longue vie comme Sara... Qu'ils voient tous deux les enfants de leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième générations et qu'ils parviennent à une heureuse vieillesse... etc. »

Pendant cette prière, dont nous avons cité une partie, dans beaucoup de contrées, le père de l'époux et celui de l'épouse tiennent un voile blanc étendu au-dessus de la tête des nouveaux mariés. Ceux qui veulent voir partout des réminiscences de l'antiquité disent que c'est un souvenir du joug qu'on imposait sur les épaules des mariés, — bon nombre d'auteurs, pourtant, ne prennent la chose que dans un sens métaphorique. — Ce voile est bien plutôt l'image de la protection divine qui doit abriter les époux toute leur vie : c'est comme un nuage béni d'où s'échappe incessamment la rosée de la grâce céleste à laquelle donne droit le sacrement de mariage.

Un peu avant la fin de la messe, le prêtre donne encore une bénédiction résumant la première et souhaitant aux époux leur réunion éternelle dans le séjour du bonheur sans fin.

Voilà la poésie, belle et sérieuse, de nos cérémonies chrétiennes, autrement propres à graver dans les cœurs de chers et ineffaçables souvenirs que les rites païens et les joyeux épithalames de la Grèce et de Rome.

CHAPITRE XXII

BÉNÉDICTION DU BLÉ

Comme la religion avait su embellir un peu la rude condition du peuple et relever, par quelques côtés, les actes les plus vulgaires de la vie du travailleur ! A mesure que le matérialisme nous envahit, il est doux de rencontrer autre chose que les préoccupations matérielles chez les habitants de nos campagnes.

Voici ce que j'ai vu, l'automne dernier, dans une contrée où se conservent très fidèlement bien des usages disparus des villes et de nombre de villages. Avant la messe, des jeunes filles apportent à l'église des assiettes pleines de blé. Elles vont s'agenouiller à la balustrade du sanctuaire, tenant leurs assiettes, et elles les présentent au prêtre qui, immédiatement avant de commencer la messe, bénit ce blé. Pendant

l'office, la jeune fermière n'oublie pas sans doute, au milieu de ses autres prières, de demander à Dieu qu'il fasse fructifier au centuple ces graines que l'on va confier à la terre.

Ces jeunes filles choisissent bien certainement les plus belles, les plus précieuses de leurs assiettes, car j'en ai remarqué de curieuses : des faïences qui arrêteraient les regards des antiquaires, voire même de jolis petits plats d'étain guillochés et plissés sur les bords, comme on en voyait, il y a deux ou trois siècles, sur la table des gentilshommes campagnards.

Ce blé bénit on le mêle à la masse du grain qu'on va semer.

Naïve et charmante coutume dont le sens échappe à ceux qui vivent sans croyances.

Dans la vie de l'homme bien comprise, Dieu ne doit-il pas être partout et la pensée de Dieu ne doit-elle pas relever et comme transformer les actes les plus vulgaires?...

Vous avez voulu, ô Dieu, que nous gagnions le pain quotidien en travaillant : nous avons labouré nos terres, préparé nos champs ; pour le reste, nous nous en rapportons à vous. Bénissez donc ces quelques grains qui doivent nous donner la moisson prochaine.

Comme ces pensées, chez les plus ignorants et les plus simples, sont autrement belles, autrement éle-

vées que les préoccupations de l'homme indifférent ou impie, qui ne saisit que le côté matériel des choses et dont le front se tient toujours baissé vers la terre, comme les êtres sans raison.

*
* *

Un tableau champêtre a toujours son charme, en voici un que vous avez certainement admiré comme moi. Mélancolique est l'automne, mais il a ses beautés. Sous l'azur d'un ciel plus pâle s'étalent les dernières magnificences de la nature. Les champs sont dépouillés, les vignes jaunissent, les bois laissent emporter par les vents leurs pauvres feuilles fanées, quelques fleurs s'épanouissent encore et le colchique rose, qui émaille les prés, annonce les premières gelées. C'est alors qu'une scène vraiment belle et grave attire vos regards.

Depuis que Dieu a dit à Adam coupable : tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, le travail de l'homme ne s'est point arrêté. Le laboureur a à peine serré sa récolte et déjà il doit penser à la moisson future. Il prend son grain où il a mêlé le blé bénit, le voilà au milieu des sillons. Comme pour les autres travaux des champs ou des jardins, ici il n'est pas courbé vers le sol. Tout est noble dans son attitude. Il s'avance d'un pas régulier, cadencé ; à cha-

que pas, il lance une poignée de grain d'un geste grave et comme insouciant. Ce geste semble dire : *A la Providence.*

Le semeur pourrait s'écrier, comme nos pères quand ils lançaient à la mer un vaisseau : *A Dieu va !* Oui, va à la grâce de Dieu, à lui je te confie ; à présent lui seul est maître de toi, qu'il donne aux sillons, où tu vas t'enfoncer et germer, les bonnes ondées et les chauds rayons.

Voilà la scène, scène d'une beauté presque sainte, pour laquelle on a voulu que le blé soit béni. Le laboureur a ainsi remis entre les mains de Dieu sa fortune, la vie de sa famille, la tranquillité des jours qui vont suivre, alors il dort en paix.



Aux premiers rayons un peu chauds, la campagne a rejeté la blanche couverture des neiges, elle apparaît avec son immense manteau vert. Il est bon de demander à Dieu une bénédiction nouvelle. Avec les derniers jours de mars ou les premiers d'avril, arrive le dimanche des Rameaux. Le soir, le fermier s'en va planter, à chaque angle de ses pièces de blé, un brin de buis béni. C'est une muette supplication adressée à la Providence. O Dieu, jusqu'à présent vous avez protégé mes richesses, que votre bonté ne

se lasse point, que ces tiges si vertes mais si frêles grandissent, que les épis se forment et grossissent sous les feux de votre soleil, sous vos pluies bienfaisantes !

*
* *

Elles ont grandi en effet les belles tiges vertes, les épis viennent de se former ; ne faut-il pas implorer une autre bénédiction, mettre encore le champ sous la protection divine... ? Le 3 mai, jour de l'exaltation de la Sainte Croix, bien des hommes viennent à la messe et apportent des faisceaux de branches de cou-drier traversées par une autre petite branche du même bois, ce qui figure grossièrement une croix. Le prêtre bénit ces croix d'une facture bien simple et bien peu artistique... enfin ce sont des croix, et le cultivateur va les planter dans ses sillons. — Que celui qui, par sa mort sur la croix, nous a donné la vie spirituelle, daigne aussi nous assurer la vie matérielle, en conservant nos moissons !

Dans cet acte naïf du laboureur n'y a-t-il pas cette prière-là?... prière qui témoigne de sa confiance dans le Dieu tout puissant et tout bon, prière qui doit plaire à celui qui a voulu s'appeler *notre père*.

Les semaines passent, voilà le champ dans toute sa splendeur... Ses nuances si vertes ont pâli, les épis blanchissent un peu, ils ondulent, comme des vagues,

sous la brise. Des fleurs aux couleurs vives et variées s'y mêlent. Si le laboureur les maudit, le botaniste les admire et elles charment les yeux du poète : c'est la ravenelle aux fleurettes jaunes, la nielle aux gracieuses corolles rosées, le ponceau rouge et les étoiles d'azur des bluets. Ces jolis bluets l'enfant viendra les cueillir, pour en faire des guirlandes qui orneront les reposoirs de la Fête-Dieu.



Enfin le champ est devenu tout blond sous les rayons du soleil d'été, les épis sont mûrs, la faux les abat ; le cultivateur recueille le fruit de ses longs travaux, les gerbes dorées s'entassent dans sa grange. Le travailleur chrétien n'oublie pas celui qui a béni ses efforts. Avec quelques épis il forme une croix, entourée ordinairement d'une couronne aussi d'épis, et il la cloue au-dessus de la porte de la grange. Dernière prière, acte de remerciement, acte de reconnaissance envers Dieu.

Oh ! que tous ces usages chrétiens si simples sont touchants et réellement poétiques.

Comme ce paysan croyant est supérieur à cet être rabaissé par le matérialisme qui n'élève jamais son regard vers le ciel, qui n'a, en face de sa riche mois-

son, qu'un sourire de contentement, le sourire de l'avare devant son trésor.

*
* *

Il manque encore un tout petit trait à notre tableau.

Le blé a été changé en blanche farine, puis en larges pains. Les voilà sur la table frugale de la ferme. La ménagère, avant de l'entamer, trace sur le pain, avec son couteau, le signe de la croix. Encore une prière, encore une bénédiction demandée au Souverain Maître, au Souverain Bienfaiteur. C'est une invocation muette, c'est une sorte de *Benedicite* comme celui qu'on dit avant le repas. Cet usage ne s'est guère perdu, on le trouve partout, dans nos campagnes et même dans nos villes.

Encore une fois, que ces coutumes sont belles et vraiment philosophiques, de cette philosophie religieuse qui est bien au-dessus des spéculations souvent très hasardées de nos savants.

Ne pourrions-nous pas aussi, à la vue de ce blé, élever encore plus haut notre pensée ? Notre sauveur l'a choisi, a choisi cette fleur de farine pour le plus magnifique de ses sacrements. C'est sous l'apparence d'un pain, d'une blanche hostie qu'il se cache pour habiter dans nos tabernacles et pour descendre dans nos cœurs ! Loué et béni soit-il !

CHAPITRE XXIII

LES TROIS ANGELUS

C'est au moment où tout s'éveille : l'aurore dans le ciel, la lumière sur les grandes vagues de l'Océan, sur les montagnes, sur les plaines, sur les forêts, c'est au moment où les oiseaux secouent leurs ailes sous la feuillée et où ils recommencent leurs chants, où la rosée scintille en gouttes d'argent, où les fleurs reprennent leur éclat et répandent tous leurs parfums, c'est alors que la cloche s'éveille aussi dans le vieux clocher. Elle rappelle à l'homme à peine sorti de son repos, qu'il faut élever sa pensée vers le Dieu créateur et le saluer dès la première heure du jour, c'est alors que tinte l'Angelus. Et c'est à la mère du Sauveur et à notre mère que l'on s'adresse d'abord, à celle à qui Jésus nous a confiés comme enfants, qui a veillé sur nous pendant la nuit et qui y veillera pendant le jour.

Charmanle pensée qu'a eue là l'Église en nous faisant ainsi offrir le premier bonjour à notre mère avant même de nous agenouiller pour la prière du matin, avant même de dire à Dieu : *Notre père qui êtes aux cieux*.

Tout ce qu'il y a de doux, de frais, de jeune, de printanier dans la nature accompagne ce son matinal de l'*Angelus*. Est-ce que dans nos souvenirs d'enfance cette petite prière ne se confond pas avec tout ce qui nous ravissait aux premiers moments de la matinée, à l'aspect de la nature réveillée, à nos premiers pas dans nos jardins et dans la campagne !

Cette voix aérienne, entendue plus tard même au milieu des villes, n'est-elle pas venue parfois nous retracer le tableau d'une heureuse matinée de voyage commencé dès l'aube ? Les montagnes bleuâtres, les grandes prairies couvertes de rosée, les rubans blancs des routes déroulés sur les coteaux, les chants de l'alouette, le clapotement des petites vagues du lac bleu, puis le lever splendide du soleil et la brillante silhouette des tours et des dômes de la ville nous apparaissent comme si le passé revivait tout à coup au son de l'*Angelus*.

La première fois que je lus le *Génie du Christianisme*, je trouvai délicieuses ces lignes que je n'oubliai plus : « Lorsque avant le chant de l'alouette, on entend, au lever de l'aurore, les petites sonneries de

nos hameaux, on dirait que l'ange des moissons, pour réveiller le laboureur, soupire sur quelque instrument des Hébreux l'histoire de Séphora et de Noémi. »

Il est bien poétique l'*Angelus* du matin, du reste les trois moments où l'on sonne l'*Angelus* ont leur aspect et leur charme particuliers : matin, midi et soir.

*
* *

Maintenant au haut du firmament, l'azur semble enflammé, le soleil embrase la terre, la plaine échauffée se couvre d'une buée de feu tremblotant sur les sillons. Les oiseaux cachés sous d'épais feuillages se taisent. Cette heure de midi est aussi l'heure du silence interrompu seulement par le bruit continu et monotone des cigales. C'est alors que la cloche de l'*Angelus* tinte doucement. L'homme qui a porté le poids du jour et accompli déjà un long travail, va réparer ses forces par un frugal repas et par le sommeil. Que sa pensée se tourne donc encore vers Dieu pour le remercier, pour lui demander force et courage. C'est ce moment que le peintre a choisi pour le fixer sur la toile d'un tableau célèbre. L'homme et la femme des champs ne sont point là ce qu'un écrivain a osé imaginer et peindre. Les personnages du ta-

bleau sont les vrais paysans, les paysans de la plupart de nos provinces françaises, ennoblis par la foi, par le sentiment religieux. La beauté du tableau n'est pas dans ce paysage nous retraçant une vaste plaine nue, avec une petite église à l'horizon, mais dans l'attitude de cet homme et de sa compagne immobiles, recueillis, la tête penchée et montrant que leur pensée a quitté la terre, s'est élevée, s'est élancée jusqu'au pied du trône divin.

Traduction... ce tableau... et traduction magnifique des impressions que nous apporte l'*Angelus* de midi.

*
* *

Enfin voici le déclin du jour.

Le soir ramène le silence, a dit le poète. Ce n'est pas encore le grand silence, c'est le début de l'apaisement des mille bruits du jour. Les brebis bêlent en revenant à l'étable, les bœufs mugissent, les charrettes chargées de foin ou de gerbes blondes crient dans le sentier rocailleux, quelques oiseaux encore chantent leur prière de la fin du jour. Puis l'aspect de la nature revêt son caractère mélancolique. Le soleil, rouge comme un brasier, descend et disparaît, les nuages se couronnent de ses derniers reflets d'or, la brume monte des vals, la fraîcheur revient et nous revivifie, la brise jette çà et là les senteurs champêtres et les parfums des fleurs plus enivrants

qu'à toute autre heure de la journée. C'est le soir... le soir qui plaît tant à la jeunesse et la fait tant rêver, tandis que l'âge avancé aime surtout le matin.

Tout cela c'est l'avant-coureur du repos, l'annonce de la nuit, la grande halte au milieu des travaux. Alors l'*Angelus* sonne. Que ces derniers sons de la cloche sont doux, roulant sur les plaines, sur les coteaux, sur les fleuves au moment où la nuit va nous envelopper de ses ombres.

N'avons-nous pas encore dans nos oreilles cette voix de l'*Angelus* du soir qui venait attirer notre attention d'enfants sur les places de la ville ou le préau du collège à ce moment où nos jeux allaient cesser, où il fallait rentrer à l'étude d'avant le souper et où il faisait si bon à respirer les premiers souffles tièdes du mois de mars, à respirer aussi la poussière soulevée par nos jeux. Nous écoutions, et la cloche de l'*Angelus* nous paraissait parler une langue plus belle que ce Virgile que nous allions traduire, que les vers grecs qui nous faisaient maudire Homère et Sophocle.

Mais la voix de la cloche parlait un langage bien autrement éloquent à ceux qui comprenaient.

Voici le soir, soyons à Dieu, saluons de nouveau Marie avant de regagner le foyer, de nous asseoir à table et de nous livrer au sommeil. Remercions Dieu qui nous a donné ce jour, qui nous a conservé la santé et la force, nous a permis de cultiver nos

champs ou de rentrer nos moissons. Demandons-lui pardon de nos faiblesses, et la continuation de sa sollicitude de père. Que Marie prie pour nous, que les plis de son manteau de mère s'étendent au-dessus de nous, nous protègent et nous défendent!

Et Dieu nous entend. En parlant de la prière du soir des marins sur leur vaisseau, Châteaubriand dit : « Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'Occident, de l'autre élevant la lune dans l'Orient et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine à sentir. »

Ah ! aux trois moments de l'Angelus Dieu est là penché sur le monde, il écoute nos prières et il sourit. Mais cette image, quelque belle qu'elle soit, est moins juste et moins belle que la parole de saint Paul : *In ipso vivimus, movemur et sumus*. Dieu n'a pas besoin de se pencher vers nous ; en lui nous vivons et respirons, nous nous mouvons, nous nageons, pour ainsi dire, dans son sein, cet océan sans limites. Nous sommes en lui, notre inattention et notre faiblesse seules empêchent de nous sentir vivre dans l'atmosphère divine. Il faut qu'une pensée venue du fond de notre être et éveillée peut-être par notre ange gardien, ou bien qu'un objet extérieur, comme la voix de l'Angelus, nous rappelle cette présence continue de Dieu

pour que notre cœur se tourne vers lui et l'implore.

J'ai écrit : les *Trois Angelus*, mais l'on pourrait dire l'*Angelus perpétuel*. Je cueille dans une très belle page de M. C. Charaux, *Annales de philosophie chrétienne*, numéro de février 1891, la remarque suivante : Vu la différence régulière et croissante des midis, on peut dire « que l'Angelus ne s'interrompt jamais à la surface de la terre. Il y a de nos jours des catholiques un peu partout, même dans les contrées les plus barbares et les plus lointaines, dans les steppes de la Sibérie comme sur les bords des grands lacs, au cœur de l'Afrique. Partout où ils ont pénétré, ils ont porté avec eux l'usage de cette prière et, quand ils le peuvent, de la sonnerie qui la réclame et l'accompagne ».

Cette remarque mérite d'être faite en effet, de même qu'on l'a déjà faite à propos de la messe.

« Enfin, dit en terminant M. Charaux, il n'est pas un seul instant du jour où des âmes ne soient élevées au-dessus des choses d'ici-bas, par la plus simple et la plus sublime des invocations religieuses. »

Pour l'enfant comme pour l'homme, pour le simple chrétien illettré comme pour le savant, elle parle à l'intelligence et au cœur cette petite prière d'un instant.

Bénie soit donc cette douce voix de l'Angelus du matin, de midi et du soir qui nous force à nous élever une minute vers Dieu, à l'adorer, à lui offrir notre obéissance.

CHAPITRE XXIV

LA TOUSSAINT

Ce n'est pas par une pompe extraordinaire et par quelques cérémonies émouvantes que cette fête nous frappe et qu'elle invite l'écrivain à la décrire. Mais c'est la dernière grande fête de l'année, puisque l'année ecclésiastique commence à l'Avent, et la Toussaint a son charme mélancolique et tout particulier.

Elle tire presque toute sa poésie de l'époque où elle arrive.

Tout va se flétrir ; voici les dernières fleurs. Belles encore, ces fleurs d'automne ; douces et pâles, elles annoncent la triste saison, et elles vont nous quitter. Elles nous sourient, mais elles vont se faner. La campagne est dépouillée, les fruits ne pendent plus aux arbres, le soleil rétrécit le cercle de sa course,

ses rayons nous réchauffent à peine et ils semblent moins gais.

Assez souvent, je le sais, il y a encore de beaux jours ensoleillés. Il nous est cher, ce dernier sourire de l'année ; ils nous charment, ces derniers rayons du bel astre qui restera désormais si fréquemment voilé. Ce moment a ses délices, mais l'on sait que ce sont les dernières et l'on en jouit avec une certaine tristesse.

Parfois les premiers jours de novembre sont bien plus tristes. De gros nuages courent dans le ciel ; un vent violent les chasse, les accumule, présageant des pluies prochaines. Les rafales secouent les grands arbres et emportent les feuilles ; elles roulent, fanées, sur nos places et nos boulevards. Souvent aussi, la journée est calme, mais d'un calme attristant. Plus de rayons d'or du soleil : la belle coupole de l'azur céleste nous est dérobée par une coupole d'opale. C'est bien l'automne allant vers son déclin.

C'est alors que la religion nous murmure gravement et tendrement :

Voyez... tout passe ici et se flétrit : les aurores sont ternes ; plus de rayonnantes matinées, plus de splendides couchers de soleil. Les feuilles tombent, les fleurs s'étiolent ; le vent les emporte. Toute beauté s'efface de cette terre, mais, pensez-y, ce n'est là qu'un monde provisoire, un séjour d'attente. Elevez

vos pensées et vos cœurs, *sursum corda*. Consolez-vous : là haut, il y a un monde éternel, une lumière sans éclipses, des chants d'allégresse, des fleurs immortelles. Pensez aux splendeurs célestes, aux béatitudes de la future patrie. Ceux qui vous ont précédés en jouissent ; fêtez aujourd'hui tous les saints, tous les êtres humains maintenant habitants du ciel.

La solennité de la Toussaint vient donc à son heure pour nous consoler, nous faire espérer aussi et nous encourager.

N'est-il pas vrai qu'au milieu des glaces de l'hiver, des journées de frimas et de demi-lumière, l'espérance du réveil de la nature, des sourires du printemps nous réjouit et nous console ? Un hiver sans fin serait une tristesse sans fin. Ainsi, au milieu des sombres péripéties de la vie, l'attente d'une vie supérieure, d'une future félicité sans nuages nous console merveilleusement.

Combien d'autres pensées nous apporte cette solennité de tous les saints : l'idée que nous fêtons ceux que nous avons aimés ici-bas ; la certitude de pouvoir arriver où ils sont, puisqu'ils ont été des êtres pétris du même limon que nous et agités du souffle des mêmes passions, qu'ils ont maîtrisées ; enfin, la conviction encore plus réconfortante d'obtenir leur secours quand nous les prions !

Qu'elle est merveilleuse, surtout en ce jour, cette

communication des deux mondes : un jet immense de prières part de la terre pour monter au Ciel, du Ciel descend comme un fleuve de grâces que, seuls, les yeux de l'esprit peuvent voir, comme les yeux du corps voient et admirent ce large fleuve, ce long chemin de poussière d'or de *la voie lactée* sur l'azur du firmament.



Le caractère consolant de cette fête, la messe du jour nous le présente justement. L'Évangile n'est autre chose que l'admirable énumération que fit un jour le Sauveur des vraies béatitudes, si opposées aux béatitudes mondaines, que le genre humain presque entier avait seules désirées et connues : « *Beati pauperes spiritu*. Bienheureux les pauvres par le cœur, bienheureux ceux qui sont doux, ceux qui sont pacifiques : ils posséderont la terre, ils auront le ciel. Bienheureux ceux qui pleurent : ils seront consolés. Bienheureux ceux qui souffrent pour la justice : le ciel est à eux. »

Les élus dont c'est la fête aujourd'hui ont suivi ces leçons du Sauveur ; leurs angoisses de la terre sont finies, ils sont dans le séjour du bonheur. Imitons-les.

A vêpres, on chante de magnifiques antiennes

comme celle-ci, tirée de saint Jean : *Vidi turbam magnam*, etc. J'ai vu une foule immense que personne n'aurait pu compter, de toutes les nations, de toutes les tribus, de tous les peuples, de toutes les langues se tenant devant le trône de l'Agneau. »

L'hymne d'une harmonie douce, un peu plaintive, s'élève vers le trône de Dieu.

Placare, Christe servulis, etc., etc. « O Christ, pardonnez à vos pauvres petits serviteurs, pour lesquels la Vierge sollicite la clémence du Père Céleste au tribunal de votre miséricorde. O esprits bienheureux, neuf chœurs des Anges, éloignez de nous le péril suprême. Prophètes et Apôtres, sollicitez pour nous l'indulgence de notre juge. Martyrs, couverts de la pourpre de votre sang, appelez-nous avec vous dans la patrie, nous, pauvres exilés. Attirez-nous avec vous dans les parvis du ciel, saints enfants du désert, phalanges immaculées des vierges. »

Mais, tout à coup, pendant les derniers versets du *Magnificat*, le catafalque des morts se dresse au milieu de la nef, d'innombrables cierges l'entourent, les prêtres déposent leurs étoles et leurs chapes d'or pour en revêtir de noires, et les vêpres des morts commencent. Après l'Eglise triomphante, c'est de l'Eglise souffrante qu'on s'occupe. « Du profond des abîmes, nous criions vers vous, Seigneur. *De profundis clamavi*, etc., etc. Seigneur, entendez nos

voix. » Ne semble-t-il pas qu'on les entende, ces voix d'outre-tombe ?.. Là-bas, là-bas, ils souffrent et gémissent ; ô Dieu, nous vous implorons pour eux.

Puis l'évêque, les prêtres, les choristes reprennent les ornements de la joie et le radieux soleil eucharistique brille sur l'autel. Le peuple chrétien fait sa profession de foi : *Ave, verum corpus, etc., etc.*, il fait monter vers Jésus l'expression de son amour : *O Jesu dulcis, Jesu pie*, et il reçoit sa bénédiction.

*
* *

Ici une impression personnelle d'autrefois. Avant qu'on ne fût très sagement revenu partout en France à l'unité liturgique, au rit romain, on trouvait, dans le rit berrichon, une hymne d'une grande beauté pour les vêpres de la Toussaint. On raconte que, pendant la Révolution, les prêtres exilés la chantaient volontiers à Rome. On les priait d'entrer dans les maisons rien que pour les entendre chanter cette hymne, et l'on était émerveillé.

*Hymnis dum resonat curia cœlitum,
Nos flemus, patriis fnibus exules...*

« Pendant que la cour céleste retentit d'hymnes de joie, nous, ici, nous pleurons exilés loin des frontières de la patrie ; ici nous suspendons nos harpes muettes... »

Cette allusion aux plaintes des exilés hébreux au bord des fleuves de Babylone est vraiment touchante.

Étant enfant, écolier d'un collège de petite ville, nous écoutions, ravis, ces belles strophes, que l'orgue accompagnait. Plus tard, nous les entendions résonner encore mieux sous les voûtes d'une merveilleuse cathédrale. Un orgue plus puissant traduisait ces élans de la piété, ces doux gémissements, ces plaintes des exilés et les accents de leur espérance. « Quand donc notre âme, délivrée de cette prison misérable, pourra-t-elle se mêler à votre assemblée sainte ; quand donc, ayant secoué les ténèbres d'à présent, habiterons-nous dans la lumière des cieux ? »

Puis c'était une prière ardente aux Saints, afin qu'ils protègent leurs frères luttant ici-bas sur les flots de la vie et qu'ils les aident à gagner le port.

Comme l'orgue, au premier vers, lançait de joyeuses et brillantes notes et semblait s'unir aux chants célestes ! Puis comme il pleurait avec les exilés ! quelle émotion, quelles sensations dans la foule emplissant le temple ! que de poésie pénétrante à cette heure de la soirée, quand les lueurs du jour diminuées éclairaient à peine les voûtes, les longs piliers, les cinq nefs ! Les grands vitraux du couchant, avec leurs personnages, leurs mosaïques, leurs rinceaux de feuillages, resplendissaient seuls

d'un dernier éclat, tandis que, dans le sanctuaire, le jour luttait avec les feux des lustres et des candélabres de l'autel. Quel moment !

Tout semblait céleste, divin dans ce recueillement, dans ces ravissants cantiques, dans ces saintes prières du déclin du jour.

Enfin, les dernières notes de l'orgue grondaient et roulaient dans la vaste enceinte, les dernières spirales de l'encens montaient aux voûtes, le pontife et les prêtres descendaient lentement les marches du sanctuaire. Le silence reprenait possession du temple : on n'entendait plus que les pas de la foule sur les dalles sonores et, quand on franchissait le seuil, la nuit était presque arrivée, le gaz rayonnait déjà dans les rues. Quelque chose de grave et de doux marquait vraiment cette soirée d'un cachet tout particulier, qui nous a laissé dans l'âme un souvenir embaumé et ineffaçable.

CHAPITRE XXV

Ψυχη Ψυχη

AME ET PAPILLON

Après ce chapitre sur la Toussaint et les quelques mots sur la Fête des Morts qui la suit, je devrais peut-être vous conduire dans une enceinte vénérée.

Parmi les lieux qui revêtent un caractère religieux il faut certainement compter le cimetière. On aura beau vouloir le laïciser, c'est-à-dire lui enlever ce pieux cachet particulier, ce sera toujours le *cimetière*, comme le nomme la langue de l'Église, c'est-à-dire le *dormitoire*, nous rappelant éloquemment que la mort n'est qu'un sommeil. Mais les pensées qui me sont venues, un jour, après une visite à ce champ du repos, nous suffiront et m'éviteront ainsi la peine de vous présenter des images toujours empreintes de tristesse, malgré tout.

Un jour donc, en sortant d'un cimetière de campagne, je me trouvais au milieu d'un paysage charmant, au bord d'une verte et plantureuse prairie. Là voltigeaient, légers et gracieux, une foule de papillons.

Je pensai alors au génie de la Grèce qui avait fait du papillon un délicieux symbole et je me laissai aller aux considérations suivantes que je jetai sur le papier dès le soir même, sous ce titre :

Ψυχὴ Ψυχὴ

ÂME ET PAPILLON

Une des plus charmantes créations tombées des mains divines c'est bien cette fleur vivante que le printemps nous ramène avec les autres fleurs : le papillon. Fleur d'azur, fleur de pourpre, fleur d'or, fleur de neige ou bien fleur aux mille nuances étendues sur des ailes de gaze, le papillon va se poser sur toutes les corolles épanouies, au centre de tous les calices parfumés où il trouve une nourriture délicate.

C'est sans doute à cause de la variété de ses couleurs, de l'agilité de son vol, de la pureté de ses goûts que la Grèce en a fait le symbole de l'âme et lui a donné le même nom : Ψυχὴ.

Quelle est belle en effet cette famille élégante des papillons et quelle variété dans sa parure ! Les plus

petits n'ont ordinairement qu'une seule couleur. Il y en a de bleus comme l'azur céleste, de roses comme la reine des fleurs, de jaunes comme les topazes, de blancs, d'une blancheur immaculée, comme les lis. D'autres, les plus grands, réunissent, sur la trame fragile de leurs ailes, la pourpre et l'or, le saphir et l'améthiste en taches brillantes et en longues bandes veloutées. On dirait qu'un écrin a été renversé sur ces ailes merveilleuses qui rappellent aussi les nuances splendides des grandes plumes du paon et semblent refléter toutes les couleurs du prisme ou de l'arc-en-ciel.

Quelques-uns seulement portent un vêtement sombre, une robe de deuil brune ou grisâtre, ce sont les papillons du soir et de la nuit ; encore leur triste parure n'est-elle pas sans beauté avec ses bandes de jais et de cinabre pâli.

Cette beauté et cette variété dans les papillons ne la retrouve-t-on pas dans les âmes ?

Quelle perfection dans ce chef-d'œuvre divin, dans l'âme qui est la partie la plus noble du composé humain : puissance de l'intelligence capable d'atteindre les sommets de la science, de sonder les secrets de la nature, de connaître les perfections de Dieu : puissance du cœur capable de toutes les grandes affections, de tous les dévouements, de tous les sentiments délicats et généreux ? Puis quelle variété dans

les âmes ! Parmi les facultés qui leur sont communes, une toujours est dominante. Ici, c'est une puissance de conception extraordinaire, là une mémoire merveilleuse qui recueille et entasse des trésors de connaissances, ou bien une sagacité transcendante qui classe ces connaissances, les compare, les analyse. Dans d'autres âmes c'est la faculté productrice, l'imagination qui multiplie les brillantes créations et les exprime dans un langage séduisant. Et là encore quelle variété parmi ces imaginations chez lesquelles domine l'enjouement ou la mélancolie, la grâce ou l'énergie !

Mais c'est peut-être encore plus à cause de son agilité, de son inconstance, de son vol capricieux que le papillon a été comparé à l'âme par les Grecs. Comme le papillon l'âme déploie incessamment ses ailes, elle vole, par la pensée, à tous les horizons, elle aborde tous les sujets ; son imagination la jette sur toutes les fleurs. Ses désirs l'entraînent sans trêve d'une joie à une autre, d'un rêve à un rêve.

Le papillon dédaigne les nourritures grossières, pâture ordinaire d'une foule d'êtres vivants, il lui faut un aliment plus délicat, en quelque sorte plus éthéré. Le suc embaumé des fleurs c'est sa vie. L'âme aussi, quand elle n'oublie pas sa nature quasi-divine, quand elle ne suit que les instincts les plus relevés, cherche de nobles proies, de délicats aliments : la science, les

jouissance spirituelles, les pensées chastes, les amours pures.

*
* *

Chaque peuple a eu ses emblèmes répondant à son génie particulier.

L'Égypte, par exemple, n'aurait sans doute pas pris le papillon pour symbole de l'âme. L'Égypte avait une foule d'emblèmes comme le scarabée, l'épervier, le serpent replié en cercle. Elle avait dans son caractère quelque chose de grave, de solennel, elle était plus portée à s'attacher aux traditions qu'à se laisser aller aux créations fantaisistes de l'imagination.

La Grèce au contraire, avec son ciel si pur, son climat si doux, ses campagnes et ses rivages si riants, avait dans le caractère moins de sérieux. Le génie grec était essentiellement gracieux et léger, et le gracieux et léger papillon était bien un emblème qui devait se présenter naturellement à sa pensée, pour désigner l'esprit, l'âme.

*
* *

Je ne sais si le génie grec, à propos de l'âme et du papillon, s'est élevé à une conception encore plus juste et plus belle, mais les modernes, éclairés par les lumières supérieures du christianisme, ont bien saisi ici des rapports et plus vrais et plus sublimes.

L'âme, unie au corps en cette vie, attend une transformation merveilleuse, un état de gloire éternelle que l'être humain atteindra après une séparation momentanée des deux éléments de l'âme et du corps. Le papillon nous présente une image sensible et saisissante de notre destinée. Cette idée a été exprimée admirablement par le poète italien dans ces vers bien connus :

Noi siamo vermi
Nati a formar l'angelica farfalla.

(Dante.)

Voyez le papillon dans les trois phases de son existence. L'œuf d'où il sort est le produit d'un autre papillon dans sa forme dernière. Lui, le fils d'un père glorieux, il naît humble et chétif, ver, chenille se traînant dans la poussière, rampant dans l'herbe.

L'être humain est le fils d'un père conditionnellement doté par Dieu de gloire et d'immortalité, exempt des misères actuelles, habitant un Eden de délices. Fils d'Adam devenu coupable et déchu, nous naissons déchus, humbles, malheureux, rampant aussi sur une terre dépouillée des charmes de l'Eden et ne livrant à l'homme ses trésors qu'au prix d'un travail pénible et incessant.

*
* *

Puis la larve, la chenille arrive à une métamor-

phose suprenante, elle subit un engourdissement complet. Ce n'est plus même cette existence inférieure mais agissante de l'insecte, c'est un sommeil qui ressemble à la mort, tout en respectant le germe de la vie. Image de la mort de l'homme ou plutôt de son sommeil dans le tombeau, arrêt momentané de la vie, silence, immobilité, décomposition de ce corps que l'âme a quitté. Mais la séparation n'est que provisoire, le corps attend dans le sépulcre comme la chrysalide attend sous les feuilles desséchées.

Bientôt l'hiver, symbole de la mort, va finir; le printemps va paraître, symbole lui du printemps perpétuel, de la vie future et glorieuse.

*
* *

Enfin voici le réveil. Au premier souffle printanier à la douce chaleur des beaux jours, le papillon s'éveille. Il a laissé sa triste dépouille comme un vêtement usé, comme un linceul, il déploie ses ailes ornées des plus riches couleurs, il quitte la terre, il s'élève. Dans la lumière d'or, dans l'air pur, caressé par les brises, parmi les fleurs aux mille nuances, d'un calice à l'autre il va puiser les gouttes parfumées qui entretiendront sa vie nouvelle, sa vie transformée.

Image frappante de la résurrection! Ainsi l'âme

transformée s'unit au corps qu'elle transforme. L'être humain, autrefois si humble et si faible, est revêtu de force, de beauté, d'agilité, de gloire. A la voix du Créateur qui l'appelle, il prend possession de son domaine nouveau, de sa royauté, de sa vie bienheureuse. Plus de souffrances, plus de maladies, de défaillances pour le corps ; plus de ténèbres pour l'âme. Elle nage dans la lumière elle est ornée de tous les dons de l'intelligence, de toutes les ardeurs, de toutes les jouissances de l'amour.

Remarquons que ce n'est point là un rêve de l'imagination. Voici ce qu'écrit un auteur inspiré, saint Paul (1^{er} épître aux Corinthiens, Ch. XV) :

Après avoir comparé le corps à la graine dépourvue de beauté qui se corrompt dans la terre et qui en sort épi superbe ou fleur brillante : « On le sème, dit-il, dans la corruption et il sortira de terre incorruptible. *Seminatur in ignobilitate* et il sortira revêtu de gloire. *Seminatur in infirmitate* et il ressuscitera plein de force. On a déposé en terre un corps tout animal et il en sortira un corps tout spirituel. Car s'il y a un corps animal il y a aussi un corps spirituel. »

*
* *

Le papillon transfiguré n'est plus ce ver qui rampe misérablement à terre, ses ailes l'emportent dans

tous les champs, dans tous les vergers, dans tous les parterres. Il visite toutes ces créatures charmantes comme lui, toutes ces fleurs qui s'épanouissent partout, qui embaument tout.

L'âme ainsi réunie au corps spiritualisé, l'homme en un mot ressuscité et transformé, a l'espace devant lui et s'y jette. Sans perdre la vue de Dieu qui est l'Océan où il nage, l'atmosphère où il respire, l'homme alors plus rapide encore que le papillon, agile comme la pensée, ne pourra-t-il pas visiter le champ immense de la création, contempler des terres inconnues pour nous, des sphères invisibles maintenant à nos yeux... Dieu ne l'enverra-t-il pas, messager céleste comme les anges, porter la lumière de la vérité et parler du Créateur à des êtres intelligents qui peut-être peuplent ces mondes?... *Angelica farfalla*... Quelle destinée !

*
* *

Le parterre, le jardin tout fleuri offrent au papillon une nourriture appropriée à sa vie nouvelle, il vole de la violette au lilas, du lis à la rose. Chaque corolle garde pour lui, au fond de sa coupe, une goutte délicieuse, un nectar particulier dont il s'enivre.

L'âme réunie au corps, l'homme ressuscité trouve aussi une nourriture appropriée à sa vie immortelle.

La science incomplète de la terre, la lumière mêlée d'ombre ont fait place à une lumière divine dont l'intelligence est toute pénétrée; les secrets de la nature sont connus, les mystères sont dévoilés, les œuvres divines étalent leurs splendeurs et Deui est vu face à face. Les aspirations, les désirs sont satisfaits, le cœur a trouvé la plénitude d'amour, des joies immenses, une paix sans trouble, un bonheur comme infini.

La fin pour laquelle l'homme a été créé est atteinte.

Ainsi la précieuse assimilation du papillon et de l'âme par les Grecs est complétée et transfigurée en montant dans la sphère de la lumière chrétienne de la vérité pure.

CHAPITRE XXVI

MON PÈLERINAGE A LOURDES

Je n'ai pas voulu faire un chapitre sur les pèlerinages en général. Chacun sait ce que c'est qu'un pèlerinage.

Il y a des voyages d'affaires, des voyages de plaisir, des voyages imposés par les convenances, les pèlerinages sont des voyages de dévotion. On va dans les lieux illustrés par le séjour ou la mort d'un saint ; on va à son tombeau pour le prier, obtenir sa protection, demander, par son entremise, une faveur temporelle ou spirituelle au Maître Tout-Puissant, car c'est là surtout qu'il aime à être invoqué.

Le pèlerinage est un acte de foi et de confiance en la Providence divine. Les dangers ou les fatigues du voyage sont déjà une recommandation auprès de Dieu.

Un chapitre sur les pèlerinages devrait faire mention des plus célèbres; or, ils sont pour ainsi dire innombrables. Sans parler du plus auguste des buts de pèlerinage : de celui de la Terre-Sainte, sans parler du voyage au tombeau des saints Apôtres, quelle foule de lieux n'ont pas été sanctifiés par des apparitions de la Sainte Vierge ! Que de temples célèbres élevés à Marie ! Chaque province a les siens, comme elle a aussi quelques sanctuaires où l'on honore les saints qui ont vécu là et qui y ont opéré des miracles.

Ce ne serait plus un chapitre qu'il faudrait ici, il faudrait un livre... un livre interminable.

Je me borne donc à parler du pèlerinage que j'ai fait, en septembre 1888, au plus célèbre des sanctuaires consacrés, en ce siècle, à Marie : au sanctuaire de Lourdes.

A Louis-Amédée de Busserolle.

Mon cher ami,

Vous voulez que je vous parle de mon voyage à Lourdes et que je vous fasse part de mes impressions.

Du pays je ne vous dirai rien... rien de ses splendides montagnes.

Les Pyrénées ! ah ! je les admirerais si je n'avais pas autre chose de plus grand à admirer, si une vision d'un monde supérieur ne faisait pas pâlir à

mes yeux cette prodigieuse vision de notre monde. Qu'elles sont belles pourtant ces Pyrénées ! Comme Dieu a fait de merveilleuses choses, en pétrissant notre globe ! Quelles frontières il a données, j'allais dire aux deux plus beaux pays de la terre — mais il y a la Grèce et l'Italie — je dirai à deux des trois ou quatre plus belles contrées de notre continent : la France, l'Espagne ! Ces barrières gigantesques dont les cimes sont caressées par les nuages, ces monts aux pics resplendissants, aux flancs neigeux, aux cascades écumeuses, aux cirques étonnants de rochers ont été mis là par la Providence évidemment pour fixer leur place à deux grandes nations. Mais ces barrières s'entr'ouvrent aux hardis piétons par des brèches bien connues et elles finissent par s'abaisser pour ouvrir, vers Bayonne, une porte par où les deux peuples peuvent aller se visiter et s'embrasser.

Oui, certes, si rien ne s'était passé à Lourdes, il y a trente ans, je serais à genoux devant les Pyrénées. Mais, aux pieds de ces grands monts, une Grotte sauvage me retient, c'est là que je m'agenouille, c'est là que mes yeux se fixent et admirent, là que ma pensée est subjuguée et que mon cœur bat d'émotion !

Lourdes !

A mesure que nous approchions, les Pyrénées se profilaient à l'horizon, se dessinaient davantage,

semblaient monter dans le ciel bleu. Ce spectacle grandiose m'avait captivé, mais quand on a signalé Lourdes, quand le train rapide a passé non loin de la basilique, de la montagne, de la Grotte qu'on pouvait déjà apercevoir un instant, oh ! j'ai ressenti à peu près ce que les pèlerins de Terre-Sainte éprouvent quand on leur crie : Jérusalem ! et qu'ils voient, pour la première fois, les dômes de la Sainte Cité.

Arrivé en ville j'ai couru à la Grotte et je me suis agenouillé. Ému, délicieusement troublé, sans pensées bien distinctes, j'ai prié un instant. Puis je me suis mis à contempler ce lieu béni, ce lieu unique en France.

Mes yeux ne pouvaient se détacher de cette espèce de niche naturelle où Marie avait apparu et du sol de cette Grotte que ses pieds avaient aussi touché.

A la place de sa statue, je me figurais la Vierge Marie enveloppée de lumière céleste, les yeux rayonnant de bonté et d'amour, souriant à l'enfant de son choix et lui adressant de douces et graves paroles.

Riez un peu si vous voulez, mon bon ami, mais j'éprouvai des sensations indéfinissables, un trouble inconnu jusqu'alors, mon cœur battait, les larmes me gagnaient... Je m'éloignai... Qui sait si quelqu'un ne m'eût pas demandé ce que j'avais. Et cependant plus d'un, je le sais, fut aussi impressionné que moi. C'est à peine si, revenu dans ma chambre, je me retrouvai plus calme.

Heureux moment !

Un peu plus tard, après une visite à la basilique, je retournai à la Grotte. En passant c'est à peine si, ce soir-là, je jetai les yeux sur ce qui n'était pas cette Grotte. Et cependant ici tout est beau : ces grands arbres, ces pentes de la montagne toutes drapées d'une sombre verdure, ce quai immense, ce gave aux eaux transparentes, cet enclos splendide avec ses allées, ses gazons devant la double rampe monumentale de la basilique ! J'ai vu tout cela en détail une autre fois, mais alors la Grotte, la longue fenêtre où s'était montrée l'aimable Vierge, seules m'attiraient. Et j'éprouvai encore les mêmes sensations, le même bonheur intime, la même douce agitation que la première fois.

Le lendemain matin seulement, je vins m'asseoir en face de la Grotte, je dirais presque pour y rêver, au moins pour me laisser aller à ce flot de pensées que vous apporte la vue de ces lieux.

Elle est venue ici ELLE... la femme par excellence... ELLE la Vierge !

Toutes les gloires de Marie m'ont apparû. Oh ! je ne parle pas des splendeurs intimes de son âme... quelle pensée humaine pourrait les contempler sans être ébloui ? L'œil humain peut-il soutenir les splendeurs du soleil ? Mais toutes ses gloires et toutes ses grandeurs extérieures passaient devant moi.

Le monde est plein de Marie. Le monde antique l'a attendue, le monde moderne l'a glorifiée.

C'est celle qui a été promise à nos premiers pères, celle qui devait écraser la tête du serpent. Le peuple hébreu l'a toujours espérée, les prophètes en ont parlé ; quand Isaïe s'écriait : *Voici que la Vierge concevra et enfantera*, il ne faisait que raviver, par l'ordre de Dieu, l'espoir en la mère du Sauveur, de l'Emmanuel Dieu avec nous.

Au milieu de leurs erreurs, les peuples anciens avaient conservé la notion de la Vierge Mère. L'Inde savait qu'un enfant devait naître d'une Vierge. La Chine savait que la Vierge, *la fleur attendue*, concevrait : *vierge pure, beauté attendue* la désignaient clairement au milieu d'interprétations et d'adaptations, plus ou moins erronées. En Egypte, en Elide, la croyance à la Vierge n'était pas effacée. A Athènes un temple est consacré par Jason à la Vierge qui doit enfanter un Dieu.

Notre vieille Gaule druidique même, croit-on, s'inclinait devant la Vierge qui devait enfanter.

Les livres sybillins en parlaient si bien que Virgile, se faisant l'écho de leurs doctrines et des traditions généralement répandues, annonçait, dans des vers surprenants, la venue prochaine de la Vierge, de son enfant divin et du règne merveilleux de cet enfant.

Elle vint, en effet, la Vierge attendue ; elle enfanta l'Homme-Dieu ; puis, après la mort du Rédempteur, après l'éclosion magnifique de l'Eglise, elle monta dans la gloire céleste, et sa grande gloire terrestre commença.

Le monde nouveau, le monde chrétien se mit à glorifier, à exalter Marie. Depuis les catacombes jusqu'à nous c'est comme un immense poème qui se déroule de siècle en siècle, et qui ne finira qu'au dernier jour du monde.

Oui, c'est à la Vierge très pure que la liturgie de l'Eglise consacre autant d'invocations et de chants à peu près qu'au Dieu Sauveur. C'est elle que les poètes ont chantée, que les orateurs ont célébrée ; c'est pour elle que les plus grands génies ont écrit des pages immortelles. C'est son image et toutes les scènes touchantes de sa vie que les peintres ont reproduites avec amour et souvent magnifiquement, c'est à elle que des artistes illustres ont élevé, dans tout l'univers, des temples splendides.

Et c'est elle, ô prodige ! c'est cette Reine de la terre, cette Reine du Ciel qui a daigné descendre ici, sur ce coin ignoré de la France... là, sur ce rocher !

Alors, vraiment la pensée se trouble... une sorte de crainte vous saisit en face de tant de grandeur... Comment oser approcher... oser toucher ce roc où s'est arrêtée la première des créatures... la mère de Dieu !

Mais il y a un mot qui vient tout de suite sur nos lèvres et qui nous calme, apaise toute crainte et nous va délicieusement au cœur.

C'est la mère des hommes... notre mère. Oh ! que Jésus mourant a bien fait de le dire ce mot ; c'est le plus doux peut-être qu'il ait laissé tomber de ses lèvres divines.

Comme on sent cela ici, mon cher ami. Et ce n'est pas là une de ces idées mystiques échappées de la plume de quelque saint personnage et qui ne fait pas toujours grande impression, parce qu'après tout ce n'est que la pensée d'un homme. Non... Marie, mère des hommes, c'est un fait ; c'est quelque chose de bien positif, de très réel... Jésus-Christ a donné sa mère pour mère à tous les hommes.

Alors l'admiration, la stupeur même, en face de Marie, se changent en un sentiment plus doux qui vient dilater le cœur.

Eh ! vraiment, je ne m'étonne plus du trouble un peu extraordinaire que j'ai ressenti à mes premières visites à la Grotte. J'étais attiré et troublé... C'était l'émotion d'un fils qui s'approche de sa mère, d'une mère peut-être un peu négligée et pas assez aimée.

Mais l'amour se réveille ici.

Tout ce qu'on a aimé autrefois dans la femme qui nous a donné la vie : sa grâce, sa douceur, son indulgence, ses sollicitudes se représentent à nous, et nous

savons que Marie est la plus parfaite des mères. Elle a succédé à celle que nous avons perdue, et son amour est bien autre chose vraiment que l'amour de nos mères.

Et puis... — encore une fois, souriez si vous voulez — et puis je me disais : Qui sait si Marie n'est pas là... Pourquoi ne reviendrait-elle pas souvent ici, à ce sanctuaire choisi par elle et où elle répand si abondamment ses faveurs?... Ce n'est pas moi seul qui avais cette idée, je viens de la trouver aussi dans une lettre d'un de nos pèlerins.

Voilà, mon ami, les pensées qui m'ont bercé plus d'une fois en face des rochers.

J'arrivai, un jour, au moment où des pèlerins défilaient dans l'intérieur de la Grotte, je les suivis. Ils faisaient toucher au rocher, qui est au-dessous de la niche de l'apparition, des médailles, des chapelets. Je n'avais sur moi aucun objet pieux à approcher de la roche, j'y posai mes lèvres. Quel doux moment ! Et c'est tremblant d'émotion, que je foulai cette poussière de la Grotte où se sont posés les pieds de la Vierge immaculée, de la mère de Dieu, de notre mère.

* *

Je revins souvent aux roches de Massabielle, et bien d'autres pensées encore venaient m'occuper.

Notre prédicateur du pèlerinage, du haut de la chaire, nous disait que Lourdes était le Thabor de Marie ! Comme c'est vrai !

Et quel trône que ces Pyrénées ! mais ce n'est pas sur les cimes sublimes de ces monts qu'Elle a voulu s'arrêter, ce n'est pas sur ces hauteurs presque inaccessibles qu'elle a pu vouloir appeler ses enfants ; c'est au bas de la montagne. Elle est venue à nous, s'est penchée vers nous ; c'est là qu'elle nous appelle.

Ah ! après tout, nous sommes peut-être des brebis, ou plutôt nous sommes des enfants assez souvent égarés ; mais nous ne sommes pas des enfants sourds à sa voix. Elle a désiré que nous venions en foule à son nouveau sanctuaire et nous y venons en rangs pressés.

O mère, oserais-je dire, vous ne devez pas être trop mécontente de nous. Par petites phalanges, peu à peu, la France entière vient à vous.

Jérusalem a le tombeau du Sauveur, Rome a la Papauté, la France du Nord a Montmartre, la France du Midi a Lourdes. La France catholique apprend, et elle apprendra chaque jour davantage, à passer de la basilique de Lourdes à la basilique du Sacré-Cœur. Et Lourdes n'est pas qu'à la France ; Marie s'est placée ici à la porte de l'Espagne..., et journellement les pèlerins de ce pays nous arrivent. D'ailleurs, de la Belgique, de l'Allemagne, de l'Italie, du monde entier l'on vient ici.



Et Bernadette..., croyez-vous, cher ami, que je l'oubliais...? Pouvais-je me soustraire à ce souvenir...? Cette douce évocation m'a charmé aussi.

Quels trésors de dons célestes, de vertus précoces, d'immaculée pureté devaient se trouver dans cette âme de petite fille, pour que l'auguste Vierge l'ait choisie comme son envoyée, comme son intermédiaire entre elle et nous. Quel rôle sublime ! La petite vierge de treize ans a vu de ses yeux la mère de Dieu ; elle a porté sa parole aux prêtres ; elle a, sur l'ordre de Marie, creusé le sol avec ses doigts, et une source miraculeuse a jailli ; elle a demandé une église, et la basilique est là, resplendissant au-dessus des rochers. Elle a, de la part de la Reine du Ciel, appelé les chrétiens aux roches Massabielle, et de tous côtés les foules sont accourues, elles viennent de tous les horizons, elles assiègent la grotte ; les malades sont guéris, les peines soulagées ; les âmes sont converties et purifiées !

Quelle puissance ! quelle force divine a été déposée sur les lèvres de cette enfant !

Ah ! la force, elle s'est déplacée et transformée : la force matérielle était là jadis, sur la montagne opposée, sur ce sommet qui domine la ville. Voyez....

là-haut, la forteresse des antiques seigneurs est encore debout, redoutable en apparence, mais vide, muette, impuissante. Ce n'est plus là qu'est la force, la protection pour la cité ; là il n'y a plus qu'un souvenir. La force est au bas de l'autre montagne... la force surhumaine. La protection pour Lourdes, pour la France, pour le monde, est ici.

C'est cette merveille-là qui me touche autant que les miracles qui s'accomplissent si souvent aux piscines. Qu'on reconnait bien là l'œuvre du Dieu de Judith et d'Esther, du Dieu de sainte Geneviève et de Jeanne d'Arc !

Combien, dans la contrée, savent que Charlemagne a chassé les Sarrazins de ce sommet?... Qui se souvient des anciens et puissants seigneurs de Lourdes?... Mais qui ignore, dans toute la région, dans toute la France, dans tout le monde chrétien, le nom de Bernadette ?

Pauvre petite fille du peuple, elle a aussi, on peut le dire, transformé sa ville ; elle en est la bienfaitrice, elle y répand l'aisance et même la richesse.

Je ne vous parlerai pas de notre pèlerinage du Berry. Vous avez dû lire ce qu'on en a écrit, ce que l'on a dit du zèle de son organisateur, du remarquable discours de notre prédicateur et surtout des éloquentes et touchantes paroles que nous a adressées, plusieurs fois, notre président Mgr de Sinope.

Charmante excursion aussi à Betharam... je ne sais si je vous en parlerai, il faudrait pour cela une autre lettre.

Je ne dirai rien non plus des faveurs obtenues du ciel, des guérisons extraordinaires, de ce que j'ai vu ou entendu raconter. Je crois qu'on ne doit parler de ces choses-là qu'après qu'elles ont été bien et officiellement constatées.

*
* *

Mais ce concours de peuple de toutes nos provinces et de tous les États européens et américains, n'est-ce pas là un vrai prodige ?

Un des plus beaux, des plus grandioses, des plus édifiants spectacles, c'est bien ces processions du soir où huit à dix mille personnes, un cierge flamboyant à la main, défilent sur deux rangs dans les chemins en lacet des flancs de la montagne, contournent la basilique, contournent le vaste enclos pour revenir se masser autour de la statue de Marie, au milieu de l'esplanade. Vues de haut, ces immenses lignes de feu font un effet réellement féérique.

Un soir, étant revenu trop tard de Betharam, je ne pus me rendre tout de suite à la procession. Je dînai à la hâte dans ma chambre, heureusement située à quelques pas de l'entrée de l'enclos — et,

en passant, je vous recommande, si vous allez à Lourdes, la maison où j'habitais : avenue de la Grotte, n° 4, chez M^{me} Blancard, on est là parfaitement bien. — La procession passait sous mon balcon et je me levais souvent pour admirer le coup-d'œil : c'était ravissant. Et ces chants des cantiques — même de cantiques en béarnais — répétés par des milliers de voix et ce cri du cœur, ce salut à Marie : *Ave, Ave Maria* qui revenait à chaque instant... que c'était beau !... quelle exubérance de foi et de pieux enthousiasme !

Ces milliers de lumières étaient le symbole du feu qui brûlait dans les cœurs. Voilà ce qui faisait la vraie beauté de ces touchantes cérémonies.

Je quittai vite ma chambre et je courus me réunir à la foule qui s'amassait autour de la statue. Là, les chants continuaient. C'était avec un élan, avec une ardeur indescriptibles qu'on répétait le refrain :

Nous voulons Dieu : c'est notre père,
Nous voulons Dieu : c'est notre roi.

Oh ! que j'aurais voulu voir là certains personnages auxquels je pense, mais que je ne nomme pas. Ils verraient ce que le peuple veut, ce que les Français de toutes conditions pensent et ce qu'ils veulent.

Quelle intensité de vie religieuse, quelle profession de foi énergique, éclatante dans ces manifesta-

ons si spontanées ! Car enfin, pourquoi vient-on ici en foule ? Qui force tous ces fidèles d'entreprendre de longs voyages, d'accourir de tous les coins de la France et des contrées les plus lointaines ?... Rien d'humain ne les pousse ici, et cependant l'amour du gain ou l'amour du plaisir ne forme nulle part des réunions si empressées et si nombreuses.

Comme ce grand spectacle charme et reconforte ! Ah ! la Foi n'est pas morte dans notre France !

Oui, mon ami, tout cela m'a ému, m'a ravi, et j'aurais voulu prolonger mon séjour à Lourdes.

Hélas ! après quelques jours d'enchantement, il fallut partir.

Partir, quitter Lourdes, quitter la Grotte, cela me bouleversait... J'éprouvais cette tristesse, ce déchirement plutôt, que j'éprouvais si souvent autrefois en quittant ma mère, en lui faisant mes adieux.

Ma dernière visite à la Grotte fut un cruel moment : c'était comme si j'eusse quitté Marie, ma mère du ciel, qui cependant peut partout entendre nos prières.

*
* *

Quand nous passâmes, en wagon, en face de la sainte montagne, là-bas, au-delà du gave, nous aperçûmes une dernière fois la blanche statue et la Grotte avec les centaines de cierges qui y brûlent.

J'attachai là mes regards aussi longtemps que je pus ; puis je m'enfonçai dans mon coin, le cœur serré. Mes compagnons de voyage paraissaient subir les mêmes impressions.

Pourtant ne fallait-il pas contempler, encore une fois, ces magnifiques montagnes qui semblaient fuir là-bas ! Je les saluai d'un long regard, en me rappelant quelques passages de notre vieux poème national :

« Hauts sont ces pics et ténébreuses les vallées et noirs les rochers et les défilés profonds. »

(*Chanson de Roland*, chant 2^e, X.)

« Comme ces montagnes sont hautes et ténébreuses et grandes..., ces vallées profondes et ces eaux rapides. »

(*Idem.*, chant 3^e, XIV.)

La grande image des Pyrénées, la délicieuse image de Lourdes viennent souvent, bien souvent, passer devant ma pensée. Leur souvenir m'attriste et me charme en même temps. J'ai trouvé cependant un moyen de me consoler : j'ai quitté Lourdes avec un regret immense, mais... j'y retournerai.

CHAPITRE XXVII

LES VIEUX PRESBYTÈRES

Il me sera bien permis de donner pour appendice à ce livre, deux chapitres moins sérieux et qui cependant ne détoneront pas trop, le second surtout, au milieu des sujets religieux du reste de l'ouvrage.

Je vous conduirai à la demeure modeste et paisible du ministre de la religion et je vous introduirai de préférence dans ces vieilles maisons curiales d'il y a un demi-siècle. J'intitule cela : *Les vieux presbytères*.

Après les considérations pieuses et poétiques de tous nos chapitres précédents, pourquoi ne fournirions-nous pas au lecteur l'occasion de sourire un peu ?

Puis je le mènerai, notre lecteur, à un parterre de curé, parterre d'un genre tout particulier. Dans cette

visite-là, je lui présenterai : *Les boutons de lis du curé.*

Oh ! ces boutons de lis-là, il n'y a pas que le curé qui les aime, on les aime, on les chérit dans toutes les familles. Il y en a partout, l'on voudra, j'en suis sûr, les conserver indéfiniment dans leur blancheur, on voudra les voir se développer et rester fleurs charmantes et pures toujours.

Je ne veux point parler ici du presbytère sous le point de vue moral. Que n'a-t-on pas dit, et excellemment dit, sur cette humble demeure du prêtre qui abrite les vertus, le courage modeste, le dévouement, et assez souvent la science et le talent ! C'est là que vont frapper le malheureux et le nécessiteux, c'est là que l'on vient chercher un conseil, une consolation, une direction prudente dans les circonstances difficiles ou pénibles de la vie.

On a écrit là-dessus des pages charmantes que l'on trouvera facilement, partout ; à quoi bon répéter cela, surtout pour le dire assurément moins bien ?

Voyons la vieille maison du curé, comme nous en avons vu tant dans notre adolescence. Ce souvenir des jours passés est très agréable, d'autres que moi s'y plairont, j'espère : *meminisse juvabit.*

Je pense surtout au vieux presbytère de campagne souvent visité par mes amis et moi.

Non loin de l'église, cet antique portail, fermant une cour, nous dit que c'est là, d'autant mieux qu'une

niche le surmonte enfermant une statue en faïence de la Sainte Vierge. Y aurait-il là une sonnette ? Je ne crois pas. Entrons. La cour est bien vaste, peu ratissée, on peut dire même tout herbeuse.

Ici ce serait le lieu de placer un petit tableau à la manière du *Génie du Christianisme* ; il vaut mieux citer Châteaubriand lui-même, ce me semble. Il nous parle ainsi du curé de campagne : « Un puits, des peupliers, une vigne autour de sa fenêtre, quelques colombes composent l'héritage de ce roi des sacrifices. »

Il le peint ensuite le soir des Rogations : « Pour bien achever un jour si saintement commencé, les anciens du village viennent, à l'entrée de la nuit, converser avec le curé qui prend son repas du soir sous les peupliers de la cour, etc., etc. » Assurément c'est très poétique et c'est saisi sur le fait.

Nous autres, en entrant chez lui, nous ne trouverons point le curé soupant dans sa cour, ce n'est pas l'heure. Admirons cette cour. Elle était tout entourée de nombreuses servitudes, car c'est l'ancienne cure, celle d'avant la Révolution, et comme dans l'ancien régime le curé avait pour fortune le revenu de ses biens : des terres, un bois, des prés, des vignes, il fallait des bâtiments en conséquence. Il y avait donc autour de la cour, des deux côtés, remise, écurie, grange, étables, sans compter le poulailler et le pigeonier. Notre bon curé n'utilisait pas tout cela, la

grange surtout, et bénévolement il prêtait à des paroissiens peu grandement logés et peu fortunés, son fenil pour y entasser les fourrages, sa grange pour y ranger les gerbes et battre le blé.

* *

La porte d'entrée de la maison donnant sur le corridor était à plein cintre, massive et toute garnie de têtes de gros clous. A gauche on entraît du corridor dans la cuisine dont la porte était habituellement grande ouverte. Oh ! cette cuisine-là ! que de vieilles choses et de choses intéressantes pour notre jeune curiosité, la première fois que nous y avons pénétré !

Non loin de la porte, il y avait le billot, un gros, un énorme billot pour hacher la viande. Il a dû servir depuis bien du temps : sa surface n'est plus plane, elle se creuse un peu. Il a environ un mètre de diamètre ; le chêne qui l'a fourni devait, avec son écorce avoir dix pieds de tour. Un arbre de cette grosseur doit être très vieux. Le billot certainement servait depuis au moins un siècle ; le chêne devait avoir comme trois siècles quand on l'a abattu, ce qui nous reporte au temps de Jeanne d'Arc, et, qui sait... peut-être à celui de Philippe-le-Bel ! Ce billot est un monument qui fait rêver au passé.

La cheminée où l'on aurait pu placer un tronc

d'arbre, était ornée de hauts chenets guillochés et sans doute contemporains de Louis XIV.

Sur un coin de la cheminée, ou sur une planche tout à côté, était un meuble très utile et qui devrait être installé partout. C'était une grande cruche de grès contenant le vinaigre. A mesure que l'on en prend, on verse dans la cruche des restes de bouteilles, les derniers litres du fond des tonneaux. C'est le vinaigre perpétuel : excellente chose qui dispense d'acheter des vinaigres vitriolés, des drogues sans nom fatales pour l'estomac, des vinaigres assassins.

C'est dans ce bon vinaigre que baignaient les cornichons dans leur grand bocal, placé dans le placard à côté des pots contenant les conserves de cuisses d'oie si commodes pour la cuisinière quand il survenait un convive inattendu.

A l'autre angle de la cheminée, regardez le *rôtissoir* à rouages criant et gémissant que fait marcher un gros poids en pierre blanche. Cela est assez aristocratique, car on en voyait jadis dans tous les châteaux. J'ai vu mieux que cela dans un autre presbytère, j'ai vu quelque chose de plus primitif, je dirais bien d'antédiluvien. Là la mère Jeanne tournait la broche et voici comment : au gros bout de la longue broche était adaptée une latte percée d'un trou dans lequel on introduisait avec effort le bout de la broche, puis on tournait. Assise sur sa chaise, la mère Jeanne tour-

nait très gravement le rôti, ce qui allait très bien avec sa physionomie sévère.

Fermons cette parenthèse et revenons à notre cuisine.

Voyez l'armoire !... Comment peut-on laisser cela dans une cuisine enfumée ?... me disais-je, une armoire que payerait fort cher un amateur ! C'était une de ces armoires que vous avez quelquefois rencontrées : armoire à pieds en forme de boules, aux battants où s'étaient des triangles isocèles groupés en grandes étoiles. Et, grand Dieu ! que de choses s'empilaient dans ce meuble ! Au rayon du haut, nous admirions surtout un grand plat de faïence à fleurs et des assiettes aussi où se prélassait un coq au plumage vert, rouge et jaune d'or.

La cuisine était pavée de grandes dalles bien usées à certaines places, tandis que le reste des appartements et le corridor avaient pour dallage des briques sexagones mais très petites... bien plus joli cela qu'un parquet.

*
* *

Tout était très simple dans cette demeure : trois chambres donnaient sur le corridor, entre autres celle du curé.

Tapissée d'un papier bleu bien ancien, elle avait

pour meubles principaux un bureau en noyer et une bibliothèque assez bien garnie. Sur la cheminée point de pendule : un grand Christ en porcelaine et deux vases de fleurs artificielles sous globe qui prenaient le chemin de l'église les jours de fête. Un petit émail seul avait une certaine valeur ; le bon curé y tenait, malgré les offres avantageuses de quelques amateurs.

La salle à manger, peinte en gris, avec un de ces buffets si vulgaires que vous avez vus dans toutes les maisons de village, une pendule comtoise et, dans des cadres noirs, deux gravures : la *Cène* et les *Noces de Cana*...

Le curé aimait les oiseaux, il y avait toute une collection de cages bien remplies le long des murs du corridor. Chez un autre prêtre j'ai vu... j'allais dire pis que cela... j'ai vu mieux que cela : les bouvreuils, les serins, les pinsons, les tourterelles étaient installés dans la salle à manger où ils faisaient plus de tapage que la pendule à coucou. Le coucou ne chantait que quand l'heure sonnait, les oiseaux vivants toujours et sur tous les tons.

A présent, quand on construit un presbytère, on ne manque pas de donner à M. le curé un salon plus ou moins grand — et je ne critique pas cela — mais le salon, il faut le meubler, de là une apparence de luxe. Jadis, le salon, c'était tout simplement la salle à manger ou la chambre du curé.

Continuons notre visite. Au bout du corridor, entre la maison et le jardin, on trouvait une terrasse dans un coin de laquelle on avait formé une tonnelle avec une treille de chasselas. En été, souvent on sou-pait là vers l'heure du coucher du soleil. Ce serait à peu près le petit tableau tracé par Châteaubriand et cité plus haut, car les chantres, surtout les jeunes chantres à former, venaient là, vers la fin du souper, afin de s'exercer au plain-chant avec leur pasteur, comme, en hiver, ils le faisaient au coin du feu de la cuisine.

*
* *

Est-ce que cette primitive simplicité a disparu complètement ? Non, il y a encore pas mal de pres-bytères qui ont conservé cette vieille physionomie. J'en pourrais citer plusieurs en Berry ; un entre autres que je visite tous les ans. Ce presbytère m'at-tire toujours, surtout il est vrai à cause de celui qui l'habite.

Ah ! ce vieil escalier en chêne, dont les nombreuses marches sont un peu étroites, avec sa rampe massive ! Le curé se garderait bien de le faire remplacer par un autre plus élégant ; ce que du reste approuvait fort son archevêque qui aimait à franchir cet escalier-là pour gagner sa chambre, en temps de Confirma-

tion. Cette chambre épiscopale a une table à pieds tournés, table vénérable... pas du neuf imitant le vieux, non, du vrai vieux.

Voici la salle à manger d'une longueur incommensurable et disproportionnée avec sa largeur. A chaque extrémité une fenêtre, au milieu une très longue table parfois toute remplie par les amis. En temps ordinaire, nous nous asseyons quatre ou cinq à un des bouts.

Nous sommes là dans un pays de châtaigniers, très couvert, très accidenté, très vert et très riche en vieilles maisons, en ruines féodales et en légendes. Les antiques usages s'y conservent encore assez bien. Dans la salle à manger dont je parle, les quatre angles sont occupés par un amas de châtaignes entassées sur le pavé. Les paroissiens apportent un boisseau de châtaignes à M. le curé, on les verse sur le tas, et le plus souvent le bonhomme reste à déjeuner avec son pasteur.

Ces coutumes se retrouvent bien ailleurs. En beaucoup d'endroits les métayers amènent, par complaisance, le bois de chauffage de M. le curé, ce qui coûte un peu plus cher que si l'on payait l'amenage, car un solide souper réunit les braves gens au presbytère. Le curé ne s'en plaint pas ; comme les petits cadeaux, ces petits services entretiennent l'amitié... l'amitié entre pasteur et brebis.

Il y a aussi la coutume *du blé de Passion*. Au printemps, M. le curé, avant la messe du dimanche, lit à l'autel *la Passion* selon saint Marc ou saint Jean et cela depuis Pâques, je crois, jusqu'à une autre grande fête : la Trinité ou l'Ascension peut-être. C'est afin de supplier Dieu, par sa douloureuse passion, de bénir et de conserver les moissons. Alors, après la moisson, chacun et surtout chaque fermier, apporte au presbytère un ou plusieurs boisseaux de froment. Dans un presbytère, j'ai vu ce blé entassé, comme les châtaignes dont je parlais, dans les coins de la salle à manger. Ailleurs il était placé dans une *boutronne*, sorte de vaste panier composé de tresses de paille réunies et cousues en forme d'urne antique, urne d'une belle capacité ; elle pourrait aisément contenir les cendres de deux milliers de Gallo-Romains. Les *boutronnes* ou *boutrones* servent ordinairement à enfermer les pruneaux. Celle en question était monstrueuse, elle avait bien la contenance d'un tonneau ordinaire.

Tous ces détails vous font connaître la simplicité de mœurs d'autrefois et la bonhomie de nos vieux curés. Nos jeunes ne souffriraient jamais dans leur salle à manger bien soignée, tout ornée de potiches et de curieuses faïences, ces tas de blé ou de châtaignes.

*
* *

Il n'y a pas qu'en Berry que l'on rencontre encore

de ces vieux presbytères, dans le Midi c'est peut-être plus fréquent, aussi fréquent dans d'autres provinces du Centre.

Je me rappelle toujours ce logement curial que j'ai vu, il y a presque vingt ans, dans la Marche. Vieille façade sur la rue, sans cour par devant; point de corridor, on entraît immédiatement dans une immense cuisine éclairée par la porte vitrée et une seule fenêtre à côté. Le fond était presque dans l'ombre; et tout était vieux ici! Le pavé était fait de dalles non taillées, c'est-à-dire de grandes pierres plates ajustées à peu près. La cheminée immense aussi avec des landiers pesant bien cent livres chacun. Dans cette grandissime pièce, en temps ordinaire, en hiver et en automne, le curé et même un ou deux convives, avaient leur table au coin du feu de manière à avoir vue sur la rue et à apercevoir les passants : distraction bien permise et peu coûteuse.

C'est là que j'ai mangé d'un mets purement marchois je pense, un mets local. Cela avait l'air d'une crème un peu épaisse. Je demandai ce que c'était. Le curé très étonné de mon ignorance :

— Mais c'est du *fondue*.

— Du *fondue*?

— Comment vous ne connaissez pas le fondue?...

C'est du fromage fondu qu'on sert bien chaud.

Singulière idée, me disais-je, de faire fondre des

fromages et de les manger chauds comme de la bouillie ! Un de nous n'eut pas le courage d'y goûter. Eh ! bien, ce n'était pas mauvais du tout... un vrai goût de macaroni.

Et dans le Forez j'en ai vu aussi de vieilles cures, dans la montagne, j'en ai vu par un temps d'hiver, quand la neige couvrait tout : les toits, les rues, la place, tout, excepté le grand et sévère calvaire en pierre de Volvic. C'était saisissant, solennel cette grande croix presque noire se détachant sur les blancheurs de la neige et les blancheurs d'un ciel nua-geux. Mais qu'il faisait bon devant la grille où brûlait le coke ou mieux devant la cheminée où pétillait le sapin et le hêtre ! Et que ces bons presbytères avaient peu de luxe, mon Dieu ! mais qu'ils avaient de vieilles choses à faire soupirer un antiquaire !

Là, en automne, j'ai bu ou plutôt j'ai goûté du vin d'*airelles*. Si vous avez voyagé un peu dans le Forez, en Alsace, dans les Vosges, vous connaissez les *airelles* ou *myrtilles*, ces jolies baies qui ressemblent à un grain de raisin noir et que l'on récolte, dans les montagnes, sur un arbuste à feuillage de myrte... feuilles un peu plus grandes que celles du myrte. On en fait une boisson qui a réellement la couleur de vin, mais quel singulier goût la première fois qu'on en boit ! On s'y accoutume un peu quand on en boit plusieurs jours de suite, comme j'ai voulu

le faire. C'est égal, les *myrtilles* que l'on cueille ont un petit goût agréable, mais leur vin laisse à désirer. J'aime mieux le fruit ; je me souviens avec grand plaisir des premières *airelles* que j'ai vues et cueillies, sur la limite de l'Auvergne, aux flancs d'une montagne qui domine la vallée où coule le poétique Lignon. Avec les souvenirs de l'*Astrée*, assis sur les bords du Lignon, nous pêchions à la ligne et nous mangions des *airelles*, comme de vrais bergers d'Honoré d'Urfé.

Maintenant je vous prie de croire que le bon curé qui s'amusait à nous faire déguster le *vin d'airelles* n'avait pas que ce vin-là... S'il nous ménageait un vin c'était celui d'*airelles*.

Il ne faut pas que j'oublie non plus que, dans sa chambre si simple avec son lit à rideaux d'un jaune pâli, il y avait un vieux et très joli tableau prouvant que le propriétaire n'était pas sans bon goût artistique.

*
* *

Mais, après ces excursions un peu lointaines, revenons à notre presbytère d'antan, notre presbytère berrichon. Je ne dois pas oublier le jardin, le grand jardin qui précède le pré, le jardin aux vastes carrés entourés de bordures de buis ou de violettes, le jardin

que la vieille bonne emplît à peu près de légumes, ne laissant à M. le curé que deux losanges ou quelques plates-bandes pour ses fleurs.

Il y avait et il y a des curés très amateurs de fleurs. Que de belles roses de toutes teintes, que de jolies tulipes, quelle variété de marguerites et de dahlias j'ai vus dans ces jardins-là ! Car il y a une trentaine ou quarantaine d'années on ne connaissait pas encore, dans nos presbytères les *petunia*, les *zinnia*, les *yucca*, etc., etc., que nous prodiguons dans nos parterres.

Dans le jardin de la vieille cure, les arbres fruitiers jouaient un grand rôle : arbres en plein vent, en grande liberté, abandonnés à la Providence. Cependant ailleurs, quand le jardin, au lieu de belles haies vertes, avait des murs, les espaliers étalaient fort bien abricots, pêches et chasselas. Pour cela il fallait chez le curé un certain goût pour le jardinage que tous n'ont pas.

Ici tout un côté du jardin était transformé en un jeu de boules bien connu des jeunes garçons et bien connu aussi de M. le baron de X...

M. le baron était grand ami de M. le curé avec qui il jouait aux dames ou aux dominos les soirs d'hiver, aux boules en été et avec qui il trouvait moyen de se quereller deux ou trois fois par soirée, à propos du jeu. Nous avons assisté à une partie de boules une fois. L'enjeu était une bouteille de bière que M. le

baron aimait beaucoup et que M. le Curé détestait. Le baron voulait toujours jouer de la bière, car, gagnant ou perdant, il buvait la bouteille tout seul, le curé tenant pour le sirop de groseilles. M. le baron, qui n'était pas jeune, jouait assis sur une chaise ; alors nous, jeunes écoliers, nous courions après sa boule pour la lui rapporter, aussi nous offrit-il un coup de bière, ce qui nous flatte peu. M. le curé, voyant notre embarras, avait eu soin de nous donner, au lieu de chopes, des verres à vin de Bordeaux. Comme ce n'était pas grand, nous avalâmes passablement bien le contenu de nos verres. Le bon curé, pour nous récompenser de notre dévouement, alla chercher une bouteille... bouteille, non... une fiole plutôt de Frontignan qui nous consola très bien de la bière de M. le baron.



J'arrive à quelque chose d'important et que je ne puis omettre.

C'est dans ce presbytère-là que régnait depuis vingt-cinq ans, la mère Madeleine... *régnait*, entendons-nous... régnait à la cuisine, dans la cour, dans la basse-cour, dans le jardin et dans l'enclos d'à côté : joli pré dont la verte clôture avait dans ses angles, de gros noyers, des alisiers et de gigantesques poiriers.

Un de nous n'eut-il pas le malheur de demander à la vieille Madeleine ce qu'elle pouvait faire toute la journée, n'ayant que son maître, maître peu exigeant, à servir ?

La mère Madeleine indignée lui nomma toute une kyrielle d'êtres vivants plus ou moins faciles à contenter : la jument, la vache, la chèvre, les poulets, les pigeons, les lapins, puis le gros chien et la chatte !

Toutes ces aimables créatures recevaient notre visite : les poules qui picoraient, les pigeons qui voltigeaient, le chien qui s'habitua à peine à nous, la chatte qui se laissait caresser en faisant le gros dos, les lapins qui se précipitaient sur les brins d'herbes que nous leur présentions, enfin, dans le joli pré, bien entouré de haies d'aubépine et de noisetiers, la vieille jument et la vache en pleine liberté, tandis que la chèvre, vu son mauvais caractère et sa dent fatale aux buissons, était attachée à un piquet et n'avait que la longueur de sa corde pour s'ébattre.

*
* *

Avec tout ce peuple à gouverner, ah ! la mère Madeleine n'avait pas qu'à tricoter son bas et à faire la causette.

Mais, me dirait-on, vous oubliez une chose non moins intéressante. Est-ce qu'on ne mangeait pas dans ce presbytère-là?... Comment y diniez-vous ?

En temps ordinaire, certes la table était bien frugale, moins quand il survenait quelqu'un. Comment nous y dinions, surtout quand nous arrivions sans être attendus?... Eh ! ma foi, *ut vulgo dicitur* et comme aimaient à dire les bons curés : *à la fortune du pot*. — Quelques malins disent *à l'infortune du pot*. — Pour le dîner, heure de midi, mode du séminaire, le pot-au-feu, bœuf ou salé de porc... et puis la mère Madeleine n'avait-elle pas des œufs pour une omelette et les cuisses d'oie ou une tranche du gros jambon qui pendait là, le long du mur, à un clou ? Le bon déjeuner surtout quand on a quinze ans et qu'on a fait deux ou trois kilomètres !

Un jour, ah ! la jolie promenade et, par-dessus tout, le charmant déjeuner !

C'était au commencement des vacances ; on ne voulut jamais nous laisser partir, mon ami et moi, pour aller surprendre le bon curé, sans lui porter un melon. C'était une primeur, et l'on pouvait décemment offrir cela. Mais un melon ! A quatorze ou quinze ans jamais on ne consentira à porter un melon sous son bras ni même un panier le contenant. Alors on nous mit le gros melon dans une carnassière que nous portions à tour de rôle. A la bonne

heure ! l'on pouvait nous prendre pour des chasseurs et la gibecière était si rebondie !

Nous arrivons. Gracieuse réception par M. le curé ; mère Madeleine sourit aussi, mais parla aussitôt de tuer un poulet. Nous protestons, nous nous opposons et nous déposons sur la table le beau melon qui est accueilli au mieux. Pourtant le pot-au-feu et le melon ne semblent pas suffire à la cuisinière et nous consentons à l'addition d'une tranche de jambon.

Mais voilà bien une autre affaire. Deux curés voisins s'étaient entendus pour surprendre leur confrère précisément ce jour-là ; ils arriveront l'un après l'autre, mais presque en même temps.

En effet, en voici un qui entre. Exclamation joyeuse de M. le curé, sourire forcé de la mère Madeleine qui saisit son grand couteau et le passe sur la pierre à aiguiser : il lui faut du sang... du sang de poulet. Le convive arrivant l'arrête d'un geste et présente un magnifique pâté, à la croûte bien dorée. Mère Madeleine se calme : le pot-au-feu, puis un melon et un pâté qui nous arrivent... il y a là autant qu'il en faut.

Oui, mais la porte s'ouvre de nouveau, encore une soutane qui paraît... Éclats de rire des deux curés... mais la mère Madeleine ne rit pas, elle : les sourcils froncés, elle s'est déjà élancée dans la cour, son couteau brillant à la main ; elle parle de tout tuer :

lapins, poulets... il faut qu'elle égorge, qu'elle massacre ! Le curé entrant sait bien qu'elle n'en veut pas à sa vie, il comprend les intentions de la bonne femme. Aussitôt il déploie un grand journal d'où il tire un poulet tout tué, tout plumé, tout dressé, prêt enfin à être mis à la broche, ce qui ne tarde pas. Mère Madeleine rit enfin, et le poulet tourne déjà devant un bon feu.

Ah ! la charmante surprise ! Ah ! le bon dîner ! Rien n'y manquera, ni la douce expansion, ni la gaieté parfois bruyante, ni l'esprit, ni, vers la fin, la vieille bouteille poudreuse, le café dans les vénérables tasses de terre de pipe marbrée, ni la bonne liqueur d'écorces d'oranges fabriquée par la mère Madeleine avec un soin tout particulier.

Ainsi, vous voyez qu'on s'en tirait passablement dans la vieille maison du curé.

Mon Dieu ! l'on trouve toujours chez les curés de nos jours, la simplicité dans l'accueil, la franche amabilité, la bonne humeur, mais la maison rebâtie est plus coquette, est plus genre moderne. Enfin je vous ai dit ce qui se voyait dans une cure de jadis et ce qui se voit encore assez souvent dans un presbytère *vieux jeu*.

CHAPITRE XXVIII

LES BOUTONS DE LIS DU CURÉ

Quelle belle fleur que le lis, et que son parfum est doux ! Sa beauté est moins éclatante peut-être que celle de la rose et son parfum est moins saisissant, mais le lis est plus céleste, c'est le symbole de l'innocence. La beauté terrestre ne trouve pas de plus juste image que la rose ; la pureté, la virginité, la beauté angélique ont toujours été comparées à la fleur du lis ! Quand il est encore fermé, il laisse deviner ses grâces cachées ; quand il commence à s'ouvrir, il laisse voir des trésors de blancheur immaculée, et il exhale des effluves d'une si fraîche suavité !

Qu'ils sont jolis mes boutons de lis !

Mais je gage que vous ne savez pas comment ils s'appellent... car ils ont un nom. C'est Paul, Joseph,

Octave ; c'est Delphine, Blanche, Marie, Eugénie... petits lis bien vivants, éclos sous l'onde du baptême. Ils ont deux ans, deux ans et demi, trois ans au plus ; ils jasant dans un langage à eux, ils marchent fièrement tout seuls et ils viennent me voir.

C'est à qui montera les trois marches qui donnent accès au presbytère. Oh ! ils y mettent toute leur force et toute leur adresse, ils y vont des pieds, des genoux et des mains. Quand ils ont ainsi grimpé, arrivés sur la dernière pierre, ils se redressent en poussant un soupir de soulagement et de triomphe. La tâche a été rude, mais les voilà sur leurs deux pieds et ils arrivent à moi, parfois un peu barbouillés et insuffisamment mouchés ; bast ! ils s'en soucient bien... je crois même qu'ils se trouvent très bien ainsi. La conversation n'est pas longue, quelquefois elle n'a lieu qu'à par signes. Ainsi Blanche a mis toute sa hardiesse à faire l'ascension des marches, quand elle arrive en face de moi, un peu intimidée, elle ne trouve pas un mot à dire, elle répond par un signe de tête, et lorsqu'elle a reçu une image ou un bonbon, elle fait merci en agitant la main. Ils sont tous à peu près ainsi : le bonbon reçu ou l'image en main, ils redescendent les marches à reculons et ils s'en vont, en sautillant, montrer cela à leurs mères ou à leurs camarades.

Oh ! ils sont bien mignons mes boutons de lis !

Mais pourquoi donc sont-ils des boutons de lis?... Qu'est-ce que nous voyons en eux? Oh! d'abord la beauté physique. Oui, à cet âge-là, ces petits êtres sont toujours gentils, tous bien frais avec de bonnes joues rosées, avec de petites têtes blondes ou brunes frisottées, ébouriffées. Joseph a un air tapageur; Paul, plus tranquille, a une face de gros bon enfant; Octave a une petite figure originale, ses lèvres pincées et ses yeux malins lui donnent je ne sais quelle mine narquoise. Delphine est un gros diable toujours en mouvement; Marie, la blondine, ne lui en cède guère; Blanche est plus calme, avec de grands yeux noirs ombragés de longs cils; la toute petite Eugénie sourit toujours, elle a deux yeux bleus qui ressemblent à deux fleurs de myosotis. Tout cela a bien son charme.

Ce qui a son charme aussi, c'est cette indifférence du petit enfant pour tout ce qui nous passionne, son ignorance des choses de la vie, des distinctions de la société. L'enfant ne sera pas plus intimidé en face d'un prince qu'en face d'un berger; il traitera une reine comme la première femme venue. Ces naïvetés nous plaisent et nous font doucement sourire. C'est le cœur qui est tout chez lui, l'enfant est bien tel que nous le peint saint Hilaire (com... sur saint Math... 18). « Les enfants suivent leur père, ils aiment leur mère, ils ne savent ce que c'est que de

vouloir du mal aux autres ; ils n'ont aucun souci des richesses ; ils ne se laissent point gonfler par l'orgueil ni emporter par la haine... ils croient avec simplicité ce qu'on leur dit. » Saint Jean Chrysostôme (hom. 62 sur saint Mathieu) nous en fait aussi ce portrait charmant : « L'âme du petit enfant est exempte de toute maladie morale, il ne garde pas la mémoire des injures, il va bientôt retrouver, comme des amis, ceux qui lui ont fait de la peine, comme si rien ne s'était passé. Bien qu'il soit parfois corrigé par sa mère, il la recherche toujours et la préfère à tous. Vous lui présentez une reine ornée d'un diadème, il ne court pas à elle de préférence à sa mère couverte de misérables habits ; il aime bien mieux celle-ci pauvrement vêtue que la reine splendidement parée. Car ce n'est pas en considérant la pauvreté et la richesse qu'il juge de ce qui est à lui et de ce qui lui est étranger ; il se laisse guider par l'amour. Il n'est pas affecté par les mêmes peines que nous, par exemple par la perte de la fortune ou de choses semblables, il ne met pas son bonheur dans la possession des biens fragiles. »

Les petites fautes qu'on reproche à l'enfant n'ont pas la malice du péché, puisqu'il ne distingue pas encore le bien du mal.

D'ailleurs ses grosses colères, ses caprices, ses bouderies passent vite, sans laisser de traces ; c'est un

mince nuage dans le ciel bleu, un souffle l'emporte. Ainsi Mlle Blanche se tenait, l'autre jour, toute seule à l'écart, très raide et sérieuse on ne peut pas plus, avec un petit fouet à la main. On l'avait sans doute grondée et elle n'était pas de bonne humeur, aussi, quand je me suis approché d'elle, voilà qu'elle se met, sans plus de façon, à me donner des coups de fouet. Mais la mauvaise humeur fut vite passée, le sourire revint surtout quand elle vit qu'on caressait son cousin Paul et qu'on la laissait là... elle se mit bien vite à faire l'aimable et reprit sa mine de bouton de lis.

Cependant est-ce bien leur gentillesse, leur beauté, leur naïveté qui fait le charme suprême de ces lis en bouton?... Non, c'est leur parfaite blancheur, leur innocence. Oh ! l'innocence... une pureté que rien n'a jamais sali, une onde limpide, un cristal où se joue la lumière du ciel, un lis aux pétales de neige où l'on n'aperçoit ni un point noir ni un grain de poussière !

Qui dira le charme de la pureté complète ! Soyez-en sûrs, ce qui nous ravit par dessus tout en face de l'enfant, c'est son innocence.

Ce qu'il y a de plus beau certainement dans la création, plus beau que toutes les merveilles de la terre, que toutes les splendeurs des astres, c'est l'ange et c'est l'âme humaine, ce chef-d'œuvre fait à l'image de Dieu. Mais l'âme du plus saint ici-bas a

ses taches, l'âme de l'enfant n'en a aucune, l'image divine y est dans tout son éclat. Nous nous penchons sur ces boutons de lis entr'ouverts et nous devinons un peu leur beauté, mais nos regards mortels ne peuvent voir les âmes et rien ne peut nous donner une idée de la magnificence d'une âme d'une blancheur parfaite et d'une blancheur qui l'a toujours été. Si Dieu permettait qu'au lieu du gracieux visage de ces enfants, nous puissions voir leur âme... quel spectacle ! quel éblouissement ! Voir une âme, l'œuvre par excellence de Dieu, ce qu'il a créé de plus beau, voir une âme rétablie, par le baptême, dans l'état primitif où elle est sortie des mains créatrices !... On aura beau chercher des comparaisons pour s'en faire une pâle idée : un lac aux eaux calmes et translucides, un ciel d'azur avec tous les feux des astres, des amas de diamants enchâssés dans l'or, une lumière plus pure que celle de tous les soleils, rien ne nous offrira une image de la splendeur d'une âme d'enfant qui nous serait tout à coup dévoilée.

Supposons que nous apercevons cette âme d'enfant à un moment solennel, à ce moment qui arrive pour beaucoup d'entre eux, quand Dieu, leur épargnant les épreuves de la vie, les appelle à lui encore tout jeunes. Quels ravissements pour nos regards !

Cette âme, qui n'a rien connu de la vie que l'amour et les caresses d'une mère, se réveille tout à coup

dans la vie éternelle. C'est le bouton de lis qui instantanément s'entr'ouvre et s'épanouit. Une immense science, auprès de laquelle les lumières des grands génies, les connaissances des savants fameux ne sont rien, vient de l'illuminer. Tous les dons du Saint-Esprit, déposés en germe dans cette âme par le baptême, viennent d'atteindre leur merveilleux développement. Elle voit d'un coup d'œil ce que la foi lui aurait fait entrevoir sur la terre ; en elle, l'espérance a saisi tout d'un coup son objet, et la charité, comme une douce et ardente flamme, a envahi tout son être et l'emporte dans les embrassements de son Dieu. Mais ce qui ferait l'étonnement et l'admiration d'un œil mortel qui pourrait contempler cette transformation, ce serait, par-dessus tout, la pureté complète, la blancheur de lis de cet esprit presque angélique. Aucune tache, aucune ombre, rien n'a jamais passé, pour le ternir, sur ce miroir où Dieu retrouve intactes son image et sa ressemblance !

Hélas ! ceux qui ont vécu et par conséquent qui ont souillé plus ou moins la robe blanche du baptême, apprécient cet état d'innocence complète, et ils gémissent d'avoir eu à parcourir les dangereux sentiers de la vie.

Voilà ce que la vue de nos petits boutons de lis nous jette dans la pensée.

Un nuage, il est vrai, passe aussi alors devant les

yeux de notre esprit ; ces boutons de lis s'épanouiront... Resteront-ils toujours des lis, toujours des fleurs immaculées ?

Notre premier mouvement serait de chasser cette idée-là, de rester dans la contemplation du présent et de ne pas vouloir sonder l'avenir. Mais c'est là une pensée égoïste ; mettons-nous au contraire en face de la réalité. Oui, ces boutons de lis s'épanouiront, les fleurs grandiront, il faut les préserver, viendra un moment où les enfants passeront sous la tutelle du prêtre. Avant même ces deux années d'instructions qui préparent à la première communion, ils iront, tout mignons encore, à six ou sept ans, s'asseoir sur les bancs du petit catéchisme, au moins un jour par semaine, et le prêtre, le guide des âmes, le jardinier du parterre des jeunes plantes spirituelles, leur prodiguera ses soins. Oui, mais en attendant, entre quatre ou cinq ans et sept ou huit ans, ils sont là sous l'égide de la famille, sous les ailes de leur mère. C'est le moment où la raison se développe, où les jeunes fleurs s'entr'ouvrent, où le soleil de la vérité doit commencer à les illuminer, où la sainte rosée doit tomber sur eux. Précieux moments qui décident souvent de tout l'avenir. Si j'osais, je dirais aux mères qui liront ces lignes : Oh ! vous avez une bien belle mission à remplir. Vous, jeunes femmes, vous avez la passion des fleurs, avec quel amour vous les soi-

gnez ! Vous leur ménagez les douces ardeurs du matin, vous les protégez contre les rayons brûlants du midi, vous leur distribuez l'eau qui entretient leur fraîcheur.

Chaque jour vous admirez la beauté de leurs couleurs et de leurs formes, vous vous enivrez de leurs senteurs. Cette beauté et ce parfum sont en partie votre ouvrage. Mais vos plus belles fleurs sont vos boutons de lis, vos enfants. C'est à vous à les préserver du souffle brûlant du mal, à faire luire sur eux la lumière de la vérité chrétienne, à laisser arriver sur eux la rosée céleste. La grâce agit et vous aide, mais vous, vous êtes la main du fleuriste. Soignez bien ces fleurs vivantes, pour les remettre, encore toutes blanches et toutes pures, entre les mains du prêtre qui les attend pour le banquet eucharistique et leur consécration à la Vierge Marie.

C'est cet espoir-là qui rassure sur l'avenir.

O nos boutons de lis, grandissez, développez-vous pour le bonheur de vos familles, pour l'honneur de la patrie pour la joie de l'Église ; épanouissez-vous... mais restez toujours des lis !

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PRÉLIMINAIRE.....	5
CHAPITRE I. — Le chemin de la messe.....	9
— II. — La lampe du sanctuaire.....	20
— III. — Le clocher.....	32
— IV. — La messe de minuit.....	40
— V. — Le pain bénit.....	50
— VI. — La Chandeleur.....	61
— VII. — Le foyer chrétien.....	68
— VIII. — Un jour de mi-carême.....	78
— IX. — L'aigle et la poule.....	87
— X. — Le buis bénit.....	93
— XI. — La semaine sainte.....	102
— XII. — Considérations philosophiques sur la prière...	126
— XIII. — La prière en famille.....	137
— XIV. — Les bénédictions.....	146
— XV. — Stella matutina.....	163
— XVI. — Les pieuses médailles.....	169
— XVII. — Les fêtes de la jeunesse.....	177
— XVIII. — Nos croix.....	182
— XIX. — Les reposoirs de la Fête-Dieu.....	195
— XX. — Les feux de saint Jean.....	204
— XXI. — Le mariage païen et le mariage chrétien.....	212
— XXII. — Bénédiction du blé.....	225
— XXIII. — Les trois Angelus.....	232
— XXIV. — La Toussaint.....	239
— XXV. — Ame et papillon.....	247
— XXVI. — Mon pèlerinage à Lourdes.....	257
— XXVII. — Les vieux presbytères.....	273
— XXVIII. — Les boutons de lis du curé.....	293